

Libération

L'ELAN

■ Accord à gauche autour du Nouveau Front populaire ■ Manifestations contre l'extrême droite ce samedi dans tout le pays ■ Voyage dans la France qui a résisté à la vague RN.

PAGES 2-8

Place de la République, à Paris, lundi. PHOTO DENIS ALLARD

Libération

M 00175-615-E 3,50 €



ÉDITORIALPar
PAUL QUINIO**Dynamique**

La gauche peut-elle en quinze jours renverser la table ? Ce n'est pas le scénario le plus probable. Le nier serait chausser des lunettes trop roses. Reconnaître que la poussée de l'extrême droite lors des européennes rend possible l'arrivée à Matignon de Jordan Bardella après le 7 juillet est aussi la meilleure façon d'éviter le pire. Juste avant l'ouverture des JO, et alors que la guerre est de retour sur le continent européen, le risque que notre pays, deuxième puissance économique de l'UE, perçu de par le monde comme la patrie des droits de l'homme et à ce titre observé comme nul autre, bascule à l'extrême droite est réel. Pour éviter ce séisme, la majorité macronienne délirante semble impuissante. La droite républicaine s'emploie, elle, à sauver les meubles qu'Eric Ciotti cherche à embarquer avant d'emménager au RN.

Reste la gauche donc, avec trois bonnes raisons de croire que la dynamique de campagne se trouve de ce côté-là de l'échiquier. La première ? C'est bien sûr l'accord programmatique et électoral présenté vendredi par le Nouveau Front populaire. Il était loin d'être acquis, tant la campagne des européennes fut rude entre la liste LFI et celle de Raphaël Glucksmann. Et tant les sujets de divergences étaient lourds, notamment sur l'Ukraine, la guerre au Proche-Orient et les ambiguïtés mélenchonniennes à la montée de l'antisémitisme en France. Là encore, inutile de jouer les naïfs. Des divergences demeurent, y compris sur les propositions économiques et sociales. Mais les uns et les autres ont su faire les pas et mettre les mots nécessaires pour se retrouver sur l'essentiel : tout faire pour tenter d'éviter le pire, c'est-à-dire le RN majoritaire à l'Assemblée. L'autre raison d'y croire est la dynamique qui s'enclenche chaque jour davantage dans la société civile, les associations, les syndicats, chez des citoyens anonymes qui ne peuvent rester les bras ballants devant le risque de l'extrême droite. Cette dynamique-là devrait se concrétiser ce samedi dans les manifestations organisées un peu partout en France. Qu'elles se déroulent sans violence, et elles alimenteront la dynamique à gauche. Enfin, dernière raison de croire que renverser la table est possible : regarder au plus près du terrain ce dont la gauche est capable quand elle est rassemblée, qu'elle revendique ses valeurs, s'adosse aux réseaux militants et associatifs locaux pour s'atteler à rendre la vie des administrés tout simplement meilleure. *Libé* est allé voir dans le Lot, en banlieue parisienne, dans le Gard et dans la Drôme où la gauche fait mieux que résister à la vague d'extrême droite. Il y a là aussi de quoi nourrir l'espoir. ♦



Sandra, travailleuse sociale à La Grand-Combe (Gard), mercredi. Une affiche avec l'ex-maire PCF, Patrick Malavieille. DAVID RICHARD, TRANSIT



GAUCHE

Du Lot à la Drôme, «un joyeux mélange de rouge, de rose, de vert»

Malgré l'écrasante vague d'extrême droite aux européennes, des villes ont préféré choisir les listes écologiste, insoumise, socialiste et communiste. Maillage associatif fort, histoire militante... «Libé» est allé dans ces territoires résolument ancrés à gauche.

Par
SOLANGE DE FRÉMINVILLE (à La Grand-Combe), **STÉPHANE THÉPOT** (à Figeac), **ANAÏS MORAN** (à Die) et **DAMIEN DOLE** (à Gennevilliers)

Et si la gauche pouvait y croire ? Après une élection européenne en mode puzzle – quatre listes – et une campagne très tendue, voilà socialistes, communistes, insoumis et écologistes de nouveaux unis pour ces législatives dans un Nouveau Front populaire grand format (*lire page 4*), alimenté de forces syndicales et associatives qui appellent à manifester partout en France ce samedi. Si 93 % des communes ont vu le Rassemblement national (RN) arriver en tête le 9 juin, d'autres ont porté la gauche en première position. *Libé* est parti s'intéresser à celles qui résistent à la vague.

A La Grand-Combe, «il y a toujours des voisins pour filer un coup de main»

Jouer collectif : une tradition qui se perpétue à La Grand-Combe, ancienne cité minière du Gard transformée en ville de 5 000 habitants, réputée pour son marché de producteurs, ses logements pas chers, sa dense forêt cévenole... et son vote rose-rouge depuis les années 30, à quelques exceptions. Aux européennes du 9 juin, le PCF est arrivé largement en tête (29 %) suivi du PS (19 %) et de LFI (15 %), soit deux tiers des suffrages pour la gauche. Le RN, lui, a recueilli 22 % des voix, nettement en dessous du niveau national.



Louis Aloisio, Thierry Moulin et Claire Fiquet, militants LFI de Gennevilliers (Hauts-de-Seine), où Manon Aubry a fait 53 %. PHOTOS MARIE ROUGE



Source de cet ancrage, «la solidarité» qui unissait les mineurs et a perduré malgré les bouleversements sociaux, selon Sandra, travailleuse sociale croisée au marché, mercredi, qui reloge des gens en gâlerie. «Pour ceux que j'ai recasés ici, il y a toujours des voisins pour filer un coup de main, trouver le frigo qui manque...», raconte la quadra. «Il y a 77 associations, on y consacre une part importante du budget municipal», abonde la maire commun-

aliste, Laurence Baldit. Un vivier qui irrigue cette commune déshéritée et vieillissante, ravagée par le chômage depuis la fermeture de la dernière mine voisine en 1985 et qui pourtant a gardé le cap à gauche. La municipalité, dotée de 35% de logements sociaux, se bat pour que son territoire ne soit pas oublié. A son actif, un centre de santé ouvert en 2018, le maintien d'un quartier de la politique de la ville menacé de disparition ou l'un des 19 établissements pour l'insertion dans l'emploi de l'Hexagone. L'internat éducatif d'allure militaire, qui emploie une cinquantaine de salariés pour près de 150 jeunes inscrits, complète un maillage de huit établissements scolaires publics et privés.

C'est aussi tout un réseau de militants communistes et socialistes qui anime la localité. L'âme de cette vie politique locale? Patrick Malavieille, longtemps maire et député de la ville, aujourd'hui vice-prési-

dent du département. Figure charismatique, il était présent sur la liste PCF aux européennes et a fait du marché du samedi «sa permanence, pour discuter avec les gens», raconte-t-il au téléphone. «On a un conseiller départemental qui vaut de l'or, un gars valable, intelligent, ouvert à tout le monde», admire André, 84 ans. Sur cette terre ouvrière qui a recruté pour la mine Italiens, Polonais, Espagnols ou Maghrébins, la municipalité a accueilli ces dernières années des réfugiés kosovars, des exilés syriens et des familles ukrainiennes. «On me disait: tu vas perdre tes élections», confie l'ancien maire, heureux de montrer que «cela n'a pas perturbé la population». Car, assure-t-il, «la question migratoire est montée en épingle, c'est un faux problème».

A Figeac, «on peut être de gauche sans être schizophrène»

Sous les tilleuls en fleurs de la colline du Puy, un parfum de «force tranquille» flotte au-dessus de Figeac. Le panorama offert depuis l'église et l'ancien collège sur la petite sous-préfecture du Lot (10 000 habitants) est politiquement apaisant. Ici, la liste conduite par Jordan Bardella a culminé à 20% des 3747 électeurs qui se sont rendus dans les bureaux de vote dimanche. En face, les listes de gauche pèsent encore plus de 40% dans

les urnes. L'extrême droite monte sans gagner cette oasis urbaine à la campagne. Le maire, André Mellinger (PS), se déclare relativement confiant pour le prochain scrutin, même s'il avoue se «sentir mal au plan national» depuis l'annonce de la dissolution de l'Assemblée.

A Figeac, la liste menée par Raphaël Glucksmann a viré en tête avec 846 voix (23%). Le maire affecte de ne pas prêter attention aux états-majors parisiens qui échafaudent des candidatures uniques sous l'étiquette Nouveau Front populaire. Il préfère filer à Angers pour le congrès des Sites et cités remarquables de France. Figeac a décroché le label «ville d'art et d'histoire» en rénovant patiemment ses maisons médié-

vaux depuis la fin des années 80. Au-delà des flots de touristes qui se pressent dans le centre historique, la ville a surtout décollé avec la création de Figeac Aéro en 1989. Invisibles dans le paysage de carte postale, le sous-traitant aéronautique re-

vendique 3 000 salariés dans le monde et a fait son entrée en Bourse. Les ateliers de cette Mecanic Vallée ont servi de pépinières à d'éphémères cadres macronistes. Ingénieur aéronautique et députée sortante, la macroniste Huguette Tiegna l'a miraculeusement emporté en 2022 à la faveur d'une triangulaire entre un candidat Nupes et un socialiste dissident. Celle qui travaillait dans une start-up sait que le

risque pour elle vient de la gauche, pas de la droite.

«Elle représente le besoin de sang neuf dans le personnel politique local», analyse Patricia Gontier, suppléante LFI lors du dernier scrutin législatif. Tête d'une liste «citoyenne» aux dernières municipales, Patricia Gontier ne se considère pas dans «l'opposition» à André Mellinger. Elle se définit comme «minoritaire». Le maire abonde: «On peut être de gauche sans être schizophrène».

Dans le bassin, les chefs d'entreprise et la chambre de commerce et d'industrie se plaignent de ne pas trouver de main-d'œuvre qualifiée. Figeac aurait déjà atteint le graal du «plein-emploi».

Pas de quoi nourrir les rancœurs traditionnellement exploitées par l'extrême droite. Le responsable lotois du parti de Marine Le Pen revendique 500 adhérents dans le département.

A Die, «une tradition d'ouverture d'esprit et un sens de l'accueil»

Si Die est un présage, le peuple de gauche aura envie d'y croire. Dominée par les massifs du Vercors, la sous-préfecture de la Drôme, 5 000 habitants, a voté à 60% pour

la gauche aux européennes. Hissant, dans le trio de tête, les listes écologiste (19% des suffrages), insoumise (18,7%) et socialiste (18,1%). Et reléguant le RN à la quatrième place, avec un score moitié moins important que la moyenne nationale (15%).

Depuis plus de soixante-dix ans, la mairie de Die a quasi exclusivement été tenue par des communistes ou des socialistes. Ensermée par ses remparts, la rivière de la Drôme, les coteaux de vignes et des champs de lavande, Die a des allures de bulle-refuge pour la gauche. D'aucuns rappellent que la commune fut une place protestante lors de la Réforme.

«C'est une tradition, ici, d'avoir une ouverture d'esprit et un sens de l'accueil», glisse Olivier Royer, directeur de l'espace social et culturel du Diois. D'autres invoquent la Résistance dans le maquis du Vercors ou bien le «retour à la terre» des post-soixante-huitards pour expliquer ce terreau de gauche. «Notre commune est un joyeux mélange de rouge, de rose, de vert, avec une forte tradition historique pour l'alternatif et les pas de côté», décrit Eric Sicard, ostéopathe à Die depuis près de trente ans et adjoint à la municipalité. Je crois que cette tradition se perpétue parce que, d'années en années, les néoruraux quittent les villes, attirés par le militantisme et le mode de vie qui régnent par chez nous.»

Tout n'est pas parfait. Il n'y a plus de services de trésorerie à Die, plus de tribunal d'instance, plus de tribunal de commerce. Plus de maternité malgré une lutte acharnée des habitants et des élus durant trente ans. L'hôpital ne fait plus de chirurgie. En quinze ans, la population a grossi

d'environ 15%, entraînant une hausse significative du prix au m² (plus de 2 000 euros en moyenne). Certains doivent emménager plus loin. Die souffre aussi de précarité. D'après les données récoltées par les équipes du centre social auprès de la caisse d'allocation familiale, 40% des habitants vivent au sein d'un ménage à «bas revenus», avec un peu plus de 1 000 euros nets mensuels pour chaque membre du foyer.

La force de la ville, ce sont ses associations, très nombreuses. Elles permettent de pallier en partie les négligences de l'Etat, de ne pas faire basculer certaines fragilités dans l'exaspération et la tentation de l'extrême droite. La municipalité subventionne une centaine de structures. «Ce maillage associatif est une force, insiste la maire Isabelle Bizouard, 65 ans, encartée PS jusque dans les années 90. On investit beaucoup dessus, car il permet de mettre du liant, du mouvement.» La ville est constellée de lieux solidaires et d'ateliers d'insertion sociale. Il y a aussi un théâtre, une médiathèque, un cinéma d'art et d'essai.

«On ne s'ennuie jamais, ça lance des projets culturels en veux-tu en voilà», témoigne Franck (J), récemment employé par la communauté de communes. D'une Suite page 4





Suite de la page 3 certaine manière, ça empêche les gens d'être scotchés devant leur télé et biberonnés par CNews, si jamais ils ne sont pas déjà en train de crapahuter dans la montagne pour changer d'air !»

A Gennevilliers, «le rejet du deux poids deux mesures»

A Gennevilliers, la place Jean-Grand-est est à peine dérangée par quelques travailleurs qui vont déjeuner ou un gars en maillot de foot et lunettes de soleil sur la tête qui braille de temps à autre. Même les rames vétustes du tramway francilien filent sans bruit. Sur une terrasse, trois insoumis nous attendent pour répondre à cette question : comment expliquer les 52,8 % de la liste LFI aux européennes, 40 points devant celle de Jordan Bardella ?

«Une partie du succès de LFI, c'est qu'on donne une image politique différente. Pour beaucoup, c'était chiant, notamment dans les quartiers populaires», commence Thierry Moulin, retraité du secteur de la com. «On prend en compte les choses de manière vraiment radicale par rapport aux réalités de vécus des gens, ça compte», poursuit Claire Fiquet, ex-cadre dans l'animation. Ils parlent du programme, des affiches collées la nuit, des tractages devant les écoles ou dans les quartiers populaires. De Jean-Luc Mélenchon aussi. Louis Aloïsis, retraité de l'éducation nationale : «Il est peut-être clivant chez certains mais ici, les gens se reconnaissent en lui. Même si on peut perdre une personne ou deux, qui nous le disent quand on distribue des tracts, on en gagne énormément dans les quar-

tiers populaires.» La situation de Gennevilliers (doté de 70 % de logements sociaux) est loin d'être un cas particulier : parmi les dix villes où LFI a fait ses meilleurs scores en métropole, neuf sont des communes populaires de la banlieue de Paris. Mais ces résultats ne sont que dans la continuité des scores du parti à la présidentielle de 2022.

Près de la mairie, un Caddie bleu est échoué au pied d'un panneau d'affichage. Les listes de Manon Aubry, Léon Defontaine ou de la scission du NPA trônent aux côtés de posters de la CGT ou sur la Palestine. Le maire, Patrice Leclerc, nous attend dans



son bureau. «Il n'y a pas un signe d'égalité entre l'origine et le sens du vote. Et les candidats qui se présentent comme musulmans font de très petits scores», tranche-t-il. On l'interroge sur le poids qu'a pu avoir la question palestinienne. «C'était le pari fou de Mélenchon, et qu'il a réussi, il faut le reconnaître, dit le membre d'Alternative communiste.

A travers cette lutte pour la Palestine, il y a aussi le rejet du deux poids deux mesures en France et à travers le monde, ainsi que des discriminations.» Comment explique-t-il que l'extrême droite soit aux abois ici ? «Les couches populaires et moyennes de nos villes et quartiers ont gardé de

forts réseaux d'entraide mais il y a aussi à Gennevilliers une tradition de lutte et de mobilisations, qui permettent à chacun de s'interroger sur les raisons profondes des problèmes, avance Patrice Leclerc. Nous travaillons aussi sur la fierté et la dignité des habitants des milieux populaires, car la haine de soi amenée à la haine des autres très rapidement. Pour passer au vote RN, il y a très majoritairement du racisme. Avant de remonter cela, ces gens vont devoir faire l'expérience d'actions collectives. Et de comprendre que leurs problèmes, ce n'est pas à cause des gens dans leur origine mais du capital. Il sourit : «Le vote est un acte individuel mais l'homme est un animal social, donc quand ça bouge autour de lui, cela le fait bouger aussi.»

(1) Le prénom a été modifié.



Le Nouveau Front populaire réunit les quatre principaux partis de gauche. A Paris, vendredi.

Après quatre nuits de négociations, photo de famille au Nouveau Front populaire

La gauche s'est retrouvée vendredi pour présenter à la presse son programme commun, acté la veille. Un exercice d'union délicat, alors que la question du candidat à Matignon n'est pas résolue.

Un premier cliché pour immortaliser le Nouveau Front populaire. Il est un peu plus de 13 heures vendredi à la Maison de la chimie, dans le VII^e arrondissement de Paris, quand les responsables de gauche, épuisés après quatre nuits sans sommeil, se regroupent face aux photographes. La mélenchoniste Sophia Chikidze se tient à quelques mètres du communiste Fabien Roussel, qu'elle avait comparé au colloba Jacques Doriot en septembre. Aurore Lalucq pose pour Place publique au milieu des insoumis, qu'elle a combattus durant la campagne des europé-

ennes. Les adversaires d'hier surjouent les retrouvailles. Le négociateur du PS Pierre Juvet, complice avec l'insoumis Paul Vannier qui, depuis le début de la semaine, lui a mené la vie dure, sourit : «Quand on rentre ensemble dans une pièce, on ressort avec un accord.»

«Responsabilité». Après un communiqué publié la veille, les partenaires du Nouveau Front populaire présentaient leur accord à la presse (lire page 7). Socialistes, écologistes, insoumis et communistes se sont mis d'accord sur un programme de 150 mesures. «Dès notre arrivée au pouvoir, nous bloquons les prix des biens de première nécessité dans l'alimentation, l'énergie et les carburants et nous rétablirons une voix de paix pour la France en soutenant l'Ukraine et en se donnant les moyens d'obtenir un cessez-le-feu», annonce l'insoumis Manuel Bompard. L'écologiste Marine Tondelierre met, elle, en avant l'abrogation de la réforme des retraites et la gratuité «réelle» de l'école. Le socialiste Olivier Faure insiste

sur l'annulation de la réforme de l'assurance-chômage et la taxation des superprofits quand le communiste Fabien Roussel évoque la lutte contre le racisme et l'antisémitisme.

Sur scène, Aurore Lalucq ne triche pas. Le visage fermé, l'eurodéputée reconnaît que les différents partis signataires de l'accord «partaient de ligne qui peuvent être très éloignées», notamment sur la construction européenne et l'international. «On l'a fait parce qu'il le fallait», scande-t-elle. Quelques heures plus tôt, Raphaël Glucksmann, patron de Place publique dont l'intervention était attendue après quatre jours de silence, avait lui aussi déclaré que la gauche avait «une responsabilité historique». «La seule chose qui importe pour moi, c'est que le RN ne gagne pas et ne gouverne pas», a-t-il expliqué. La semaine n'a pas été simple pour l'essayiste, passé d'un score de 13,8 % aux européennes – le plus haut à gauche – à un mariage de raison avec LFI, dont il n'a cessé de dénoncer les méthodes et les ambiguïtés sur l'antisémitisme. «Je com-

prends que beaucoup de gens qui ont vu dans notre émergence la promesse d'une gauche sans la moindre compromission, fermement européenne, démocrate, [...] puissent être stupéfaits ou déçus, ou même se sentir trahis.»

Les discussions sur le programme se sont étirées jusqu'à l'aube. Après des mois d'affrontements, les alliés du Nouveau Front populaire auront donc mis quatre jours pour trouver un accord sur le fond et la répartition des circonscriptions. Dans les moments de crispation, le socialiste Sébastien Vincini, déjà chargé des négociations pendant la Nupes, regardait la carte électorale des européennes, avec un RN en tête presque partout. «On n'a même pas eu le droit à la sidération, on devait faire fi des tensions. Et à la différence de 2022, on se connaissait. Ça facilite les choses.»

«Rééquilibrage». Les discussions se sont tout de même tendues, notamment entre le PS et LFI. «Heureusement que Benoît Payan était là, il a eu de l'aplomb face aux insoumis», raconte un communiste. Le maire de Marseille est discrètement venu aider. Pendant quatre jours, il n'a presque pas quitté le QG du PS, dormant quelques heures sur place quand il le pouvait. «Je ne pouvais pas rester à Marseille, il fallait faire cet accord.»

Reste, maintenant, à régler la question de l'éventuel Premier ministre en cas de victoire. Les partenaires la renvoient à plus tard mais beaucoup au sein de la coalition disent déjà que Jean-Luc Mélenchon ne peut plus incarner l'union. «Il a raison de se mettre en retrait [...], ça me semble manifeste qu'il ne sera pas Premier ministre», a déclaré vendredi François Ruffin au *Courrier picard*. Le leader insoumis, absent vendredi, joue l'apaisement. «Il a quand même perdu la main dans la séquence, on vit un rééquilibrage à gauche», veut croire un proche des écologistes. Également absents et pourtant fervents partisans de l'union, les fondateurs Raquel Garrido, Alexis Corbière, Clémentine Autain ou encore François Ruffin. «Ils sont dans leur circo, affirment un conseiller qui les connaît bien. Ils ont peur, mais Mélenchon ne peut pas les tuer, ça se verrait trop.» En début d'après-midi, chacun reparaît vers sa circonscription. Il s'agit, désormais, de faire campagne chez soi. Côté socialiste, on vise entre 75 et 90 circonscriptions. «Les insoumis peuvent en avoir une certaine», juge-t-on. Presque partout, le Nouveau Front populaire se prépare à la bataille contre le RN. «Pour la première fois, ce sera une confrontation avec l'extrême droite, analyse Paul Vannier. Il n'y a plus de bloc central.»

CHARLOTTE BELAÏCH
et SACHA NELKEN
Photo CHA GONZALEZ



**À PARIS,
ON OUVRE GRAND
LES JEUX...**



**DANS LA NIÈVRE,
ON OUVRE GRAND
LES YEUX !**

**CET ÉTÉ,
FAITES VOS JEUX
DANS LA NIÈVRE !**

MOUILLEZ LE MAILLOT... DANS LES EAUX NIVERNAISES

COUREZ... DÉGUSTER NOS FROMAGES FERMERS

VENEZ VOIR DES FOULES... DE GENS SEREINS

PRATIQUEZ LA MARCHÉ OLYMPIQUE... SUR NOS CHEMINS DE RANDONNÉE

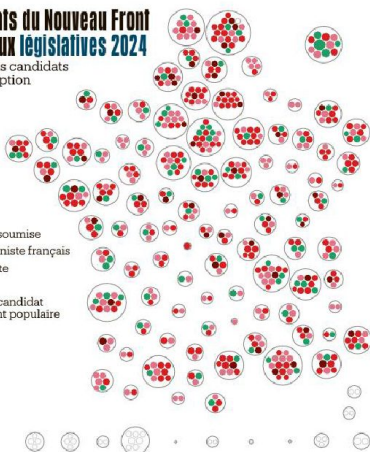
JOUEZ-LA COLLECTIF... DANS LES FESTIVALS DE L'ÉTÉ !



Les candidats du Nouveau Front populaire aux législatives 2024

Répartition des candidats par circonscription

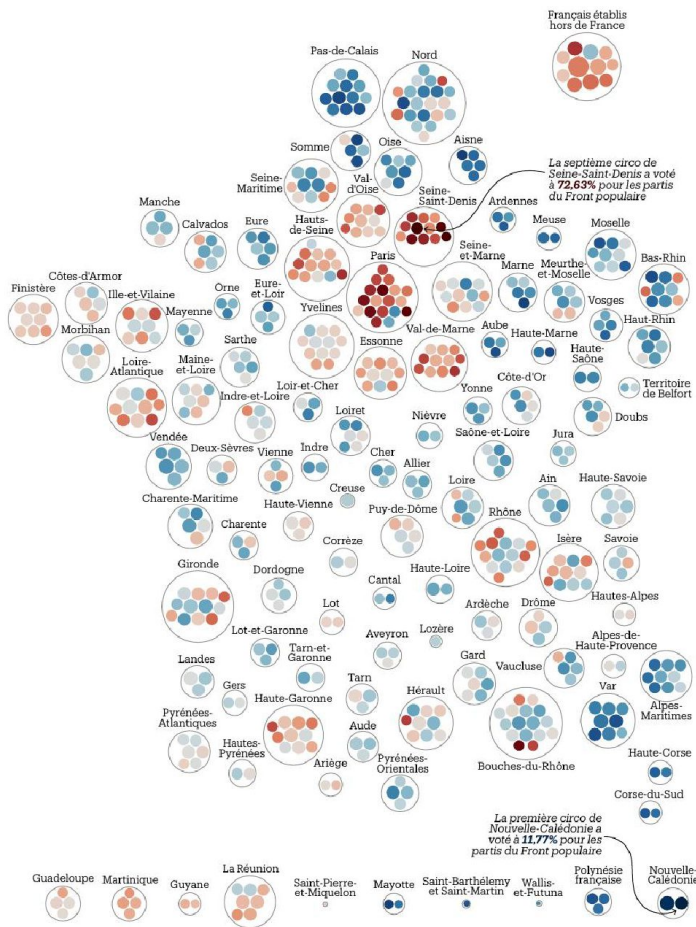
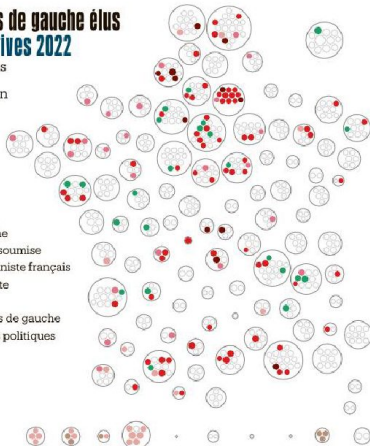
- La France insoumise
- Parti communiste français
- Parti socialiste
- Écologistes
- Absence de candidat étiqueté Front populaire



Les députés de gauche élus aux législatives 2022

Répartition des députés par circonscription

- Divers gauche
- La France insoumise
- Parti communiste français
- Parti socialiste
- Écologistes
- Régionalistes de gauche
- Autres bords politiques



Pour les législatives, la gauche a de meilleures chances qu'en 2022

Si la dynamique majoritaire qui caractérise les législatives risque de favoriser l'extrême droite, le Nouveau Front populaire a retenu la leçon du dernier scrutin. Pour maximiser les victoires, l'union a cette fois adopté une répartition plus stratégique des circonscriptions.

Quelles sont les chances de la gauche de gagner les élections législatives anticipées prévues le 30 juin et le 7 juillet ? Les prédictions se révèlent délicates, car c'est la première fois de l'histoire de la V^e République qu'un président dissout l'Assemblée nationale à l'issue d'élections européennes. Commençons par les mauvaises nouvelles. Si le duel entre le Nouveau Front

populaire et le bloc d'extrême droite semble déjà installé, ce n'est pas pour rien. Les spécialistes s'accordent pour dire que le camp présidentiel devrait sortir encore davantage rétréci de ce scrutin. «Au vu des résultats des européennes, et de la configuration des alliances, les macronistes risquent d'être balayés dès le premier tour dans de nombreuses circonscriptions», juge ainsi Tristan Haute, maître de conférences à l'université de Lille et spécialiste en sociologie électorale.

Champ des possibles. «Le report de leurs voix au second tour peut donc être la clé du scrutin. Or le profil de leurs électeurs est désormais plus proche de celui des partisans du Rassemblement national, qui a réussi à conquérir un public plus âgé et plus âgé, tandis que l'électorat macroniste résiduel se positionne clairement à droite sur le régaliens», décrypte-t-il.

Autrement dit, non seulement le front républicain est une notion de plus en plus désuète, mais le report de voix du camp présidentiel pourrait même se faire contre la gauche. Autre paramètre alarmant, lié cette fois au fonctionnement des institutions. «Les législatives sont des scrutins majoritaires à deux tours qui, en principe, offrent une prime majoritaire aux partis dominants. C'est pourquoi, lorsqu'elles suivent l'élection présidentielle, à l'exception de ce qui s'est produit en 2022, elles donnent traditionnellement une large majorité au chef de l'Etat», rappelle le sociologue Jean-François Laslier, directeur de recherche au CNRS. Qui estime que les scrutins à venir pourraient donc «confirmer, voire amplifier», les résultats du 9 juin où le Rassemblement national est arrivé en tête avec 31% des voix. «La dramatisation de l'enjeu peut aussi surmobiliser ceux qui veulent un changement

radical, par une dynamique de vote utile pour le RN», pointe-t-il.

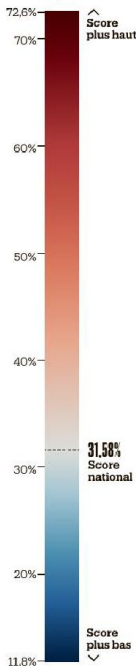
Il y a pourtant des raisons d'espérer. Les experts de la carte électorale affirment que l'union de la gauche, signée jeudi soir, et soutenue à la fois par l'ancien président socialiste François Hollande et la tête de liste des roses aux européennes, Raphaël Glucksmann, ouvre le champ des possibles. Ce qui a tant divisé les différentes familles de gauche peut en effet se révéler un atout, si les complémentarités des uns et des autres sont bien exploitées. Les scores importants engrangés par La France insoumise (LFI) aux élections nationales, concentrés dans les villes et les banlieues, s'avèrent être un plafond de verre qui les empêche de conquérir un très grand nombre de circonscriptions.

Mobilisation massive. Mais cela pourrait être compensé par un nombre plus important de candidats socialistes (170 au lieu de 70 en 2022), mieux implantés localement, en particulier dans les territoires ruraux et périurbains. «En 2022, la gauche n'était pas au maximum de ses performances, car les investitures n'ont pas été faites de façon stratégique, relève ainsi Frédéric Faravel, membre de la Gauche républicaine et sociale d'Emmanuel

Les scores aux européennes des partis du Nouveau Front populaire

Scores du PS, de LFI, des Écologistes et du PCF cumulés par circonscription

Part des voix obtenues par les partis du Front populaire



Maurel. Investir un LFI dans une terre de radicaux de gauche ou de socio-démocrates de père en fils, ça n'avait pas beaucoup de chances de marcher.

Sauf que les négociations ont semblé-t-il, cette fois-ci, adopté un angle plus tactique. Un exemple parmi d'autres : dans la cinquième circonscription de Gironde, le député RN Grégoire de Fournas, ancien responsable du Bloc identitaire, avait gagné au second tour contre un insoumis avec 53,28%. L'investissement à cette fois est réservé à un candidat du PS, le parti à la rose étant majoritaire à la fois à la région et au département. De la même façon, les dissidents présentés en Occitanie par la présidente Carole Delga devraient cette fois se lancer dans une démarche unitaire au nom du Nouveau Front populaire. Un autre enjeu est d'impulser une mobilisation massive, en particulier dans les territoires où le RN est très haut. « La gauche peut s'appuyer pour ça sur son maillage d'élus locaux », fait valoir le communiste Adrien Tlbert, élu à la mairie de Paris. Si tout le monde entre dans la bataille en sollicitant partout ses relais syndicaux et associatifs, ça peut être un levier décisif. »

LUCIE ALEXANDRE
Infographies ALICE CLAIR

Les mesures phares du «contrat»

N e l'appellez pas programme, mais «contrat de législation». Le Nouveau Front populaire s'est mis d'accord dans la nuit de jeudi à vendredi sur un document de vingt pages. En cas de victoire, la gauche adoptera «immédiatement vingt actes de rupture pour répondre à l'urgence sociale et au défi climatique». Ensuite viendra le temps législatif : «cent jours» pour de «grandes bifurcations» dans le social, la santé, l'éducation, l'énergie, le climat et «abolir les privilèges des milliardaires».

Soutien à l'Ukraine et compromis sur Gaza

Les questions internationales font l'objet d'un délicat compromis. Sur l'Ukraine, le texte promet de défendre «indéfectiblement la souveraineté et la liberté du peuple ukrainien», par «la livraison d'armes nécessaires», l'effacement de sa dette et la saisie des avoirs des oligarques russes. Les massacres du Hamas sont qualifiés de «terroristes», mais le programme veut aussi «faire respecter l'ordonnance de la CID qui évoque sans ambiguïté un risque de génocide», dénonce le «soutien coupable» de la France au «gouvernement suprémaciste d'extrême droite de Netanyahu», demande «un cessez-le-feu immédiat à Gaza». Et défend la reconnaissance immédiate de l'État de Palestine ainsi qu'un embargo sur les livraisons d'armes à Israël. Il prône une Europe plus protectrice : refus des «contraintes austéritaires», fin des traités de libre-échange, taxation des plus riches et des superprofits. La défense européenne et l'intégration de l'Ukraine à l'UE, sujets clivants, sont absents.

Une «VI^e République» sans 49.3

Grand classique à gauche, le Nouveau Front populaire veut aller «vers une VI^e République» pour «abolir la monarchie présidentielle», dont l'article 49.3. Au programme également, l'instauration d'un référendum d'initiative citoyenne.

Environnement «Règle verte» et ISF climatique

Thème central du programme, la planification écologique. Outre la sauvegarde de la biodiversité et de l'eau, il propose d'instaurer une «règle verte» pour les politiques publiques et un ISF doté d'un «volet climatique». Les banques devront respecter un «zéro financement pour les énergies fossiles, en commençant par les nouveaux projets». En revanche le renforcement de la loi «zéro artificialisation nette» n'est pas mentionné. Les alliés veulent un moratoire sur les autoroutes mais sans citer l'A69, qui divise la gauche.

Agriculture Prix planchers et fin de l'élevage en cage

Il est proposé d'interdire «l'importation de toute production agricole ne respectant pas nos normes sociales et environnementales», ainsi que de sortir de l'élevage en cage. Le programme propose aussi d'instaurer des prix planchers pour les agriculteurs, rétablir le plan Ecopytho et interdire le glyphosate et les néonicotinoïdes.

Le tabou du nucléaire

Pour ne pas réveiller les antagonismes des gauches sur l'atome, aucune mention de

l'énergie nucléaire. Ni de l'éolien terrestre, qui divise les populations. En revanche, il veut «faire de la France le leader européen des énergies marines avec l'éolien en mer et le développement des énergies hydroliennes» mais aussi «renforcer la structuration de filières françaises et européennes de production d'énergies renouvelables».

Logement Hausse des APL

La gauche veut revenir sur les coupes de Macron pour les organismes HLM, abroger la récente loi Kasbarian, construire 200 000 logements publics par an et revaloriser de 10 % les APL.

Retraites Le retour à 60 ans «réaffirmé» mais pas acté

Sur les retraites, la priorité est d'annuler, dans les quinze premiers jours, les décrets d'applications qui font passer l'âge de départ à 64 ans. L'objectif des 60 ans est «réaffirmé» mais pas formulé sous forme de promesse. La pension minimale serait alignée sur le smic, le minimum vieillesse sur le seuil de pauvreté et les pensions indexées sur les salaires. En contrepartie, il est prévu de relever de 0,25 point les cotisations vieillesse des salariés, taxer «les dividendes, participation, épargne salariale, rachats d'action et heures supplémentaires» et une surcotisation sur les hauts salaires.

Assurance chômage Les années Macron revues et corrigées

Dès juillet, la dernière réforme de l'assurance chômage, censée entrer en vigueur au 1^{er} décembre, serait «annulée», ce qui veut dire que les règles actuelles seraient maintenues. Le nouveau gouvernement redonnerait alors la main aux acteurs sociaux afin de revenir à la situation d'avant 2019 quand il fallait avoir travaillé 4 mois sur 28 pour ouvrir des droits, et que la durée d'indemnisation maximale était de 24 mois pour les moins de 53 ans, et 36 mois pour les plus de 55 ans.

Smic à 1600 euros net et indexation des salaires

La gauche une promet un smic à 1600 euros net. Pour les fonctionnaires, le point d'indice serait revalorisé de 10 %, avec une compensation pour les collectivités territoriales. L'ensemble des salaires seraient indexés sur l'inflation. Au programme aussi, le retour des CHSCT.

Pouvoir d'achat Blocage des prix, annulation des hausses de l'énergie

Pour enrayer la flambée des factures d'énergie, la gauche veut annuler la nouvelle hausse de 10 % des prix de l'électricité du 1^{er} février et celle de 11,7 % des prix du gaz prévue le 1^{er} juillet. Les prix des biens de première nécessité seront bloqués dans l'alimentation, l'énergie et les carburants, sauf ceux qui commencent à baisser.

Pauvreté Réforme du RSA annulée

Autre détricotage, la réforme du RSA sera «annulée». Une garantie d'autonomie viendra compléter les «revenus des ménages situés sous le seuil de pauvreté» et serait accessible dès 18 ans.

Entreprises Conditions exigées pour les aides

Les salariés se verront réserver «au moins un tiers des sièges dans les conseils d'administration» et les aides aux entreprises seront conditionnées «au respect de critères environnementaux, sociaux et de lutte contre les discriminations».

Impôts Rétablissement de l'ISF

Dès cet été, une loi de financement rectificative rétablira un impôt de solidarité sur la fortune ainsi que l'exit tax. La flat tax, le prélèvement forfaitaire de 30 % sur les revenus financiers, serait supprimée. L'impôt sur le revenu passerait de 5 tranches aujourd'hui à 14, afin de le rendre plus progressif. La fiscalité de l'héritage serait plus progressive.

Médias «Garantir la pérennité d'un service public»

La gauche défend «l'indépendance des rédactions face à leur propriétaire» et appelle à «garantir la pérennité d'un service public de l'audiovisuel en instaurant un financement pérenne, lisible, socialement juste et garantissant son indépendance». Autre objectif : «exclure des aides publiques les médias condamnés pour incitation à la haine ou atteinte à la dignité des personnes».

Education Fin de Parcoursup et du SNU

Exit les groupes de niveau au collège mais aussi la plateforme d'orientation Parcoursup, qui serait supprimée. Adieu également le Service national universel, que Macron rêve de généraliser. Les cantines seraient gratuites.

Santé Régulation de l'installation des médecins

Outre un plan de recrutement de fonctionnaires à l'hôpital public, le Nouveau Front populaire propose de «réguler l'installation des médecins» dans les déserts médicaux. Un plan de rénovation des Ehpad est également mis sur la table, ainsi qu'un service public de la petite enfance. La revalorisation de l'allocation adulte handicapé et la création d'un congé menstruel.

Immigration Abrogation des lois Darmanin

La gauche veut abroger les récentes lois asile et immigration. La régularisation des «travailleurs, étudiants, parents d'enfants scolarisés» est également prévue, tout comme la garantie de l'accès à l'aide médicale d'État et une révision du pacte asile et immigration européen.

Des mesures pour empêcher les violences policières

Il est aussi prévu d'«abroger les dispositions liberticides des lois sécurité globale, séparation, et les lois qui instaurent un état d'urgence permanent», «démanteler les Brav-M», «interdire le LBD» et «réviser la loi et la doctrine sur l'ouverture du feu pour que cessent les morts pour des refus d'obtempérer». Le «rétablissement de la police de proximité» et des réceptions pour les contrôles d'identité sont à l'ordre du jour.

A.F., F.Bz, D.Do., F.Du., J.-C.F., A.F., A.-S.L. et S.M.

A lire en intégralité sur Libé.fr.



A LR, Ciotti garde les clés du parti

Après une journée de zizanie au tribunal vendredi, l'exclusion du chef des Républicains a finalement été suspendue.

Nouvel acte, nouveau décor. Mais le schmilblick n'avance pas d'un pouce... La tragédie qui entoure la présidence du parti Les Républicains (LR) s'est déportée au palais de justice de Paris vendredi. Saisi en référé – une procédure d'urgence – par Eric Ciotti, le tribunal judiciaire a invalidé à l'issue d'une audience burlesque, son exclusion par le bureau politique du parti. De quoi relancer le cirque politico-judiciaire à droite... Sur X, Eric Ciotti a réagi : « Le tribunal judiciaire de Paris a suspendu mon exclusion des Républicains. Je conserve donc l'exercice de mes fonctions de président. »

« **Lunaire.** » En fin de matinée, aucune trace du forcené de la droite dans les couloirs baignés de lumière des Batignolles. Mais même sans lui, rentré à Nice pour faire campagne, l'audience a débuté dans la complète zizanie. « C'est moi qui représente les Républicains »

Dès les premières minutes, deux avocats se sont écharpés, expliquant chacun être le représentant légitime du parti de droite en tant que personne morale. L'un, M^{re} Philippe Torre – par ailleurs ex-candidat du Rassemblement national (RN) aux élections départementales de 2021 –, a été mandaté par Eric Ciotti. L'autre, Benoît Verger, conseil habituel du parti, l'a été par François-Xavier Bellamy et Annie Genevard. « Maîtres, on n'y comprend rien ! s'agace poliment la présidente du tribunal. Ni une ni deux, l'audience est suspendue. Un représentant du barreau de Paris est appelé pour tenter de démêler – à huis clos – ce nouvel imbroglio. En vain. Les deux avocats se sont finalement entendus, au nom de LR. Et tant pis si leurs intérêts sont contradictoires. Situation « inédite », « complètement lunaire », souffle l'un des conseils. Mais les départager, c'était prendre le risque d'empiéter sur le fond du sujet. A savoir : la double exclusion de Ciotti, président de LR, est-elle légale ? Un peu plus tôt dans la matinée, la direction des LR canal historique avait « légitimé » l'exclusion du partisan de l'union avec le RN, en convoquant un nouveau bureau politique, en visio. Devant le tribunal, un troisième avocat, M^{re} Philippe Prigent, qui, lui, ne représente

Eric Ciotti que comme personne physique, ironise sur la nouvelle exclusion de son client. « Donc la précédente n'aurait pas de valeur ? Ce n'est pas "excusez-nous, la première fois, on s'est ratés". Ça ne marche pas comme ça. » L'éviction du député des Alpes-Maritimes du parti qu'il dirigeait « ne repose sur rien », affirme l'avocat. « A supposer qu'elle soit valide, elle n'a pas d'incidence sur son mandat de président. Aucune condition statutaire n'exige que le président soit encore adhérent », poursuit-il.

« **Urbi et orbi.** » Il demande que la justice acte le droit d'Eric Ciotti de se déplacer physiquement au sein du siège des LR. « C'est un homme qui fait 1 mètre 60, qui a 60 ans. Il n'a pas envie de se faire casser la figure. Il me paraît normal qu'il puisse se rendre dans ce lieu. » Dans une plaidoirie assez brève, prononcée depuis son banc, en se tournant régulièrement vers la presse, Philippe Torre s'étonne, lui, de la nomination d'Annie Genevard à la présidence par intérim du parti. « Si M. Ciotti avait été valablement révoqué, les statuts prévoient qu'une seule personne puisse le remplacer : le vice-président délégué. Or, ce vice-président délégué n'existe pas. Il n'a jamais été désigné. » Eric Ciotti a annoncé urbi et orbi que les LR

allaient nouer un accord avec le RN», rappelle à sa suite M^{re} Benoît Verger, l'autre avocat du parti, représentant François-Xavier Bellamy. « Une faute lourde », signe d'un « comportement autocratique », qui n'a fait que générer « la stupeur » de ses anciens camarades. « Tout le monde s'accorde sur le fait que cette décision a été prise de manière solitaire sans concertation préalable », insiste-t-il. « Eric Ciotti s'est placé dès le départ en dehors des statuts » et méritait ainsi, selon lui, « d'être sanctionné ». « On est face à un homme qui, seul, a modifié complètement l'orientation politique d'un mouvement. Il n'avait pas le droit de le faire. » Vendredi en fin de journée, le tribunal a ordonné la suspension des deux décisions d'exclusion jusqu'à un prononcé sur le fond.

**VICTOR BOITEAU
et JULIETTE DELAGE**

LIBÉ.FR

La marge de manœuvre du Président devrait être très limitée si le RN remporte les législatives. **Saut à provoquer une crise institutionnelle**, que les textes ne permettent pas de résoudre.

A Renaissance, «l'esprit de défaite» dans toutes les têtes

Angoissés de se retrouver broyés entre le RN et le Nouveau Front populaire, de nombreux députés macronistes abordent les législatives sans grand espoir.

Il aurait connu l'hégémonie en 2017, dominant l'hémicycle et les vieux partis du poids écrasant de leurs 300 élus En marche. Puis testé l'inconfort de la majorité relative depuis 2022. Quel sort sera

réserve aux survivants du camp présidentiel, le 7 juillet ? L'angoisse de se retrouver broyés entre le Rassemblement national et une gauche unie saisis les macronistes. Quel que soit le vainqueur de ce scrutin peu prévisible, qu'il obtienne ou non une majorité absolue, « il y a une réelle possibilité qu'on finisse avec deux blocs, de gauche et d'extrême droite, et qu'au milieu, on ne soit qu'une force d'appoint », soupire un ministre. « On va être la minorité relative », appréhende un conseiller ministériel. Feu le « bloc

central... dans la broyeuse. Gagnés par cet « esprit de défaite » que dénie un Emmanuel Macron, nombre d'anciens députés de son camp repartent en campagne en craignant de faire les frais de la grande « clarification » voulue par le Président.

« **Naïveté.** » Il leur a suffi d'éplucher les résultats des européennes, projetés sur la carte législative, pour comprendre. Si l'exercice n'a aucune valeur prédictive, il montre que les électeurs n'ont placé en tête la liste Hayer que dans 39 circons-

criptions. Grand vainqueur, le RN, et le Nouveau Front populaire, qui investit des candidats communs, pourraient, dès le premier tour, sinon rayer de la carte, du moins réduire à la portion congrue les 250 sortants Renaissance, Modem et Horizons.

C'est cette constitution express d'une alliance PS-LFI-Ecologistes-PCF qui a achevé de plomber les derniers optimistes – nouveau coup dur avec l'annonce, vendredi soir, de la candidature de l'ex-ministre Aurélien Rousseau dans les Yvelines sous la bannière Nouveau Front populaire. « Ce qui se passe à gauche est de nature à nous reléguer en troisième position, redoute un autre conseiller du gouvernement. Le champ des possibles pour la gauche est plus large que ne l'ont pensé ceux qui ont pris cette décision dimanche. » Les stratégies de l'Elysée ne l'ont-ils pas vu venir ? C'est la conclusion de ceux qui ont discuté avec les proches du chef de l'Etat : la présidence pariait que la Nupes avait atteint un point de non-retour, l'éparpillement de la gauche au premier tour profiterait aux candidats pro-Macron, lesquels bénéficieraient, au second, d'un report favorable. La vista. « C'est d'une naïveté. La gauche a toujours réussi, dans les moments importants, à trouver des alliances de circonstances, de rabbochage. La création de la Nupes en 2022, ce n'est pas si vieux, s'agace un député Renaissance. Et les conseillers du Président ont misé sur l'incapacité du RN à obtenir une

majorité. On a déjà oublié 2017, lorsqu'on nous disait qu'on ne pourrait jamais gagner les législatives. » Le même, en fâcheuse posture – « je lègue mon corps aux électeurs, ils vont le lacérer ! », redoute « une forme d'effacement par le diopole ».

Qui pour survivre à cette tennaille ? Le sort des candidats des Hauts-de-Seine (où un accord local a été scellé avec LR) et des Yvelines est enviable. D'autres parlementaires pourront compter sur leur ancrage local – ce qui n'est pas le fort des macronistes – pour déjouer les pronostics. Mais, ailleurs, le risque est grand d'être éliminé au bénéfice d'un duel gauche-RN ou d'arriver troisième en triangulaire.

« **Cible.** » Aux législatives de 2022, la Nupes et le Rassemblement national s'étaient affrontés dans 59 circonscriptions, alors que l'on comptait 271 duels entre candidats « Ensemble » pro-Macron et Nupes, et 108 RN-Ensemble. Les candidats de la coalition présidentielle tombés sur un adversaire LFI en sont à se consoler, escomptant un effet repousseur. Saut que la répartition des circonscriptions au sein du Nouveau Front populaire, plus favorable au PS qu'en 2022, lui attribue cette fois 175 investitures. « Là où, il y a deux ans, la Nupes avait mis des insoumis un peu dingues, ils envoient des socialistes plus modérés », sresse un conseiller. Logiquement, le PS a visé des circonscriptions détenues par des élus Renaissance ou Modem, de centre-gauche (parfois venant des rangs socialistes) : « Ils nous mettent une cible, ils vont essayer de nous éliminer », prévoit un député de l'aile gauche de Renaissance. Sept ans après avoir usé de la même stratégie, voilà les anciens chasseurs pourchassés.

LAURE EQUEY



Lors de la conférence de presse de Macron, mercredi à Paris. PHOTO ALBERT FACELLY

**SAINTS
GERVAIS**
MONT-BLANC

Cet été,
sortez des rails
le temps d'un

VOuah! voyage



peppersudio.com © Photo : Bernard Marville



SAINTGERVAIS.COM

ÉmOh!
otions
Alpines



Vue aérienne du projet de remblayage sur l'île de Gulhi Falhu près de la capitale maldivienne Malé, fin novembre. PHOTOS NEETA SATAM

Face à la montée des eaux, les Maldives à contre-courant

Pour faire face à la hausse du niveau de la mer, qui menace directement l'archipel, le gouvernement multiplie le remblayage de terres. Une solution de court terme qui menace les coraux et pourrait s'avérer contre-productive.

Par
SÉBASTIEN FARCIS
Envoyé spécial aux Maldives

La petite île de Gulhi, à vingt minutes de bateau au sud de Malé, la capitale des Maldives, émerge à peine de la surface de l'océan Indien. Ses terres, composées de sable et de coraux, s'élèvent à seulement un mètre au-dessus du niveau de la mer. Les vagues lèchent ses plages, et grignotent dangereusement ses côtes. «Il y a vingt ans, la mer était plus éloignée, mais elle s'est rapprochée à cause de l'élévation du niveau de la mer», s'inquiète Moosa Safeel, le président du conseil de cette île de dix hectares et 10 000 habitants, en observant la bordure mouvante entre le sable blanc et l'eau turquoise du lagon. Lunettes de soleil et chemise blanche, il nous emmène vers l'un des endroits qui le préoccupe le plus : la côte est, où se trouvent le centre de santé et le tribunal de police. Deux bâtiments essentiels situés à moins de trois mètres de la côte, et directement menacés par la mer, comme le montre le mur de l'hôpital, qui est mangé par l'humidité sur une hauteur d'un mètre. «Pendant la mousson, les vagues frappent le mur, décrit Moosa Safeel, et l'eau pénètre dans les rues jusqu'aux chevilles. Le réchauffement de l'océan a aussi tué une partie des coraux qui se trouvaient au large, et qui servaient de barrière. L'eau frappe maintenant

REPORTAGE

plus fort, s'infiltrer dans le sous-sol et se mélange avec notre nappe phréatique. Pour nous c'est un signal d'alarme.»

DÉCONGESTIONNER LA CAPITALE

Les Maldives sont parmi les pays les plus menacés de disparition à cause de l'élévation du niveau de la mer. Dans cet archipel de 1199 îles (202 sont habitées), situé au sud-ouest de l'Inde, 80 % des terres ne dépassent pas d'un mètre au-dessus du niveau de la mer. Or, selon les analyses du Giec, les océans devraient s'élever de plus d'un mètre d'ici la fin du siècle, à cause du réchauffement climatique et de la fonte des glaces. Une large étude, dirigée par le Centre américain d'études géologiques, a conclu que l'essentiel des terres de ces archipels peu élevés pourraient devenir invivables dès 2050, en partie à cause de l'infiltration de l'eau de mer dans les nappes phréatiques.

Aux Maldives, les autorités offrent une réponse à cette menace: le remblayage de terres. Elles vont chercher du sable au fond de l'océan pour faire émerger de nouvelles terres, plus élevées, depuis les lagons. Cela a commencé il y a vingt-cinq ans autour de la capitale: l'aéroport international, une zone industrielle puis la grande banlieue résidentielle d'Hulhumalé ont été construits sur ces terres récupérées sur les lagons. Hulhumalé, à deux mètres au-dessus de l'océan en moyenne, est 80 centimètres plus haut que Malé, et représente donc sa bouée de sauvetage. Elle permet aussi de décongestionner la capitale, l'une des villes les plus densément peuplées du monde, où 200 000 habitants s'agglutinent sur une île de 5,8 km². Hulhumalé, avec ses gigantesques tours surplombant de grandes avenues en damier, représente le rêve américain de la classe moyenne des Maldives, où l'espace n'est plus un problème.

Ce modèle de défense contre le changement climatique s'est toutefois emballé, pour se transformer en un instrument de développement lui-même destructeur de l'environnement. Selon l'agence de protection de l'environnement, 537 projets de remblayages ont été lancés depuis huit ans dans ce petit archipel de 298 km², étendant le territoire de plusieurs kilomètres carrés par l'extraction de plus de 21 millions de mètres cubes de sable. À chaque élection, les politiciens promettent de nouveaux projets de remblayage, non plus pour protéger, mais pour construire des tours d'habitation, des hôtels ou des marinas. Or à chaque fois, ces travaux saccagent les fonds marins. Ceci arrive d'abord à l'endroit où le sable est extrait.

«La drague du sable a rendu l'eau opaque et laiteuse, s'insurge Hussein Nashid, un pêcheur de thons jaunes du port d'Hulhumalé, monté sur le troisième pont de son bateau prêt à partir en mer. On ne peut plus rien voir à travers, et les poissons d'appât ont disparu.» La troisième extension de remblayage d'Hulhumalé, qui bat son plein, prévoit de faire émerger 63 hectares de terres



Une excavatrice de l'entreprise Van Oord sur l'atoll d'Addu, le 20 novembre.



Un chantier de remblayage devant un hôtel de luxe à Addu, en novembre.

en draguant 7 millions de mètres cubes de sable dans une des zones les plus riches en poissons d'appâts. «Nous avons demandé au gouvernement de choisir un autre endroit, mais ils ne prennent pas ce problème au sérieux, désespère ce jeune pêcheur. Nous devons donc aller dans un autre atoll. Et au lieu d'une heure, nous naviguons neuf heures pour trouver des appâts. Cela nous oblige à consommer 1000 litres de diesel en plus!» La pêche est pourtant le deuxième secteur économique du pays, employant 6 % des actifs. Et les Maldiviens sont parmi les plus grands consommateurs de poisson du monde.

Cette sédimentation met également en danger les coraux de la zone draguée. «Les coraux sont des animaux qui vivent en zone peu profonde et ont besoin d'une eau propre qui laisse passer la lumière, et ce sable les étouffe», soutient Humay Abdul Ghafoor, militante pour le collectif Save Maldives. Les entreprises en charge des travaux sont censées utiliser des écrans pour isoler les zones et limiter la sédimentation, mais au sein du ministère de l'Environnement, on avoue qu'il est difficile de

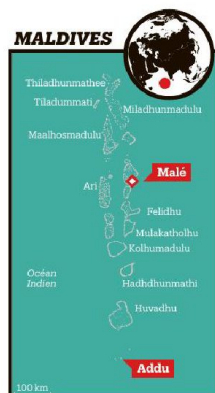
savoir si ces précautions sont effectives, voire efficaces. Sollicitée par Libération, la compagnie publique responsable a refusé d'ouvrir l'accès du site de travaux d'Hulhumalé.

CATASTROPHE ENVIRONNEMENTALE

Depuis 1998, chaque remblayage doit être précédé d'une étude d'impact environnemental, censée prévenir l'essentiel des dommages. Mais ces études sont réalisées par une agence qui dépend du gouvernement, et ce dernier n'est pas tenu de suivre leurs recommandations. Ce problème a été flagrant lors de l'énorme remblayage réalisé depuis l'année dernière dans l'atoll d'Addu, à l'extrême sud de l'archipel: 194 hectares de terre doivent être remblayés, dans une zone pourtant considérée par l'Unesco comme une réserve de biosphère. 21 hectares de coraux seront enfouis, ainsi que 120 hectares d'herbes marines, pourtant efficaces pour absorber le dioxyde de carbone. Le tout, pour ouvrir de nouveaux hôtels de luxe. Pour la première fois, l'étude d'impact a chiffré le coût de la destruction de cet environnement: entre

300 et 800 millions d'euros, sans compter les pertes pour le tourisme, car la destruction de cette biosphère va faire fuir les animaux marins qui attirent les plongeurs. Une catastrophe environnementale. Les pêcheurs ont manifesté, des citoyens ont porté plainte, mais le gouvernement n'a pas tenu compte de ces alertes. Il a forcé l'agence à refaire l'étude d'impact et a lancé les travaux, qui sont quasiment terminés. «Le processus d'études d'impact environnemental doit être renforcé, reconnaît Lisama Sabry, responsable au service de la biodiversité du ministère de l'Environnement. Une réforme législative est en cours dans ce but, et il faudrait que l'agence de protection de l'environnement puisse arrêter des projets sur la base des conclusions de ces études. Sinon, il n'y a aucun intérêt à faire ces études.»

Cette destruction est d'autant plus alarmante qu'elle peut empirer les conséquences de l'élévation du niveau de la mer. «Aux Maldives, notre vie dépend des coraux, alerte Aya Naseem, biologiste marine et vice-présidente de l'ONG Maldives Coral Institute. Nos îles sont posées dessus



et nous survivons grâce à eux; plus de 90 % de la force des vagues est absorbée par ces récifs. Sans leur protection, la mer gagne du terrain et les îles souffrent d'érosion.»

MANQUE DE MOYENS ET PRIORITÉS

Pour le projet d'Addu, l'étude d'impact avait recommandé de déplacer au moins 10 % des coraux de la zone remblayée, et la compagnie hollandaise en charge des travaux, Van Oord, assure avoir dépassé ce chiffre. Toutefois, cette technique est encore expérimentale, et la survie des coraux sur le long terme n'est pas garantie. La société Reefscapers, fondée par un Français et spécialisée dans la protection des coraux aux Maldives, s'est attelée l'année dernière et a réussi à obtenir une survie de 80 % des colonies, six mois après leur déplacement. Son cofondateur estime que c'est encourageant, mais déplore le manque de moyens et de priorité accordés à cette protection. «Des millions de dollars sont dépensés pour ces travaux, mais moins d'1 % sont consacrés à la compensation» des dommages environnementaux, remarque Thomas Le Berre.

Les Maldives, premier pays victime du réchauffement climatique, serait-il en train d'empirer sa situation? C'est ce que craignent certains. «Les Maldives mangent beaucoup de poisson, et ceux-ci représentent notre première source de protéines, explique Fizi Ahmed, directeur de l'agence Fizenko, spécialisée dans les études d'impact environnemental. Or ces poissons ont besoin des lagons, des coraux et des herbes de mer, car leurs petits grandissent dans ces espaces protégés. Si nous détruisons ces espaces, nous mettons en péril notre sécurité alimentaire.» Son appel à la sobriété ne semble toutefois pas suivi par le nouveau président, Mohamed Muizzu: celui-ci vient de lancer le plus grand projet de remblayage de l'histoire des Maldives, au sud de Malé, qui devrait s'étendre sur plus de 11 km². Il prévoit de créer de nouveaux logements, une marina et de faire émerger deux nouvelles îles pour y construire des hôtels. ■



Par
LAURE BRETTON
Photos **DENIS ALLARD**

«**M**ême les éléphants sont parfois faits de porcelaine.» La fresque qui orne la réception du Motel One, à l'orée du bois de Vincennes, n'attendait que ce jour pour servir à autre chose que faire mal au crâne. Tommie Smith, la légende noire américaine des Jeux olympiques de Mexico 1968, l'homme en colère au poing levé, vient de débarquer à Paris et même s'il assure ne jamais souffrir de jetlag («*On me pose, je dors. On me réveille, je marche*»), le colosse est fragile. Son diabète a empiré cet hiver, il a fallu amputer tous les orteils de son pied gauche. L'ancien sprinter – 80 ans et près de 2 mètres – circule dans un fauteuil motorisé, relativement mal nommé «Go-Go» puisqu'il refuse de démarquer. A un mois et demi des JO, Libération a embarqué dans la caravane du «Tommie Smith Tour», trois jours entre Paris et Eaubonne, dans le Val-d'Oise.

Mardi, Paris

11h05 «**C'est de la bombe**»

Chapeau à plumes de perdrix et sourire doux, le vétéran des droits civiques banni à vie des JO pour avoir osé manifester contre le racisme et la pauvreté des Afro-Américains franchit le portail du Musée de l'histoire de l'immigration à toute berzingue. «Go-Go» fonctionne enfin. Depuis dimanche, l'extrême droite française exulte. Dissolution, front contre front. L'invitation de Smith remonte à bien avant le maelström : il est là comme «keynote speaker» du colloque «Une autre histoire de l'olympisme». «Aujourd'hui, on a bien besoin de gens comme vous en France», lui glisse Constance Rivière, la directrice du musée de la Porte Dorée. Tommie Smith, ici et maintenant, «vous réalisez le symbole? C'est de la bombe», exulte l'historien Pascal Blanchard, l'un des commissaires de l'exposition.

11h50 «**You have a brain, use it**»

Après quarante-cinq minutes de conférence ultrarodée – sa vie, son poing levé, sa carrière brisée – Tommie Smith essuie une larme. L'émotion affleure sous le showrunner à qui on vient de demander s'il militait toujours, cinquante-six ans après cette «protestation silencieuse» qui continue à faire du bruit dans le monde entier. «Je milite toujours madame. Jusqu'à ce jour je milite», lance Smith. Sa voix, rigolarde jusque-là, vacille un bref instant. Dans son dos, immense, la photo du 16 octobre 1968. «Avec John Carlos, on s'est parlé avant la course. Il fallait qu'on gagne cette course pour pouvoir dire quelque chose mais on ne savait pas quoi et comment», raconte Smith. Médaille d'or du 200 m et premier homme à passer sous la barre des 20 secondes, il décide de brandir son poing

JEUX OLYMPIQUES

Tommie Smith tombe à poing nommé

Mythe vivant des JO et de la lutte pour les droits civiques, l'homme au poing levé de Mexico 1968 a passé trois jours à Paris, entre show militant, hugs et échanges avec des enfants. «Libération» s'est incrusté dans la caravane.



A gauche, dans le gymnase d'Eaubonne, jeudi. A droite, sur le podium de Mexico, en 1968.

droit ganté de noir pour dénoncer l'oppression des Noirs américains. Tête baissée pour ne pas saluer la bannière étoilée, en chaussettes sur le podium. Un va-nu-pieds comme ses onze frères et sœurs nés au Texas, passés par les champs de coton et les plantations. Carlos, médaillé de bronze, a pris le gant gauche pour imiter le geste de Smith. L'irruption du Black Power dans l'enceinte olympique livre ce qui va devenir l'une des images les plus fortes du XX^e siècle. «Je suis allé aux JO pour remporter une course, pas pour faire ça. Mais pour pouvoir

le faire, il fallait gagner. Cette victoire indiquait que le monde devait se rassembler pour produire une pensée contre le racisme; mais mon geste était le fruit d'une réflexion personnelle», dit l'ancien sportif. C'était mon pouvoir d'athlète. Son poing levé est en réalité loin d'être un surgissement solitaire. Les JO de Mexico, c'est dix-huit mois après la déchéance de Mohammed Ali, privé de son titre de champion du monde de boxe pour avoir refusé de combattre au Vietnam, mais surtout cinq mois après l'assassinat de Martin Luther King. L'Amérique

noire bouillonne, entre effroi et fureur. En juillet 1968, Newsweek met Tommie Smith en couverture et titre : «The Angry Black Athlete» («l'athlète noir en colère»). Celui à qui la presse sportive de l'époque déniait le droit d'avoir une pensée autonome a passé sa vie d'après à s'adresser aux consciences. «You have a brain, use it», («vous avez un cerveau, utilisez-le»), lance-t-il au public du colloque, des historiens pas fichés de cette leçon politique indirecte. Nouvelle standing-ovation. Une jeune femme tente de savoir ce que Tommie Smith pense de

la situation à Gaza. Les communicants redémarrent le «Go-Go» et escamotent la star.

12h15 «**Il m'a juste dit: tu es un bon fils**»

Première interview sur la dizaine prévues dans la journée. A qui pensait-il quand il a levé le poing? «Je venais de décrocher une médaille d'or et un record du monde et je n'avais qu'un seul mot en tête: liberté.» Mise à distance d'une histoire qu'il répète depuis un demi-siècle ou flash égotique, il lui arrive de parler à la troisième personne du singulier: «C'était mon sacrifice pour tenter d'éliminer les différences entre les hommes. C'était le sacrifice de Tommie Smith.» Son père ne sait rien de son geste quand il rentre de Mexico. «Il m'a juste dit: tu es un bon fils et il a continué à nourrir ses cochons.» Le CIO le vire à vie, la fédération américaine d'athlétisme aussi. La suite, ce sont des menaces de mort et des coups du soir payés par des petits boulots de jour. Le laveur de voitures devient prof de sociologie en Californie. La reconnaissance mettra près de quarante ans à éclore. En 1998, quand Tommie rencontre Delois, sa troisième épouse qui marche sur ses roues dans les rues de Paris à grandes enjambées de crocs rose paillété, cette dernière n'avait jamais entendu parler ni de sa médaille d'or ni de son combat. Un mariage et dix ans plus tard, le communiste Patrick Braouezec lance à «Tommie Jet» l'une des toutes premières invitations internationales, à Saint-Denis, dans cette ceinture rouge de Paris qui baptise rues, fresques et gymnases du nom de l'icône de l'antiracisme. Et aujourd'hui, pour quelle cause leverait-il le poing? L'écologie, les droits des femmes, la défense des minorités? La cause des hommes en général, répète-t-il avec grandiloquence, sans que l'on sache si c'est de l'universalisme XXL ou de la prudence politique. Les athlètes de 2024 en prennent pour leur grade. Ils devraient s'engager plus? «C'est à eux de décider mais on ne devrait jamais se limiter à seulement courir vite. Moi, j'ai 80 ans et je suis toujours en mouvement. Je marche.» Enfin, il rouvre, ordre des médecins pour encore quelques mois.

13h20 «**Le discours sur les valeurs**»

S'il est fatigué ou las, Tommie Smith n'en laisse rien paraître. Delois, elle, aurait bien aimé 10°C de plus pour être tout à fait heureuse de ce «sprintage en Paris». Il faudra attendre l'été, le vrai. Invité par Puma, son équipementier historique dont il porte les baskets à son nom avec le poing levé imprimé sur fond noir, le couple Smith reviendra pour les JO de Paris, pour suivre les épreuves d'athlétisme au Stade de France. A l'heure du déjeuner, communicants et mécènes font les comptes. Une télé et une grande radio ont annulé leur tête à tête avec Smith pour se concentrer sur la dissolution. «C'est totalement comme calcul. Avec Tommie, ils avaient le discours sur les valeurs et le fait qu'il ne faut jamais rien lâcher», peste-t-on autour de la table.



Tommie Smith, toujours le poing levé, à Eaubonne (Val-d'Oise), jeudi.

15h30 «C'est une archive vivante»

«On dirait bien que c'est moi là», sourit Smith en s'installant au cœur de l'exposition devant sa photo devenue mythe. Tout le monde veut son morceau de légende. Caméras et micros se succèdent en «press junkie», des interviews groupées à la chaîne. C'est Cannes dans le XII^e arrondissement. A aucun moment Smith ne lève les sourcils ou n'élève la voix. Il est en mission depuis cinquante-six ans. Ce 16 octobre 1968, «c'était un moment très puissant. Les gens disent que c'est devenu l'histoire mais moi je ne savais pas ce que j'allais faire. J'avais emporté mes gants noirs au Mexique



Libelympique

Libération suit les Jeux olympiques et paralympiques avec une nouvelle newsletter. Chaque vendredi, retrouvez enquêtes, reportages et indiscrets, concoctés par la rédaction. Pour s'inscrire : offre.liberation.fr/libelympique

mais je ne savais pas ce que j'allais en faire». Médaillé d'argent, l'Australien Peter Norman arbore le badge «Olympic Project for Human Rights» sur le podium, un geste qui lui vaudra aussi réprobation internationale. «On a dit que Norman nous soutenait mais il n'était pas un soutien, il faisait partie intégrante du mouvement. Ce qu'on a fait tous les trois, ce n'était pas un geste de noirs pour les noirs, c'était un geste universel. » «Il a tellement raconté son histoire que parfois il enlève, mais c'est une archive vivante», glisse l'historien Nicolas Bancel, spécialiste de l'histoire coloniale. Il est 18 heures, la légende a besoin d'un sieste, retour au Motel One.

20h15 «Remettez-vous toujours en question»

Exit le look à la cool seventies et le pendentif Puma, place au costard trois pièces gris moiré. C'est l'heure du show. Un millier d'oreilles au taquet. Dans le public, on entend les mots «effarement» et «procurations» pour les deux tours des législatives. Smith déboulonne tout. Sa vie, son poing levé, sa carrière brisée, again. Mais avec un gros supplément en conseils personnels. Entre un TedX de Steve Jobs et un prêche évangéliste survitaminé : «Ne soyez jamais satisfaits de vous-mêmes. Remettez-vous toujours en question et souriez à la personne que vous voyez dans le miroir.» Vu le marasme politique tapi de l'autre côté des immenses baies vitrées, le besoin de consolation est immense, les applaudissements durent longtemps. Tout le monde passe en mode groupie, selfies poing brandi à la chaîne. Le chorégraphe de 1968 corrige un bras gauche levé par inadvertance. «J'ai rencontré l'une de mes étoiles», souffle Lilian Thuram, qui avait la photo du podium Norman-Smith-Carlos punaisée dans sa chambre au centre de formation de l'AS Monaco. Spécialiste de l'histoire des Afro-Américains, l'ancien ministre de l'Éducation Pap Ndiaye a droit, quant à lui, à son tête à tête en coulisses.

Mercredi, Paris

«Je suis sa porte d'entrée»

La journée est barrée d'une croix, 100% repos. Il y a six jours, Tommie Smith a fêté ses 80 ans. Sa femme, Delois Jordan-Smith, en a 74. Lui est né le 6 juin 1944, elle un 7 décembre, comme le jour de l'attaque de Pearl Harbor. Une histoire américaine. Depuis près de vingt-cinq ans, Delois est tout à la fois : épouse, manager, agente, assistante et présidente de la Fondation Tommie Smith, qui accorde des bourses d'études aux jeunes défavorisés. «Je suis là pour faire vivre l'héritage», résume celle dont le visage josephinebakeresque est rarement installé à plus de 5 mètres de son mari. «Je suis sa porte d'entrée. Sans moi, il n'y a pas de Tommie», ajoute-t-elle dans un grand éclat de rire. Elle rêvait de shopping et d'un déjeuner tranquille. Finalement, fatigue oblige, M. et Mme Smith feront juste un petit tour sur les Champs-Élysées avant de dîner dans un restau chic.

Jeudi, Eaubonne

14h30 «Transmette est ce qui me fait tenir»

Chapeau de paille et chemise californienne, Tommie Smith fait des zigzags effrénés au volant de son «Go-Go» devant le centre Athletica d'Eaubonne (Val-d'Oise), le complexe de formation sportive où la délégation olympique américaine posera ses valises tout l'été. L'inauguration date du matin. Smith fait le tour du propriétaire. Un octogénaire (qui peut vingt ans de moins) en pleine forme. Il s'essaie au trampolin sur les lits de cryogénération

et fait mine de plonger dans les piscines de récupération. Depuis deux jours, l'ancien prof piaffe à l'idée de rencontrer la grosse brochette d'élèves qui patiente dans le gymnase Stéphane Diagana voisin : «Parler aux jeunes cerveaux, établir un contact, communiquer, transmettre, c'est ce qui me fait tenir.» Avant de venir, écoliers et collégiens du coin ont tous bossé sur les droits civiques ou les JO de Mexico. Leurs questions sont imprimées sur des feuilles A4 mais «c'est assez difficile d'expliquer aux enfants d'aujourd'hui ce qu'était le contexte des années 60 aux États-Unis», reconnaît un de leurs enseignants.

15h20 «C'est à vous de jouer maintenant»

Assis au beau milieu d'une piste d'athlétisme sacro, Tommie Smith reprend son sacerdoce. Oui, il voulait faire un geste pour protester contre le racisme. Non, il ne faisait pas partie des Black Panthers. Oui, il faut toujours essayer de changer le monde. Les tribunes ont entre 7 et 20 ans. «C'est vous qui avez aujourd'hui la charge d'accomplir de grandes choses. Mais pour avoir le droit de défendre une cause, pour obtenir le droit de vous exprimer et d'être entendu, il faut bosser.» «Faire venir un enseignant, ça avait tout son sens pour nous pour défendre les valeurs de l'école, les valeurs de la République», défend Patrick Umhauer, cheville ouvrière de la visite à la Casden, la banque de la fonction publique et de l'éducation nationale, mécène de l'expo de la Porte Dorée. Pour ces trois jours en France, il «avait tout prévu, sauf dimanche soir». Les odes aux profs se succèdent. Et puis, à son signal, tout le gymnase lève le poing. Il est temps d'aller parler aux caméras et de raconter 1968, encore, mais un dernier conseil pour la route : «C'est à vous de jouer maintenant. Trouvez ce que vous voulez faire de votre vie, ne lâchez rien, gardez la foi.» Amen.

17h15 «Happy birthday mister Smith»

Sur la terrasse flambant neuve du complexe, l'équipe d'Athletica alume 80 bougies. Delois se lance dans un «Happy birthday mister Smith» façon gospel. On se faufile pour un aparté Libé à l'heure du fraisier. La crise politique française échappe totalement au militant américain. «On peut dire que ce sont des républicains contre des démocrates ?» Pas vraiment. Et sinon Tommie Smith a-t-il des héritiers ? Pas vraiment. Seul le footballeur noir américain Colin Kaepernick, vedette déchue de la NFL pour avoir mis un genou à terre pendant l'hymne américain en soutien au mouvement Black Lives Matter, trouve grâce à ses yeux : «Ce n'était pas le même geste, pas les mêmes mots, pas le même sens que moi mais c'était la même force.» Il n'y croit pas vraiment mais à moins de deux mois des JO de Paris, il tente encore de mobiliser : «Les athlètes doivent écouter, lire, se faire leur propre avis, penser. Sur un podium, on peut contribuer à la réflexion du monde.»



LIBÉ.FR **Rayon de soleil au Royaume-Uni, Kate Middleton revient!**
La nouvelle inattendue est tombée dans la soirée de vendredi, la princesse de Galles, en retrait de toute apparition publique depuis mars après avoir révélé souffrir d'un cancer, sera présente ce samedi aux cérémonies de «Trooping the Colour» qui célèbrent chaque année l'anniversaire du souverain britannique.

PHOTO ALASTAIR GRANT, AP

Procès de la mort de Steve: le commissaire «a fait de son mieux»

Fidèle à sa position depuis cinq ans, la défense a continué de nier tout lien causal entre l'action de la police et la noyade du jeune homme, alors que le parquet de Rennes a requis une «peine de principe» à l'encontre de Grégoire Chassaing pour homicide involontaire.

Par **FABIAN LEBOUCC**
Envoyé spécial à Rennes

L'homicide involontaire est «l'infraction la plus inquiétante pour chacun d'entre nous, elle peut nous concerner tous et nous confronte à un terrible dilemme: être responsable d'une mort sans avoir voulu la causer. C'est une des infractions les plus lourdes, les plus difficiles à assumer». Cécile de Oliveira, avocate de la famille de Steve Maia Caniço, plaide la main tendue vers Grégoire Chassaing, renvoyé pour homicide involontaire. Mais le commissaire de police ne l'a pas saisie: en cinq ans d'enquête et cinq jours d'audience devant le tribunal correctionnel de Rennes (Ile-et-Vilaine), il n'a eu de cesse de nier sa culpabilité, rejetant la responsabilité du drame sur tous les autres acteurs de l'équation: participants à la fête de la musique, DJ, autres policiers, ville de Nantes, préfecture de Loire-Atlantique. Le parquet a requis contre lui une condamnation sans proposer de peine – elle peut être au maximum de trois ans de prison. Le délibéré sera rendu le 20 septembre.

Grégoire Chassaing était seul sur le banc des prévenus, cette semaine. Mais, au fil de l'instruction, huit autres personnes physiques et morales

avaient été mises en examen ou placées sous le statut de témoin assisté, avant d'être mises hors de cause par les juges. Un «double standard», a dénoncé l'avocat Louis Cailliez, au préjudice de son client, «amer d'avoir à payer seul les pots cassés, au niveau intermédiaire» qui est le sien.

«Imprudences». «Je suis peiné qu'il se trouve face à vous car ce n'est pas sa place, a déclaré au tribunal Thierry Palermo, patron de la police dans le département et présent dans la salle de commandement le soir des faits. J'aurais souhaité voir d'autres autorités se trouver ici.» Lesquelles? Interrogé, le prévenu en propose une: la préfète, qui n'a pas interdit que se rassemblent, le soir de la fête de la musique 2019, une dizaine de murs de son face à la Loire, sur un quai dépourvu de lumière et de barrières. Pas plus qu'elle ne l'a fait les années précédentes. «Il est toujours possible pour une autorité préfectorale de prendre un arrêté», assure Chassaing. «Le fin mot de l'histoire, c'est que la municipalité de Nantes n'était pas favorable à cette interdiction de manifestations», complète un autre témoin, Jean-Christophe Bertrand, prédécesseur de Thierry Palermo.

En cause dans le drame, il y a aussi «la décision d'un DJ d'outrepasser l'ordre d'arrêter la musique» donné par Grégoire Chassaing, cette nuit du 22 juin 2019, puis l'action violente et hostile d'un groupe qui a jeté des projectiles sur les policiers, a énoncé le procureur, Philippe Astruc. Bref, un «enchaînement singulier» d'«éléments indépendants» qui a mené les agents à utiliser des grenades lacrymogènes. A la barre, tous ont plaidé la légitime défense, déchar-

geant leur commissaire de toute responsabilité. Mais pour le vice-procureur Tanguy Courroye, l'homicide involontaire est bien caractérisé. D'abord sur le plan de la causalité: l'heure de la chute dans la Loire de Steve Maia Caniço, établie grâce à des expertises téléphoniques approfondies, se situe après les premiers jets de lacrymogènes et l'avancée des policiers, casqués, sur le quai. Et, s'il existe plusieurs hypothèses quant au lieu de cette chute, toutes sont compatibles avec le fait que la victime a subi les effets de ces manœuvres. Le vice-procureur reproche au prévenu la commission d'une faute caractérisée, via un enchaînement de mauvais choix. «M. Chassaing aurait dû donner des consignes claires, il aurait dû ne plus donner suite aux objectifs initiaux [arrêter la musique, ndlr], il aurait dû proscrire l'usage de grenades lacrymogènes, il aurait dû donner un repli», a listé Tanguy Courroye. Ne le faisant pas, il a «manqué gravement de discernement, et a commis une accumulation d'imprudences et de négligences».

Prendant appui sur chacune d'elles, l'avocat de la défense a piétiné les étapes de l'argumentaire de l'accusation. Il n'y a «pas de lien de causalité certain entre l'action, ou la non-action, de Grégoire Chassaing et le décès de Steve Maia Caniço, a plaidé Louis Cailliez. Et, à supposer que ce lien soit retenu, il n'y a pas de faute caractérisée de sa part».

«M. Chassaing aurait dû donner des consignes claires.»

Tanguy Courroye
vice-procureur



Fresque en hommage à Steve Maia Caniço, à Nantes. MATHIEU THOMASSET, HANS LUCAS

L'avocat échafaudé d'abord une théorie contraire à celle du parquet: selon lui, au moment du déploiement policier, Steve dormait, bien loin du dernier sound system récalcitrant, et est tombé dans l'eau «par accident», sans avoir été affecté par le nuage de gaz ou un mouvement de foule. «Je ne dis pas que c'est la vérité, mais je dis que c'est hautement crédible», assume Louis Cailliez.

«Monolithique». Citant Camus, Boileau, Renan et Jésus à la barre, l'avocat nie aussi toute faute caractérisée de son client. Celui-ci ne voulait pas «en découdre», malgré les dires de l'accusation, et n'est pas comptable

des gestes «instinctifs, individuels, rapides» de ses troupes: il a «fait de son mieux, et surtout comme il pouvait», énumère Louis Cailliez. «La police n'est jamais à l'origine du chaos et du désordre», professait le directeur général de la police nationale, Frédéric Veaux, lors de son témoignage mercredi. «Nous nous heurtions à une défense de torture», lui répondait Cécile de Oliveira le lendemain, en référence à cette formation militaire qui, «protégée par des boucliers, avance sans qu'une seule tige ne sorte». Du défilé de fonctionnaires qu'on a vus au procès, l'avocat dit qu'ils sont venus «pour défendre non pas Grégoire Chassaing, mais la

police nationale et cette doctrine [...] qui lui fait tant de mal: jamais coupable, jamais responsable». En écho, l'autre avocat des parties civiles, William Pineau, a déploré qu'en cette fête de la musique 2019 le «rétablissement de l'ordre» ait été préféré à «la sécurité des citoyens». Et l'avocat de la famille de la victime de conclure: «Non, la musique ne tue pas. Et non, la police n'a pas tué, pas plus que M. Grégoire Chassaing. Mais le manque de discernement qui fut le sien, dans une mission certes difficile, et sans doute nourrie de la croyance un peu monolithique dans l'infailibilité de la police, a conduit à la mort de Steve Maia Caniço.»



LIBÉ.FR

A la Fédération française de handisport, le climat toxique d'un clan aux manettes

Au sein de l'institution, en pleine préparation pour les Jeux paralympiques de septembre à Paris, un ex-directeur technique, des employés et des coaches dénoncent une atmosphère pernicieuse instaurée par la direction et qui gangrène l'instance depuis plusieurs années. Les cadres visés nient les accusations. PHOTO KOKI NAGAHAMA. GETTY IMAGES

56 milliards

C'est, en dollars, l'énorme plan de rémunération d'Elon Musk, validé par les actionnaires de Tesla jeudi. Annulée après le recours d'un actionnaire devant un tribunal du Delaware fin janvier, la rémunération (environ 52 milliards d'euros) de nouveau été soutenue par le conseil d'administration de Tesla mi-avril, qui l'a inscrite au menu de l'assemblée générale de jeudi. «Le conseil soutient ce plan de rémunération. Nous y avons cru en 2018, en demandant à Elon de poursuivre des objectifs remarquables pour développer l'entreprise», a alors fait valoir le bureau. Cette approbation marque le soutien dont Musk bénéficie de la part des investisseurs particuliers de Tesla, dont beaucoup sont de fervents fans du milliardaire. (avec AFP)

#MeToo en Chine: cinq ans de prison pour une journaliste

C'est l'une des 118 défenseurs de la liberté de la presse incarcérés dans le pays à ce jour, d'après Reporters sans frontières (RSF), pour qui la Chine est «la plus grande prison du monde pour les journalistes». Emprisonnée depuis 2021, Sophia Huang Xueqin, 36 ans, figure du mouvement #MeToo, a été condamnée vendredi à cinq ans de prison pour «incitation à la subversion de l'Etat», a dénoncé RSF. La journaliste va faire appel. Lorsque la vague #MeToo a commencé à déferler aux Etats-Unis en 2017, suite aux révélations des violences sexuelles commises par le producteur de cinéma Har-

vey Weinstein, puis en Europe, Sophia Huang Xueqin a tenté de libérer la parole sur les réseaux sociaux. Sur l'application WeChat, elle avait créé un compte public où elle témoignait de son vécu. Sophia Huang Xueqin y a révélé avoir été victime de harcèlement sexuel sur son lieu de travail. Des images d'elle, avec une pancarte #MeToo dans les mains, ont fait le tour du monde. La jeune femme est arrêtée et emprisonnée en 2019, suite à sa participation en tant que journaliste dans les manifestations pro démocratie à Hongkong. Elle est libérée sous caution après trois mois de détention. En 2021, elle est

de nouveau incarcérée, et torturée. Durant son procès commencé en 2023, elle est accusée d'avoir «publié des articles et des discours déformés et provocateurs attaquant le gouvernement national sur les réseaux sociaux» ainsi que d'avoir «rassemblé des organisateurs à l'étranger pour participer à une formation en ligne sur des actions non-violentes». Interrogé sur cette affaire le porte-parole du ministère des Affaires étrangères a répondu en assurant que «la Chine est un pays où règne l'Etat de droit, qui garantit les droits légitimes de chaque citoyen conformément à la loi. Mais toute personne qui enfreint la loi se

verra infliger une sanction légale», a-t-il prévenu. Cette condamnation aura «un effet dissuasif supplémentaire sur les droits de l'homme et la défense sociale, dans un pays où les militants sont confrontés à une répression croissante de la part de l'Etat», a réagi Sarah Brooks, d'Amnesty International. Dans ce pays patriarcal, placé à la 172^e position sur 180 par RSF dans son classement sur la liberté de la presse, les autorités répriment de façon croissante, ces dernières années, tous les mouvements issus de la société civile et les défenseurs des droits.

LUCILE COPPALLE
(avec AFP)

Kim et Poutine: des «frères d'armes» main dans la main

Les duettistes balistiques sont de retour. Le président russe Vladimir Poutine est attendu en Corée du Nord dans les «prochains jours», selon plusieurs sources à Séoul et Tokyo. Ce voyage imminent constituerait la réciproque à la visite de Kim Jong-un dans l'Extrême-Orient russe en septembre. Ce serait surtout la première venue d'un président russe au Nord depuis juillet 2000 et la nouvelle confirmation d'un renforcement des relations entre les deux pays depuis la guerre en Ukraine. La Corée du Sud dit «observer de près les préparatifs de Poutine». Depuis le début de l'invasion de l'Ukraine par la Russie, Moscou et Pyongyang ont développé «des liens indétectables de frères d'armes», comme l'a souligné le chef d'Etat nord-coréen dans un message adressé mercredi à Poutine. Le régime de Kim Jong-un est régulièrement accusé d'avoir fourni des armes à Poutine. Dans une interview à l'agence Bloomberg vendredi, le ministre sud-coréen de la Défense, Shin Won-sik, a d'ailleurs indiqué que Séoul avait détecté l'en-

voi d'au moins 10 000 conteneurs de la Corée du Nord vers la Russie. «On s'attend à ce que Poutine cherche à renforcer la coopération avec la Corée du Nord en matière de sécurité, en particulier en ce qui concerne les fournitures militaires telles que les obus d'artillerie, qui sont nécessaires pour saisir une chance de victoire», a déclaré Shin. Il a également déclaré que la Corée du Nord avait envoyé des dizaines de missiles balistiques pour aider Poutine à attaquer l'Ukraine. A plusieurs reprises, les deux puissances parias de l'Asie ont rejeté ces accusations d'accords et échanges militaires. Pourtant, des missiles nord-coréens ont bien été tirés contre les Ukrainiens. Comme Libé l'écrivait en janvier, sur la base d'un rapport des spécialistes de l'organisation britannique Conflict Armament Research, un engin fabriqué en Corée du Nord avait frappé Kharkiv le 2 janvier. Les débris retrouvés provenaient d'un missile balistique nord-coréen de la série Hwasong-1 lancé depuis le territoire russe, avaient précisé

des observateurs de l'ONU. Comme l'a souligné vendredi le quotidien Korea JoongAng Daily, il y a désormais une «concordance parfaite des intérêts stratégiques des deux pays». Pyongyang et Moscou ont besoin l'un de l'autre. En échange des munitions, la Russie a repris ses exportations de pétrole, envoyé à la Corée du Nord des technologies destinées à l'aider dans ses projets de déploiement de satellites espions ainsi que d'armes conventionnelles. Cet alignement russo-nord-coréen sera très probablement réaffirmé lors de la visite de Poutine à Pyongyang. Les deux leaders pourraient décider d'un renforcement de leur coopération. Ils ont jusqu'à relancer le traité d'alliance entre la Corée du Nord et la Russie, supprimé par Moscou en 1996, qui comportait des dispositions pour un soutien militaire mutuel? C'est l'une des craintes de Séoul et de Tokyo. Et un signe de plus que la péninsule coréenne est devenue un foyer de tensions menaçant.

ARNAUD VAULIERIN
A lire en intégralité sur Libé.fr.

ABONNEZ-VOUS

Offre intégrale 34,90€ par mois

Soit plus de 40% de réduction sur le tarif au porteur de presse. Offre réservée aux particuliers.

A découper et renvoyer sous enveloppe affranchie à Libération, Service abonnement Libération, 45 Avenue du Général Leclerc, 69643 CHANTILLY CEDEX. Offre réservée aux particuliers.

Oui, je m'abonne à l'offre intégrale Libération.

Mon abonnement intégral comprend la livraison chaque jour de Libération et chaque samedi de Libération week-end par portage* + accès au site et à l'application Libération sans publicité + des newsletters exclusives.

Nom _____ Prénom _____

N° _____ Rue _____

Code postal _____ Ville _____ N° de téléphone _____

E-mail _____ @ _____

(obligatoire pour profiter des services numériques et accéder à votre espace personnel sur liberation.fr)

☐ **Règlement par carte bancaire.** Je serai prélevé de **34,90€ par mois** (au lieu de 66€, prix au numéro). Je ne m'engage sur aucune durée, je peux stopper mon service à tout moment.

Carte bancaire N° _____

Expire le _____ mois _____ année _____

☐ **Règlement par chèque.** Je paie en une seule fois par **chèque de 384€** pour un an d'abonnement (au lieu de 832€, prix au numéro).

Signature obligatoire : _____

(1) Cette offre est valable jusqu'au 31/12/2024 en France métropolitaine. La livraison est assurée par un porteur avant 8h dans plus de 500 villes, les autres communes sont livrées par voie postale. Conformément à l'article 121-17 du Code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours après l'installation de votre abonnement. Pour faire jouer ce droit, vous pouvez contacter le service client en écrivant à abonnement@liberation.fr ou le cas échéant : (i) gestion de votre abonnement, (ii) inscription aux newsletters de Libération, (iii) inscription aux communications de nos partenaires. En acceptant les conditions opératoires en vigueur, vous disposez d'un droit de rétractation, d'abonnement, de modification, d'offre et d'abonnement, conformément à la réglementation en vigueur. Vous pouvez vous opposer à tout moment par un lien de désinscription situé en bas de chaque email. Egalement, conformément à la réglementation en vigueur, vous disposez d'un droit de rétractation, d'offre et d'abonnement et d'opposition au traitement des données vous concernant. Pour exercer vos droits, contactez-nous à votre compte abonné ou contactez Libération d'adresse suivante : Libération - Service Client - 111 Avenue de Chilly, 75013 Paris, en joignant de votre identité. Pour toute information complémentaire, consultez notre Politique des Données Personnelles.

IDÉES/

J' aime beaucoup le soleil, surtout celui de la Méditerranée, de l'Italie, mais pour dire un mot de la philosophie, je parlerai un peu de la nuit ou de l'obscurité. L'état du monde et l'actualité, si sombres, m'y poussent. L'idée est simple, même si elle procède d'un renversement. La philosophie, c'est une forme de pensée (c'est-à-dire une façon, intelligiblement, de se rapporter aux choses, aux autres, à soi, pour comprendre et dire ce que c'est, pour y faire éventuellement écho, ou bien pour y résister, tâcher d'y remédier autant qu'on le peut); mais tout cela étant flou, on cherche des comparaisons, et l'une d'elles, la plus courante, c'est celle de la vision: la philosophie, cela consiste à «voir». C'est aussi ancien que Platon, bien sûr. Ou qu'Aristote, je préfère. Non pas seulement par familiarité, mais parce que l'histoire l'a voulu ainsi, et que c'est Aristote qui sera sur des siècles, dans les mondes arabe, juif et latin, la référence absolue de la philosophie. Or, sur la vision, Aristote nous dit deux choses remarquables. La première, c'est qu'on voit le visible et le non-visible. Qu'on n'oublie pas ce second pan, un peu inattendu, déroutant. Cela vaut pour tous les sens, en vérité, parce que tout sens porte à la fois sur son objet et sur sa négation, si bien que, par exemple, j'entends le son mais également le silence. Il faut là méditer un peu, cette phrase. Si la philosophie a rapport à cela, c'est déjà quelque chose. C'est dire qu'elle consiste non seulement à percevoir des formes définies, mais aussi leur non-présence, leur échappement, leur opposé - on ne sait trop comment l'exprimer.

L'INVISIBLE

De fait, cela recouvre plusieurs réalités. L'invisible, ce peut être trois choses au moins: d'abord, un invisible par privation, comme l'obscurité, faute de lumière; puis le très peu, le très faiblement visi-

Philosopher pour ne pas laisser gagner la noirceur

Spécialiste de la philosophie arabe et latine, Jean-Baptiste Brenet l'appréhende par son côté obscur. Philosopher consiste à ne pas seulement voir «dans» le noir, mais voir le noir même: des ténèbres à la phosphorescence qui est une affaire de lutte, de pouvoir.

ble, qui échappe à la perception, par manque d'intensité, par déficience; ou bien enfin, à l'inverse, le trop visible, c'est-à-dire l'éclatant, l'aveuglant, qui déborde l'appréhension, mais cette fois par abondance. Les trois relèvent de la philosophie, jusqu'à ses marges, sans doute, mais je n'évoquerai que les deux premiers. Que veut dire «philosopher», si c'est comme voir, et que voir, c'est aussi appréhender l'obscurité? Non pas seulement voir, comme on dit, «dans» le noir, mais voir le noir même, les ténèbres? Je passe sur la tonalité affective que cela contient. Le noir, après tout, celui de la nuit, c'est la peur, la désorientation; la philosophie y tire peut-être un lien fondamental à l'angoisse, ou à l'effroi, au malaise. Je me contente de repérer ceci: l'obscurité étant une privation de lumière, philosopher consiste à penser des privations, c'est-à-dire non pas uniquement l'absence, mais une carence, le manque de ce qui devrait ou pourrait être là. Disons-le un peu autrement. Aristote soutient que la lumière est un certain état - une *hexis*, en grec, un *habitus*, en latin - un certain état du diaphane, c'est-à-dire de cet intermédiaire dans l'air ou dans l'eau qui sert à manifester des formes. L'obscurité est le défaut de cet *habitus*, c'est-à-dire un défaut de possession, si bien que l'obscurité est une déprivation. Que devient la philosophie, donc, si ce n'est pas seulement une vision du présent, de l'habituel, de l'actuel, du déterminé, mais également de l'envers du décor, une perception, face au creux, de la puissance des choses, c'est-à-dire, à la lettre, de leur in-disposition? C'est une

question qui change la donne. Chez Aristote, du reste, elle est solidaire d'un autre problème qui n'est pas moins crucial. On le voit dans son traité *De l'âme*. Aristote y explique que nous pensons des «indivisibles», comme le point; que ces indivisibles, nous les concevons comme des privations, par exemple le noir, ou bien le mal, et que ces choses-là, nous les connaissons par leur contraire (c'est-à-dire comme non-blanc, ou comme non-bien), puis il demande implicitement: d'où vient qu'il nous soit possible de le faire? Averroès, le grand commentateur arabe d'Aristote à qui l'Europe doit tant, s'est emparé de cette question, et sa réponse est forte, engageante. Il dit ceci: si nous, c'est-à-dire notre intellect, nous pouvons penser les privations comme on voit l'obscurité, c'est-à-dire si nous pouvons concevoir la puissance, comprise comme défaut de forme, c'est dans la mesure où notre intellect, qui s'éprouve dans son incomplétude, son insuffisance, mais sa tension, aussi, sait ce qu'être privé veut dire.

UNE PARENTÉ

C'est l'intimité de notre propre creux, autrement dit, qui nous ouvre à l'appréhension de l'être potentiel des choses. C'est parce que je suis en manque, dans ma nature même, et que j'appréhende ce manque, que je le mesure, que je peux percevoir la dimension manquante de la réalité - à la différence de Dieu, qui ne connaît que l'acte, qui ne connaît pas la nuit, et qui ne fait pas de politique (ou alors très mal). En somme, tout se passe comme s'il y avait une sorte de parenté, d'affinité «dépressive» entre moi et

les choses qui permettrait de m'y relier autrement que de façon béate. Je dis entre «moi» et les choses, mais c'est de l'espèce, évidemment, qu'il est question, de l'épreuve d'une puissance commune, dont la mise en œuvre excède nécessairement l'individu. C'est là qu'est le point essentiel, et c'est bien ce qu'Averroès aura compris. Il n'est pas le seul. Dante le reprendra dans sa *Monarchie* quand il explique que ce qui caractérise l'homme, ce n'est pas l'intellectualité, mais la dimension potentielle de cette intelligence, c'est-à-dire le fait que l'être humain puisse penser et qu'il n'en soit pas continuellement capable. Et l'Alighieri en tire des conséquences politiques énormes, puisque si cette puissance de penser qui fait l'humanité ne saurait rester vide, inemployée, mais qu'aucun individu, ni aucun petit groupe n'est capable, seul, de la réaliser, il faut que l'espèce entière s'aggrave, y contribue, et le rôle de l'empire sera d'assurer les conditions de cette synergie où l'humain trouve sa fin. Cette part politique de la philosophie se retrouverait dans le second sens de l'invisible: le faiblement visible, comme est l'air pour le toucher. Que devient la philosophie, en effet, si son acte n'est pas seulement de penser ce qui est, mais de concevoir et de dire ce qui est peu, ce qui n'est guère, le pauvre «en être»? Cela se rattache à l'autre chose qu'Aristote soutient sur la vision. Voir, c'est appréhender le visible et l'invisible, mais même voir le visible est ambigu, parce que le visible est au moins double. Le visible, c'est d'abord la couleur, dans la lumière, mais c'est aussi autre chose, qu'on ne voit que de nuit. Une chose qui

n'a pas de nom grec, dit Aristote, une réalité anonyme. De cela, on peut seulement donner des exemples, un peu épars: les écailles de poissons, les yeux, l'encre de la seiche, et c'est ce que nous pourrions nommer, nous, le phosphorescent.

Or, la philosophie a aussi rapport à cela. L'idée est importante, parce que la perception du phosphorescent propose un modèle de vision qui inverse les conditions «normales» de la visibilité. Philosopher ne consiste plus, alors, à voir ce que le soleil fait voir, et qu'à la condition qu'il soit là, unique et surplombant, tout au-dessus des nuques, mais au contraire à percevoir ce qui ne paraît qu'en son absence, dans son retrait, peut-être même sa négation, en tout cas sous d'autres auspices, et peut-être aucuns, d'ailleurs: «sous» rien, justement. La dimension politique est évidente, là aussi. La phosphorescence, c'est une affaire de lutte, de pouvoir. Pourquoi? Parce que le phosphorescent brille d'une radiation faible; elle lui est propre, mais elle est lumineuse indigente, incapable d'indiquer plus qu'elle-même, incapable d'éclaircir le reste, et incapable, surtout, de résister à l'éclat du soleil. Le soleil, d'en haut, comme un pouvoir suprême, la domine et l'occulte. La philosophie se confronte à cela, non pas au monde, vaguement parlant, mais à la perception et à la défense de ce réel-là, ou de ce mode-là du réel: non pas celui de la couleur, qui ne paraît que sous le soleil, en vertu de lui, mais celui des lueurs immanentes, singulières, fragiles, qu'albâtre et qu'invissibilise le grand jour. Cela étant, cette vision nocturne est l'analogue d'une dernière chose. La phosphorescence, c'est l'autre nom du fantasme. La nuit qui remue est pleine de «fantasmes», d'apparitions fugaces, incertaines, qui tantôt inquiètent (comme les yeux miroitant des chats), tantôt fascinent, émeuvent (comme le désir des lueurs, qui cherchent à s'attirer). J'entends le fantasme autrement, toutefois.

LE FANTASME

Le fantasme, c'est l'image, la trace du sensible qui se dépose dans le corps animé, et qui s'y meut, aussi, s'y déplace, et qui motive la pensée, dans une zone un peu prise où le ratage, l'erreur, l'abatement, la confusion, le délire sont toujours possibles. Le fantasme, c'est le pont, dans le corps de l'individu, entre le sensible et

Par
**JEAN-BAPTISTE
BRENET**



Professeur de philosophie arabe et latine à l'université Paris-I Panthéon Sorbonne



SIMON ROUSSIN

le concept. Et ce fantôme-là, pour les penseurs qui suivent Aristote, constitue la clé de notre vie humaine, puisque c'est à partir de lui qu'on produit de l'universel, puisque c'est là, dans cette création, que se joue son intellectualité, sa capacité de savoir, de dire et de partager le vrai, d'accéder à une certaine félicité. Tout cela est central chez Averroès, dont je veux bien m'inspirer. Sa grande préoccupation, c'est l'idée de jonction, ou plutôt de continuité. Le terme arabe est celui d'*ittidâl*, formé sur la notion de lien, de connexion (dans l'arabe moderne, c'est le mot pour dire communication). Penser, philosopher,

c'est «se continuer», établir une continuité : avec le sensible, avec l'intellect, avec l'univers dont nous dépendons, avec la vérité totale vers laquelle, toujours, nous tendons. Or, rien de cela ne peut se faire qu'en fantasme. C'est par le fantôme, appuyé sur lui, que chaque individu fait sien l'intellect de l'espèce, en lui-même indifférencié, indistinct ; c'est par le fantôme qu'il acquiert la pensée, qu'il lui donne une voix, une durée, qu'à la fois il se lie à l'universel (retrouvant tous les autres, et la possibilité de communiquer), et qu'il s'y couple à sa façon, dans une forme de vie propre, un style, un diagramme,

une certaine langue, une certaine histoire. L'être humain, comme humain, n'a que cela, le reste est hors de prises. Et dans cette mesure, la philosophie n'est rien que l'effort continu de faire des images avec ce qui passe, des images «pensables», «pensantes», de saisir, de produire et d'agencer les fantasmes susceptibles d'un tel couplage à l'universel. Le «concept» est ce composé instable, et c'est cela qu'on produit, qu'on dit, qu'on tâche d'écrire et de transmettre.

Dans son *Discours décisif*, Averroès écrit que la philosophie n'est rien que le fait d'examiner (*nazar*)

les choses qui sont, mais cela en tant que, tels des artefacts, elles font signe vers l'Artisan. Laissons ici l'Artisan, avec sa majuscule. Parlons de «vérité», ou mieux de «communauté», et rappelons que le terme *nazar*, l'examen, désigne d'abord une vision. Devant le réel, philosopher consiste à «voir» comme on voit la nuit, c'est-à-dire à repérer, à appréhender et à sauver ces demi-réalités luisantes que sont

les fantasmes, lorsqu'ils sont des indices possibles de notre communauté. J'ai dit que la nuit, où s'agitent ces images, remuait. C'est un recueil d'Henri Michaux, *La nuit remue*. Et pour ne pas laisser gagner la noirceur, en son mauvais sens, je retiens l'une de ses phrases, plus douce que d'autres, plus ouverte : «Cette nuit, ça été la nuit des horizons.»

L'auteur est lauréat du prix des Rencontres philosophiques de Monaco 2024. Ce texte est un extrait de sa conférence donnée le 13 juin. L'intégralité sera publiée par les Rencontres philosophiques de Monaco.

Dernier ouvrage paru : *Dernain, la veille*, aux éditions Verdier.



**JEAN-BAPTISTE BRENET
DERMAIN,
LA VEILLE.**
Verdier.
64 pp. 7 €.

IDÉES/



ÉCRITURES

Par
LOLA LAFON Ecrivaine

Comment faire renaître du nous face au triste cirque des politiques

A deux semaines de législatives déclenchées par un président jouant notre futur à pile ou face, ne restons pas spectateurs d'un show risquant de transformer les isolements en défouloirs.

C'est une question de grammaire qu'il nous faut résoudre en moins de deux semaines: sait-on encore parler, penser à la première per-

sonne du pluriel? On l'examine avec perplexité, ce petit mot: «nous». Cela fait si longtemps qu'on ne l'utilise plus, rompus à la glorification permanente du «je»,

de l'individu, de la figure de proue, qu'elle soit personnalité médiatique ou militante. Ce «nous», qu'en faire? Comment le faire renaître? Avec quels «tu» s'accordera-t-il? Et notre «je», s'y perdra-t-il? Tandis qu'on s'interroge, des «ils» et des «elles» s'agitent sur nos écrans. Sont-ils repus, ces hommes et ces femmes politiques qu'on regarde s'écharper depuis des mois? Ont-ils assez vitupéré? Se sont-ils suffisamment défoulés? L'excitation de sans cesse frôler l'ignominie est-elle assourdie?

Mais un spectacle, même exécrable, n'est rien sans ses spectateurs. Et ce show indigne, nous en portons tous et toutes la responsabilité, car si on ne l'a pas mis en scène, on y assiste quand même: un public attentif, captif. Depuis quand sommes-nous là, éberlués de ce triste cirque? Horrifiés par les outrances de celui-là, nous gaussons de l'ignorance de cet autre, nous qui répétons les pires jeux de mots de l'un ou les acrobaties idéologiques d'une autre. Les répliques les plus ignobles de ces saynètes nous laissent presque indifférent-e-s; on les a avalées, digérées, leur goût amer ne tient plus lieu de réquisit. Se savoir spectateurs du pire est un puissant analgésique. Et le spectacle continue, un repas de famille dont on ne parvient pas à quitter la table.

Si la France était une famille, aujourd'hui, elle serait maltraitée.

Si le président de la République était une figure paternelle, il y aurait beaucoup à dire sur ses choix éducatifs. Un seul principe: instiller la peur. Peur de l'autre, de tous les autres, peur d'être «envahis», «remplacés», mais peur de vieillir seuls, isolés, peur d'un pseudo-déclin démographique, peur des violences policières quand on manifeste, peur du chômage, peur d'être exclus des droits au chômage, peur de la guerre, peur d'une vie qui ne serait que survie, peur du chaos et peur du silence, peur d'être assigné-e à son identité, peur de se voir nié-e son identité, toutes nos peurs sont entretenues, cultivées, bouturrées. À l'échelle d'un pays, quels individus fabrique-t-elle, cette «éducation» par la menace, sinon des êtres recroquevillés, qui ne savent plus faire que ça: se préparer à parer les coups, de toutes les façons possibles. Ne rêvant plus que d'une vie aux volets clos sur une pénombre frileuse. Avides de murs, de toujours plus de murs.

Mais la France n'est pas une famille, et nous ne sommes pas les enfants impuissants d'un père parent. Au lendemain de la dissolution, on a pu lire que cette dernière était un «pari», un «coup de poker». Nous voilà aux mains d'un joueur compulsif, mû par un orgueil sans limite. De ces hommes fiers de clamer qu'ils n'ont de compte à rendre à personne, qui

parlent sempiternellement à la première personne du singulier avec grandiloquence. Un homme qui, dimanche 9 juin, a balancé ses jetons dans un geste furieux. Rien ne va plus. Notre futur, c'est pile? Ou face?

Un «fury room» est un lieu où on paye pour laisser libre cours à sa fureur: on y achète le droit, pendant un temps donné, de dévaster le décor, de fracasser des assiettes, de hurler. Ainsi, la bonne vieille «crise de nerfs» a sa version libérale, payante. Plusieurs formules de rage nous sont proposées. Une, domestique, où on cassera assiettes, verres et plats. La deuxième, sur le thème du bureau où il est possible de fracasser un ordinateur ou une imprimante et enfin, la troisième, dédiée aux enfants, qui pourront, et pour vingt-cinq euros par personne, se livrer à une banale bataille d'oreillers. Pour toutes les formules, il s'agit de se défouler «en dehors de tout jugement». Ainsi, nos frustrations, nos amertumes, nos peines se monnayent-elles, dissimulées entre les quatre murs capitonnés d'une pièce qui accueille, à la file, les rages d'être en manque d'espace pour crier. Et si on nous assure, sur le site de l'un de ces lieux, que tout objet cassé sera recyclé, aujourd'hui, c'est surtout notre colère et notre sentiment d'impuissance qui le sont, recyclés. Puissent les isolements ne pas devenir des fury rooms gratuites. ♦

HOTEL EUROPA

Par TERREUR
GRAPHIQUE



Ariane Mnouchkine lors de la préparation de son prochain spectacle à la Cartoucherie, à Paris, le 17 mai. PHOTO DENIS ALLARD, OPALE

A quel moment doit-on cesser de faire du théâtre sous un gouvernement RN ?

Après l'annonce de la dissolution du gouvernement par Emmanuel Macron, Ariane Mnouchkine, la créatrice du Théâtre du Soleil, s'interroge : que fait-on à la première loi qui passe et qui restreint arbitrairement les libertés ?

« **Q**u'est-ce qu'on n'a pas fait ? Ou fait que nous n'aurions pas dû faire ? On pensait qu'on avait trois ans pour y réfléchir et soudain, ce geste d'adolescent gâté, plein de fureur, de frustration et d'hubris – et nous n'avons plus que trois semaines. Aucune organisation sensée, aucune réflexion n'est possible. Emmanuel Macron aurait pu dire : "Je dissous le 1^{er} septembre". Non ! Il veut punir. Il déverse un bide d'essence sur le feu qui, déjà, couvait. Il met le feu à notre maison, à notre pays, à la France. Et il regarde tout le monde s'agiter pour sauver quelques meubles, quelques souvenirs, des photos. Je crains que, quelles que soient les paroles qui me viennent aujourd'hui, elles

ne soient qu'un cri d'effroi devant la catastrophe qui s'avance vers nous. Une catastrophe politique, sociale, symbolique et, pour certains d'entre nous, pour les artistes entre autres, morale.

« Oui, nous allons nous trouver très vite, immédiatement peut-être, devant un dilemme moral : que ferons-nous lorsque nous aurons un ministère de la Culture RN, un ministère de l'Éducation nationale RN, un ministère de la Santé RN ? Un ministère de l'Intérieur RN ? Je ne parle pas de l'incompétence probable, que je mets à part. Je parle du moment où nous risquons de devenir des collaborateurs. Oui, à quel moment doit-on cesser de faire du théâtre sous un gouvernement RN ? Jusqu'où fait-on semblant de ne pas voir la détérioration des libertés et des solidarités ? Jusqu'à quand ?

« Concrètement, à quel moment la démocratie est-elle subrepticement, puis notablement, attaquée ? Que fait-on à la première loi qui passe et qui restreint arbitrairement les libertés ? A quel moment l'arrête ? Quand décide-t-on de fermer le Soleil ? Ou, au contraire, va-t-on se raconter qu'on résiste de l'intérieur ?

« Les loups qui s'approchent joueront les renards. Ils peuvent aussi nous gâter, nous flatter, nous financer. Avant de nous assujettir et de nous déshonorer. Ces questions me hantent. Je ne veux pas être un person-

nage de la pièce que nous avons jouée en 1979, *Mephisto*, d'après Klaus Mann. « Lorsque je parle ainsi, c'est parce que, les RN, je les vois déjà aux manettes, en raison du bref laps de temps qui demeure pour empêcher leur arrivée. J'attends de lire le programme de ce Front dit "populaire". Je l'espère de mes vœux, je le souhaite le plus large possible, sinon, ce n'est pas un front.

« Je ne pourrais accepter ce qui ne serait qu'un nouveau masque de certains leaders de cette Nupes qui nous a fait tant de mal, car la politique ne doit pas être que tactique cynique au service de convictions plus brutales que sincères. Elle doit se fonder sur la vérité et l'amour de l'humanité.

« J'ai 85 ans et j'ai grandi avec cette certitude partagée par ma génération qu'on allait vers le mieux, grâce notamment au programme du Conseil national de la Résistance. La situation actuelle était donc, pour moi, inenvisageable, jusqu'en 2002, quand, pour la première fois, le FN est arrivé au second tour de l'élection présidentielle. Depuis, c'est ma hantise. « Macron est bien trop petit pour porter, à lui seul, la totalité du désastre. Je nous pense, en partie, responsables, nous, gens de gauche, nous, gens de culture. On a lâché le peuple, on n'a pas voulu écouter les peurs, les angoisses. Quand les gens

disaient ce qu'ils voyaient, on leur disait qu'ils se trompaient, qu'ils ne voyaient pas ce qu'ils voyaient. Ce n'était qu'un sentiment trompeur, leur disait-on. Puis, comme ils insistaient, on leur a dit qu'ils étaient des imbéciles, puis, comme ils insistaient de plus belle, on les a traités de salauds. On a insulté un gros tiers de la France par manque d'imagination. L'imagination, c'est ce qui permet de se mettre à la place de l'autre. Sans imagination, pas de compassion.

« Il n'y avait autrefois aucun professeur qui votait FN. Comment se fait-il qu'il y en ait aujourd'hui ? Et tant d'autres fonctionnaires, si dévoués pourtant à la chose publique, qui votent RN, chaque fois davantage ? Aujourd'hui, je ne suis pas certaine qu'une prise de parole collective des artistes soit utile ou productive. Une partie de nos concitoyens en ont marre de nous : marre de notre impuissance, de nos peurs, de notre narcissisme, de notre sectarisme, de nos dénis. J'en suis là. Une réflexion très sombre, incertaine et mouvante. « Heureusement, nous, nous avons le public, et moi, j'ai la troupe. Heureusement, mon dieu, que je les ai à mes côtés. Il y a de la bienveillance, de l'amour, de l'amitié, de l'estime, de la confiance. Avec ça, on résistera. »

Recueilli par
ANNE DIATKINE



Par
EVE BEAUVALLET
Envoyée spéciale à Annecy

Traditionnellement, dans les gros des animés japonais, les petites filles sont vives, débrouillardes mais jamais aussi caractérielles, mélancoliques et effrontées que Karin. Elles entament parfois des voyages initiatiques oniriques dans la splendeur des montagnes de l'Archipel après le deuil d'un parent, mais elles croisent rarement des suppôts des enfers tocards et incompétents comme des personnages de Tarantino. Il n'est pas courant non plus de voir l'animal fidèle tout dodu et kawai qui veille sur l'enfant – ici un chat-fantôme très cool – se comporter en gentil bourrin *white trash* alignant les blagues de tonton et pissant avec décontraction contre la haie du voisin. Surtout, il est rare de voir co-exister à ce point dans un même monde onirisme et prosaïsme, pastiche burlesque de franchises d'action et calme contemplation des tristesses enfantines. Mais de toute façon, aux yeux du marché japonais, rien n'est très normé dans ce *Anzu*, chat-fantôme, revisitation du mythe d'Orphée et Eurycle version mère-fille. Sa technique, la rotoscopie (séquences animées en dessinant image par image sur des prises

«Anzu, chat fantôme» France et Japon main dans la main à Annecy

Le long métrage, présenté cette semaine au festival international d'animation, est né d'une collaboration inédite, artistique comme financière, entre l'historique maison tokyoïte Shin-Ei Animation et le studio parisien Miyu Productions, sans qui le film n'aurait jamais pu naître.

de vue réelles) n'est pas courante au Japon. Son modèle de production, encore moins.

En effet, ce long métrage de Yoko Kuno et Nobuhiro Yamashita, qui concourt cette semaine à Annecy,

est une coproduction franco-japonaise. C'est-à-dire une anomalie. Certes, le cinéma en prise de vues réelles en compte quelques-unes (les films de Naomi Kawase, par exemple). Bien sûr, les séries ani-

mées franco-japonaises ont vécu leur heure de gloire dans les années 1970-80, avec les sagas *Il était une fois...*, *l'homme*, *Ulysse 31* (diffusé à la télé japonaise en 1988, huit ans après la France) ou le *Sherlock*

Holmes de Miyazaki. Mais concernant les longs métrages d'animation, ce genre d'alliage est extrêmement rare. C'est qu'historiquement, au Japon, la place des mangas et des animés dans le quotidien, toutes générations confondues, rend le marché local autosuffisant. Leurs films et séries d'animation pour adultes sont les plus vendus au monde. Les studios japonais arpentent donc sans grande pression les allées du Marché du film qui borde le lac d'Annecy. Vu la santé de ce *soft power*, les Japonais n'ont pas besoin de se lancer dans ces montages transcivilisationnels – les «coprod inter» – nécessitant dialogue, diplomatie, compromis et adaptation à d'autres logiques et logiques de gestion.

L'ÉPREUVE DES «COMITÉS DE PRODUCTION»

Et pourtant, chez l'historique studio tokyoïte Shin-Ei Animation, institution quinquagénaire qui produit notamment deux licences parmi les plus populaires du pays (*Doraemon* et *Crayon Shin-chan*), le producteur Keiichi Kondo répète à longueur d'interviews: *Anzu chat-fantôme* n'aurait jamais pu naître sans les Français de chez Miyu Productions (27, *Linda veut du poulet ?*). «Peut-être n'étais-je pas très bon pour le pitcher, confiait le producteur japonais au printemps dernier



Karin et Anzu,
le chat fantôme.
SHIN-EI ANIMATION.
MIYU PRODUCTION

d'étude, les «talents» de l'Archipel produisaient un premier film professionnel puis, faute d'aide suffisante à la création et sans réelle politique des auteurs, entraient dans l'industrie par nécessité économique, devenaient techniciens ou auteurs de films de commande, sans jamais revenir à la réalisation indépendante. Depuis six ans, Miyu tente de les «faire revenir» en coproduisant des courts métrages primés depuis à Cannes, Annecy ou Berlin. Parmi ces «repêchés», une jeune réalisatrice, Yoko Kuno, une des rares artistes à travailler la rotoscopie au Japon. Son Anzu, chat-fantôme est le premier long-métrage né de la collaboration entre Miyu et Shin-Ei, ovni scruté avec stupefaction à l'international puisque les deux studios ont non seulement coproduit (le distributeur Diaphana en France les a suivis, ainsi que Charade pour la vente internationale mais aussi Glkids, plus important distributeur américain d'animation indépendante, notamment de tous les films du studio Ghibli) mais ont aussi partagé un dialogue artistique. Les décors et la mise en couleur des personnages sont français, conçus par le directeur artistique Julien De Man (*la Tortue rouge...*), l'animation, elle, est japonaise. «Nos références pour les décors, c'est le peintre Bonnard, mais mêlées au regard de deux réalisateurs japonais qui nous ont parlé de la façon dont on devait sentir la lumière de l'été japonais sur telle fleur... Réussir à partager l'artistique est ce qui a le plus surpris, je crois, parce que c'est aux antipodes des habitudes au Japon. Ça a créé la curiosité.»

lors d'une rencontre à Annecy. Mais mon idée était toujours reçue avec un certain scepticisme, soit parce que le manga dont le film est adapté n'est pas le plus vendu au Japon, soit parce que la rotoscopie n'est pas une forme d'animation particulièrement prisée localement.» Ajoutons que le film est cosigné par une jeune réalisatrice encore peu connue, autre embûche pour franchir l'étape du «comité de production», instance typiquement japonaise établie pour limiter les risques de pertes, les coûts d'investissement s'élevant environ à 1,5 million d'euros pour une série animée de 12 épisodes. Le «comité de production» réunit donc des entreprises diverses, comme des agences de pub ou des supermarchés, notamment chargées de déterminer le potentiel de déclinaison du film ou de la série suites ou adaptations.

FAIRE REVENIR LES TALENTS

Emmanuel-Alain Reynal, patron de la société de production et de distribution indépendante française Miyu, rappelle que la mauvaise fortune initiale d'Anzu est loin d'être un cas isolé. Pendant longtemps, ce militant de l'animation d'art et essai se désolait de noter que l'essentiel des jeunes réalisateurs japonais dont il adorait les courts métrages en festivals finissaient par sortir des radars : après leur film de fin

L'industrie japonaise a donc fini par s'intéresser au projet : Anzu chat-fantôme sortira en salles là-bas en juillet. Aussi, fort d'une réputation croissante sur l'Archipel, Miyu a pu, ces six derniers mois, vendre là-bas plusieurs de ses films français dont *Linda veut du poulet* !, de Chiara Malta et Sébastien Laudenbach, cristall du long-métrage à Annecy en 2023 et César du meilleur film d'animation en 2024. D'autres coproductions franco-japonaises sont en cours sous son drapeau. A mesure qu'il rencontre tenants de la nouvelle garde et monstres sacrés de sa cinéphilie, Emmanuel-Alain Reynal nourrit l'espoir, à son échelle, de démontrer de fil en aigle les vertus de ce modèle de soutien à la création indépendante dont tous les partis politiques français devraient s'enorgueillir. «Bien sûr que là-bas, au Japon, nous sommes incroyablement envieux.»

ANZU, CHAT-FANTÔME
DE YOKO KUNO ET NOBUHIRO
YAMASHITA sortie en salles
le 21 août.



Image tirée du court-métrage *Glass House*. BORIS LABBÉ

L'IA générative fait débat

La présence en sélection de courts métrages ayant eu recours à l'IA a interrogé une partie des festivaliers. Une étude du CNC vient éclairer le sujet.

O n n'a jamais entendu huer un film dans le plus lapinouchet des festivals, celui d'Annecy, connu plutôt pour les avions en papier lancés sur les écrans et les petits bruits de bulle que font les festivaliers avant chaque projection. Des «bouhhhh» mécontents ont pourtant retenti en salle à l'ouverture du festival dimanche dernier, rapportait le site spécialisé 3DVF. Dans le rôle de la bête noire, *Etoile filante* du duo Chien Méchant, réalisé par Kelzang Ravach, a eu recours à l'IA générative en dépit des polémiques que suscitent l'usage, le flou juridique et les méthodes d'entraînement parfois opaques de cette technologie.

Éthique. Mais le film de Kelzang Ravach n'est pas le seul. Quelques autres courts en sélection officielle y ont eu recours, déclenchant les interrogations d'une partie de la communauté sur le positionnement éthique du festival. Marcel Jean, son directeur artistique, a tenu à clarifier : certaines des œuvres envoyées au festival et employant l'IA cherchent, dit-il, «à s'engager dans une

voie fertile. Ces œuvres provoquent chez nous un questionnement que nous devons partager avec le public, avec le milieu, avec les jurys... D'où la sélection de ce qui nous semble le plus pertinent, le plus apte à stimuler voire à provoquer les débats».

Parmi elles, *Glass House*, du chouchou de l'animation française expérimentale Boris Labbé, un des artistes invités mercredi à une table ronde très scrutée sur l'IA, organisée au Mifa, le marché du film attachant au festival. Devant une salle bondée, l'animateur a montré la quantité d'œuvres signées de sa main, aspirées par les machines génératives sans son consentement. Un vrai «pillage» selon les détracteurs, au rang desquels l'auteur de BD Lewis Trondheim qui annonçait récemment retirer toute sa production du Web.

Face aux positions binaires, Boris Labbé incarne une position répandue dans un milieu qui utilise en fait déjà amplement les IA : à la fois passionné par les nouveaux champs créatifs qui s'ouvrent, mais militant pour une juste rétribution des auteurs, une transparence sur les données d'entraînement et un cadre éthique clair. La récente étude commandée par le Centre national du cinéma et de l'image animée sur le sujet permet enfin de photographier plus finement les diverses positions du milieu. L'institution est venue à Annecy présenter son Observatoire de l'IA, permettant de montrer qu'en juin, les trois quarts des stu-

dios d'animation interrogés avaient déjà testé des outils d'IA (la part monte à 94% pour les studios d'effets visuels, qui les utilisent prioritairement pour stimuler la créativité). Aussi, plus que les réalisateurs, scénaristes et chefs-opérateurs, les producteurs y ont largement recours (70%), moins s'ils travaillent exclusivement dans le cinéma (43,5%). Ceux qui les ont testés y reviennent, principalement pour des tâches de traduction, de recherche documentaire, de recherche de nouvelles idées, d'assistance au mixage, mais seuls 7% des usagers se disent entièrement satisfaits.

Emploi. En cause, des problèmes concernant le droit d'auteur, une qualité de résultats encore insuffisante, la présence de biais culturels et de divers problèmes éthiques et dangers pour l'emploi. 44,4% des studios de post-production considèrent que l'IA va détruire des emplois dans le secteur d'activité. Une majorité demande à être mieux formée aux outils. Lors de la table ronde d'Annecy, Camille Campion, de l'école Creative Seeds, évoquait le bilan d'une journée d'IA étendue et de prise en main des IA génératives avec ses étudiants. «C'est en les essayant, en comprenant leur fonctionnement qu'on peut les démystifier. Le seuil de peur s'est abaissé. On s'est aperçu que les outils actuels sont peu utilisables par les studios en raison du manque de contrôle. Pour l'instant.»

E.B. (à Annecy)



Tonnerre, le 4 juin 2018. PHOTOS JEAN-ROBERT DANTOU. AGENCE VU. SACRE-PSL

Photo/ Jean-Robert Dantou, sacré coup de Tonnerre

Le photographe, également formé à la sociologie, s'est établi dans la petite ville de l'Yonne pour y dresser le portrait de ses populations précaires. Son travail y est présent jusqu'au 29 juin.

Par
CLÉMENTINE MERCIER

Sous le porche de l'hôtel particulier désaffecté, en plein centre de Tonnerre – une petite ville désindustrialisée de l'Yonne –, l'expo s'ouvre ainsi : 1000 cartes d'électeurs sont suspendues à des fils par des mini-pinces à linge. Jetées par des manifestants, elles témoignent d'une action en 2018 contre la fermeture des services d'urgence de nuit à l'hôpital de la ville. Puisque la maternité et le service de chirurgie avaient déjà été fermés, un collectif s'est mobilisé contre ce nouveau démantèlement d'infrastructure publique. Patiemment, le photographe Jean-Robert Dantou a photographié un à un ces documents administratifs. Dans l'expo, après cette haie d'honneur politique, des portraits sobres de Tonnerrois et des vues de la ville, en noir et blanc, reposent sur des tréteaux en bois, dans une scénographie en forme de spirale. Il y a des hommes, des femmes, quelques familles, dignes, et des textes qui racontent leurs histoires, souvent compliquées.

Issu d'une double formation à l'Ecole Louis-Lumière et à l'Ecole

des hautes études en sciences sociales, Jean-Robert Dantou est actuellement en thèse de doctorat «recherche et création» à la Sorbonne. Depuis 2017, il quitte régulièrement la Creuse où il habite, pour rejoindre Tonnerre où il mène un travail en profondeur. Malgré les difficultés d'accès, Jean-Robert Dantou a séjourné 25 fois à Tonnerre, cette jolie ville un peu triste, étrangement magnétique, à l'écart des lignes de TGV et des autoroutes. Célèbre pour le lavoir de la fosse Dionne et le film de Guillaume Brac, la petite commune de Bourgogne-Franche-Comté aux façades blanches tourne au ralenti avec ses boutiques fermées. Mais pourquoi diable Tonnerre ? Justement parce que personne ne s'y intéresse – malgré un regain de curiosité de Parisiens en mal de nature depuis le Covid.

PETIT SAC EN PLASTIQUE

En 2017, lorsqu'il visite la ville avec des étudiants afin d'analyser les disparités entre Avalon, Tonnerre et Chablis, Jean-Robert Dantou est interloqué par la présence de personnes marginalisées. Mais que font donc ces êtres précaires dans les rues de Tonnerre ? «*En psychiatrie, on faisait souvent le départ de patients des foyers post-cures. Je ne m'étais jamais posé la question : mais ils vont où ?*» explique Dantou, qui a travaillé avec des chercheurs en psychiatrie. *C'est aussi la question brûlante des JO, plein de gens se font virer. Où disparaissent-ils ?* L'enquête de terrain sur Tonnerre part donc de là, étrangement le jour où ferme le dernier studio photographique du centre-bourg. Non seulement touchée par plusieurs

vagues de désindustrialisation et par le retrait des services publics (maternité, services de chirurgie, école, tribunal d'instance...), la commune de l'Yonne est aussi le lieu où l'on relègue les populations. Les personnes fragilisées arrivent parfois avec juste un petit sac plastique. Sur place, Jean-Robert Dantou mène des entretiens et étudie les huit filières d'arrivée de précaires à Tonnerre. Si, au début, son enquête n'est pas forcément la bienvenue – elle donne une image de la

IMAGES/

ville qu'on ne veut pas voir – le photographe chercheur se fait petit à petit accepter. Sur les photos, il montre des morceaux de vie, notamment celle d'Eric, en résidence d'accueil, arrivé dans la ville en 2010 à l'âge de 42 ans. Sourire aux lèvres, vacillant, Eric raconte : «*Il n'y a plus grand-chose à Tonnerre, plus de dentiste. Mon médecin est là jusqu'en 2025, après je ne sais pas.*» Il y a aussi Bouchra, victime de violences conjugales. On rencontre Denis, tonnerrois depuis longtemps, ex-employé du canal de Bourgogne à l'âme d'artiste, qui participe au montage de l'exposition. Lui et le photographe se sont connus au moment des gilets jaunes. «*Dans un contexte d'effondrement économique, social et moral, qu'est-ce qui fait que certaines personnes arrivent à "tenir", et d'autres pas ?*» s'interroge le photographe. *Les personnes que je photographie me donnent leur image, c'est quelque chose de précieux. Je dois en prendre soin.* Jean-Robert Dantou ne conçoit pas ses images sans textes.

SOUTIEN DE LA BNF

Conçu comme un projet fédérateur, l'exposition «*À balles réelles*» (titre issu d'un entretien) a fait l'objet d'un chantier participatif. Le jour du montage, des étudiants accrochent les cartes d'électeurs, les personnes photographiées découpent du bois ou des papiers, les plus fragiles passent pour dire bonjour. Très calme, Jean-Robert Dantou accueille tout le monde avec bien-

veillance. S'il a reçu le soutien de la Grande Commande du photojournalisme de la BNF pour ce travail, il constate que «*le bricolage qui permettait aux photographes documentaires d'exister n'est plus vraiment là, à cause des difficultés de la presse*».

Tissant des liens entre photographie et sciences sociales, Jean-Robert Dantou, bourdieusien, s'interroge sur la place de la photographie documentaire. Il s'interroge aussi sur la forme documentaire – certaines photos sont entourées de larges marges de textes très détaillés, compléments nécessaires au regard. Dans une pièce à l'étage, on peut manipuler des photos, réfléchir à leur sens... Renvoyant un reflet lucide et empathique de Tonnerre, Jean-Robert Dantou pose aussi des questions sur les effets de la photographie. Comment orienter les pouvoirs publics s'il n'y a pas d'enquête de terrain ? Afficher les fac-similés des cartes d'électeurs à l'entrée souligne la fracture entre les politiques publiques et la population, mais donne aussi un peu d'espoir : après la mobilisation, le service d'urgence est resté ouvert. Il a tourné à plein régime pendant la pandémie... Sans surprise, le RN est arrivé en tête des élections européennes à Tonnerre, avec plus de 37 % des voix. ♦

À BALLES RÉELLES

de JEAN-ROBERT DANTOU
Hôtel Courderoy 22 rue
Rougemont, 89700 Tonnerre,
jusqu'au 29 juin.



Portrait d'Olivia, série «Arriver».



Giuseppe Trotti, venu de Lombardie à 16 ans.

Que des numéro 10

Les choix culture de «Libération»

LES FILMS
MILICANCE



Cinéma «C'est pas moi»

Surplombé par le fantôme de son idole, Jean-Luc Godard, le moyen métrage de Leos Carax est ponctué d'images mélancoliques, de visages familiers et d'extraits de home movies émouvants. En salles.

GLADSTONE
GALLERY



Expo «Secondary»

L'artiste Matthew Barney présente une œuvre délicate et attentive sur la vulnérabilité du corps humain, mêlant danse, football américain et sculpture. À la Fondation Cartier (75014), jusqu'au 8 septembre.

ATLANTIC
RECORDS



Musique Charlie XCX

Le spectaculaire sixième album de la chanteuse britannique, *Brat*, réussit à exister à la fois comme un produit sans failles, éphémère et tapageur et comme un formidable concentré de liberté et de sincérité.

MARTIN
ARAGÓ



Expo «Crumbling the Antiseptic Beauty»

Dans une expo tout en mauvaise humeur rebelle, David Douard a réaménagé l'espace pour accueillir un panel d'œuvres grignotantes. À la Fondation Pernod-Ricard (75008), jusqu'au 13 juillet.

METROPOLITAN
FILM & VIDEO



Cinéma «Love Lies Bleeding»

Néo-noir lesbien, film d'horreur et pulp, série B avec superhéroïne... L'étrange film de Rose Glass, sanguinolent hybrid des genres, trouve sa puissance dans ses actrices, avec Kristen Stewart en amoureuse rogue. En salles.

BLAISE ADLON
ALPAGE



Expo Esther Ferrer et La Ribot

Exposées en parallèle au Frac Franche-Comté, les performeuses évoquent les combats féministes et les obsessions qui les rapprochent malgré leurs vingt-cinq ans d'écart et leurs différences esthétiques. *Un minuto más*, jusqu'au 27 octobre.

SMALTON
SUPRESOND



Musique Actress

Assuré d'un bout à l'autre de son étrange narration, *Statik* ne cesse de s'engager sur des voies risquées mais sublime tout ce qu'il invente ou égare en autant d'évidences - la marque, résolument, des plus grands.

OTHMANE
MAHEDINE



Expo «Présences arabes»

L'expo met à l'honneur le travail de dizaines de peintres étrangers passés par la France au XX^e siècle, dont les œuvres ont été longtemps reléguées au second plan. Au musée d'Art moderne de Paris (75016), jusqu'au 25 août.

DIAPHANA



Cinéma «Juliette au printemps»

Adaptant la BD de Camille Jourdy, la réalisatrice Blandine Lenoir réussit une comédie névrotique, faussement naïve, avec Izia Higelin, Jean-Pierre Darroussin ou Noémie Lvovsky. En salles.

FRANÇOIS
ALPAGE 2024



Expo «Blank Memory»

Jeu vidéo, IA, modélisation 3D... Au Centre photographique d'Île-de-France, François Ballabes met les mains dans le cambouis de l'image pour explorer ses multiples dimensions. A Pontault-Combault (77340), jusqu'au 21 juillet.



LYNDA BARRY

BD/ Lynda Barry, l'envie de tous les jours

Inédite en français, «Come Over Come Over» suit avec délice et une étonnante tristesse le quotidien de deux gamines façon journal intime.

«J e vis dans un coin rural du Wisconsin, et quand les gens découvrent que je suis une dessinatrice de BD, ils sont toujours super excités. Ils me demandent si je peux leur dessiner Garfield, ou un truc du genre. Et lorsqu'ils découvrent mes dessins, d'un coup, une immense pitié s'abat sur leur visage. Et ils s'en sortent avec une piroquette, en disant: "Tu sais, on a tous nos rêves, le tien est super, j'espère vraiment que ça marchera un jour pour toi, le dessin." » La petite dame qui raconte cette histoire en se marant au micro d'une radio canadienne s'appelle Lynda Barry.

Cœur. Son dessin n'est certes pas le plus classiquement beau, mais il est incroyablement expressif et juste. Et même si à 68 ans, elle n'est pas exactement une star grand public (elle a tout de même été invitée chez David Letterman, ce qui n'a pas dû arriver à beaucoup d'auteurs de BD), Lynda Barry fait partie des autres les plus importantes aux États-Unis. Grande passeuse de bande dessinée et professeure

très attachée à l'idée que tout le monde peut s'adonner à cet art avec la même facilité qu'on apprend à écrire ou compter, elle est révéree par toute la scène alternative pour sa série fleuve *Ernie Pook's Comeek*, qui a paru de 1979 à 2008 dans des revues indés (notamment le RAW de Spiegelman) avant une syndication dans des dizaines de titres de la presse. Un strip lancé au départ dans le journal de sa fac d'Evergreen (Washington) par un copain, Matt Groening. C'est sur cette série que les Editions ça et là lèvent aujourd'hui le voile en en publiant un premier fragment, réalisé entre 1988 et 1990, avant trois autres volumes à suivre. *Come Over Come Over* se concentre sur la vie de deux gamines aux noms abominables et assortis, Maybonne Maydelle et Marlyns Marcelle. Maybonne a de l'acné et la colère des 14 ans: sa mère est nulle, sa sœur craint et son corps est une éternelle source d'embarras face aux garçons. Plus petite, Maydelle idéalise sa grande sœur et fait tout pour lui coller au train, quand elle n'invente pas des bougres (très fins). Surtout, elle foure son nez dans le journal de Maybonne dès qu'elle le peut, pour apercevoir ce qui agite le cœur des collégiennes. Le premier délice de *Come Over Come Over* tient justement à cette écriture façon journal intime qu'em-

prunte le livre. Visuellement déjà, parce que le strip en quatre cases (disposés de gauche à droite sur une double page qui vaut chapitre) finit par ressembler à un carnet, avec une abondance de texte, des mots importants soulignés ou raturés et un dessin qui installe les personnages comme pour les présenter à un lecteur imaginaire.

Tenace. Le récit, écrit à la première personne par les deux sœurs qui se passent le relais, se découvre surtout à travers leurs mots, et sur le mode du commentaire, du retour sur les drames et joie du jour. Une dispute avec sa meilleure amie, une punition à l'école, le regard libidineux du père d'une copine. Mis bout à bout, ces fragments dessinent un paysage, des idées, des joies, des drames qui dévoilent les gamines, mais aussi des tabous (la mère totalement dépressive qui fait le ménage la nuit pour calmer ses angoisses). Entre les lignes, entre les pages presque, une tristesse en place, une difficulté à trouver sa place dans un foyer malmené. Et l'impression que Lynda Barry touche à une forme très pure des sentiments.

MARIUS CHAPIUIS

COME OVER COME OVER
de LYNDA BARRY
Editions ça et là, 128 pp, 16 €.



A rebours de la bienséance ambiante, la série noircit encore le trait dépravé de sa première saison. PHOTO HBO MAX

Série/ «House of the Dragon», Iliade la joie dans l'air

La deuxième saison nous plonge dans le chaos auquel la première nous avait préparés. Dépourvu des sources d'espérance de «Game of Thrones», son spin-off s'épanouit dans les ténèbres.

On nous avait promis une danse, on a un massacre. La loi du talion, des infanticides, un corps d'enfant exhibé lors d'une parade morbide pour se mettre le peuple dans la poche à l'heure où la légitimité d'un règnant est menacée. La première saison de *House of the Dragon* nous contait les événements déroulés sur les années qui de-

vaient mener une dynastie, les Targaryen, à se déchirer et mener leur royaume à la guerre. La deuxième saison fait le récit de cette guerre, attendue de pied ferme par les connaisseurs et surnommée dans le canon du Trône de fer, tel qu'établi dans divers ouvrages par George R.R. Martin (qui codirige désormais l'adaptation au côté du showrunner Ryan Condal), la «Danse des dragons».

Une Iliade, entre palabres de cour, intimités et champs de bataille, hissant haut les accès de grand spectacle fantasmés (les dragons, bel et bien, vont danser pour nous). Mais dont on retient d'abord de quelle manière, et toujours à rebours d'une bienséance qui continue de tenir la fiction télévisuelle américaine dans un corset de dignité, elle noircit encore le trait dépravé de la première saison, assemblage enivrant des affaires de famille et des affaires de pouvoir, de la mort et du cul, hypertrophie licencieuse de tout ce que la série *Game of Thrones* avait amorcé. «Il n'y a pas d'absolution pour ce que j'ai commis», dit un personnage en écho à un autre qui, dans la première saison, annonçait qu'«à la fin, l'indécence prévaut». À la différence de *Game of Thrones* qui maintenait toute une frange de personnages dans le camp de l'humanisme, la sauvagerie sans limite est ici justifiée par toutes les parties comme seule et unique condition du pouvoir. Belle image : deux jumeaux séparés par le hasard des jeux d'allégeance en viennent à se massacrer l'un l'autre. *House of the Dragon* est, dans la droite lignée d'Homère, une épopée de «mille maux» et une méditation opportune sur les jeux pervers des damnés de la politique à l'heure où les démocraties qui les ont investis du pouvoir sont tout près de s'effondrer. Danse macabre. Délice.

OLIVIER LAMM

HOUSE OF THE DRAGON s.2. Sur Max.

Série/ «Présumé innocent», attorney en bourrique

Jake Gyllenhaal, Ruth Negga et Peter Sarsgaard apportent justesse et ambiguïté à cette série judiciaire classique.

Avec *Présumé innocent*, le scénariste et producteur David E. Kelley prend encore la barre d'une fiction juridique, un genre où il a essaimé dans tous les tons depuis près de quarante ans, d'*Ally McBeal* (loufoque en mini-jupe) à la *Défense Lincoln* (chameur en décapotable). Ici, c'est l'arroseur arrosé. Rusty Sabich, procureur doué, devient le suspect numéro 1 du meurtre d'une de ses collaboratrices, avec qui il avait eu une liaison. Adapté d'un roman de Scott Turow, *Présumé innocent* avait déjà connu une déclinaison au cinéma en 1990, avec Harrison Ford sur le gril. Son principal défaut : malgré toute la bonne volonté de Ford, digne comme un roc et le cheveu ras comme s'il était déjà prêt à entrer en

zonzon, il était difficile de l'y voir susciter l'ambiguïté. En 2024, place à Jake Gyllenhaal, anxieux et yeux de lapin pris dans les phares, tentant désespérément de coller des rustines sur sa vie de famille chancelante, sur sa part sombre révélée. C'est la meilleure idée de la mini-série que de montrer Sabich en conard certifié toxique, qu'il soit le meurtrier ou non.

Twists. Gyllenhaal, qui tournait le bournin *Road House* au même moment que *Présumé innocent*, prend un malin plaisir masochiste à prendre les coups plutôt qu'à en donner, à s'enfoncer dans les désastreuses décisions impulsives et narcissiques. Pour citer l'avocat de Rusty : «Les hommes veulent tout avoir, sans contrepartie, et se justifient en disant qu'ils sont compliqués.» L'intrigue se veut tout aussi proliférante : elle ne met pas toujours dans le mille dans ses twists brusques de fin d'épisode téléphonés, ou l'évocation en flash-back puzzle de l'obsession de Rusty pour la défunte – une fan-



Jake Gyllenhaal, procureur passé de l'autre côté de la barre. PHOTO APPLE TV+

tomatique Renate Reinsve, la star norvégienne de *Julie* (en 12 chapitres). Mais elle a la patience de s'attarder sur la vie intérieure de son entourage dont, à raison, l'épouse trompée (Ruth Negga), d'autant plus fascinante qu'elle reste parfaitement opaque, même pendant ses séquences avec sa psy. Un film ou une série de procès, grande contribution américaine à la culture occidentale au même titre que la tragédie grecque et Shakespeare pour la mise en scène des passions humaines, ne saurait être

total sans ces scènes de joutes verbales. Travellings moelleux pour les plaidoiries exaltées, où l'on vend une vérité autant qu'on l'accouche, contre caméra nerveuse en ricochet lors des contre-interrogatoires, on est sur un terrain efficace de mise en scène qui ne serait rien sans l'assurance des interprètes qui le foulent.

Calvitie. Dans le rôle du procureur hargneux amateur de chats voulant crucifier Rusty, il y a l'excellent Peter Sarsgaard, dont la coiffure – cheveux longs masquant une menace

de calvitie – dit aussi toute la tristesse enfouie du personnage. Bien sûr, depuis *Saint-Omer*, *Anatomie d'une chute* ou le *Procès Goldman*, le spectateur français n'a plus de complexe d'infériorité devant un procès à l'écran, mais il pourra tout à fait piocher pour l'être dans cette énième ténation du «responsable mais pas coupable».

LÉO SOESANTO

PRÉSUMÉ INNOCENT
créé par DAVID E. KELLEY
huit épisodes sur Apple TV+.

IMAGES/



La genèse d'un héraut du capitalisme pop. PHOTO DISNEY

Série/ Fringues sur la tempe: «Becoming Karl Lagerfeld»

La série Disney+ explore les jeunes années du futur mythe, à travers son antagonisme avec Saint Laurent.

Le titre programmatique de *Becoming Karl Lagerfeld* appelait presque une série d'invasion extraterrestre sur l'éclosion d'un homme qui viendrait d'ailleurs, extraterrestre rhabillé en poupée de cire à catogan poursuivi par un louflait tenant une cannette de Coca sur un plateau d'argent. Ou à un biopic façon mythe en mouvement sur un génie besogneux du prêt-à-porter élevé en héraut du capitalisme pop.

Mercenaire. En plein cluster de séries consacrées à la mode, *The New Look* (Chanel et Dior), *Balenciaga* hier et *la Maison* demain, on s'attendait à tout sauf de la sobriété au moment de s'arrêter sur le cas de l'extravagant couturier allemand. Bien sûr, la retenue est toute relative quand elle s'installe dans le Paris couture des années 70-80. Imprimés orange et bleu, cols de chemises interminables, bottes en cuir rouge luisant... les

détails de cette méticuleuse reconstitution clignotent façon bal costumé, mais la création d'Isaure Pisaniferry (*Kaboul Kitchen*, *Braqueurs*) résiste à la tentation de s'enivrer de son attirail bariolé, en s'accrochant aux regards réfractés d'une poignée de personnages qu'elle refuse de lâcher. Amoureux, prédateurs, honteux, jaloux, intoxiqués, compatissants.

Becoming... débute au printemps 72, quand Lagerfeld (Daniel Brühl) n'est pas encore une griffe et à peine un nom. Couturier mercenaire au service du plus offrant, il dessine pour plusieurs marques de prêt-à-porter sans apposer sa signature. Antithèse parfaite de son vieil ami Saint Laurent, icône gracile adulée de tous, le petit Allemand ne boit pas, ne se drogue pas, ne baise pas, ne sourit pas. Mais c'est de lui que s'éprend Jacques de Bascher (superbe Théodore Pellerin), dandy magnétique qui force son chemin jusqu'au premier cercle

de Lagerfeld, et non de Saint Laurent qui en tombe éperdument amoureux.

Reptile. Moins série sur la mode qu'installée dans le milieu de la mode, *Becoming Karl Lagerfeld* se mue en romance dramatique épousant les mouvements du cœur de Karli, Jacques et Yves. Le premier aimant passionnément le second sans vouloir lui en offrir témoignage, jusqu'à ce que celui-ci ne se jette dans le lit de Saint Laurent pour attirer la jalousie de Lagerfeld au grand dam de Pierre Bergé. Une danse d'autodestruction à quatre, qui peint l'Allemand en reptile immobile, cramponné à sa gangue d'indifférence et de froideur mais maladivement dépendant du regard des autres. Une belle histoire d'amour malade qui parvient à s'interrompre juste au moment où elles s'apprête à être rattrapée par le biopic qu'elle se refuse d'être complètement, par ce «devenir». L'éventail, le catogan, Chanel.

MARIUS CHAPUIS

BECOMING KARL LAGERFELD sur Disney+

VITE VU

THE BOYS S.4 disponible sur Prime Vidéo

Enfant des anti-comics de super-héros d'Alan Moore et Garth Ennis qui confrontaient les *übermensch* de papier aux aspirations du nouveau monde reaganien, *The Boys* est devenu le porte-étendard de Prime Vidéo en aspergeant la marvelisation proprette du cinéma de tripes et d'insultes pour coller à l'ère trumpiste. C'était il y a cinq ans. *Avengers: Endgame* crevait le plafond. Depuis, la bulle span-dex a éclaté et *The Boys*, soudain privé de référent contre lequel s'affirmer, se trouve dans l'improbable posture de l'héritier. Prise au piège de la nécessaire surenchère de gore et de l'élaboration d'un feuilleton suffisamment premier degré pour faire éclore son propre univers partagé (voir le spin-off *Gen V*), cette quatrième saison déroule en pilote automatique. Le facho Homelander a les coudees franches et s'adjoint les services de rednecks comploteurs. Le camp du Bien hésite sur le degré de moralité à s'imposer. Une série qui a dépassé sa date de péremption et ne se regarde plus que par fidélité ou habitude. **M.C.**

A GENTLEMAN IN MOSCOW avec Ewan McGregor, sur Canal+

En 1921, devant un tribunal populaire de la nouvelle Russie bolchevique, le comte Alexandre Rostov (Ewan McGregor) échappe de peu à la mort pour s'être vu attribuer la paternité d'un poème qui a galvanisé l'esprit révolutionnaire. Plutôt que d'être exécuté, l'aristocrate restera prisonnier à vie de l'hôtel où il réside, avec interdiction absolue de quitter les lieux. Le temps de quelques épisodes, *A Gentleman in Moscow* prend de beaux airs de saga immobile d'un dinosaure pris dans l'ombre, condamné à voir le monde changer sans lui. Avant que les échos du dehors ne se fassent avaler par la vie du palace, avant que la politique, le romantisme et la mélancolie ne s'effacent derrière la fade peinture de la comédie humaine. Tristesse de voir une nouvelle série siphonnée par la prestance de son acteur vedette, l'œuvre semblant incapable d'exister en dehors de lui ou de donner la moindre consistance à ses temps faibles. **M.C.**



FONDS POUR LA CULTURE
HÉLÈNE & ÉDOUARD LECLERC
LANDERNEAU

15 JUIN 2024 — 5 JANV. 2025

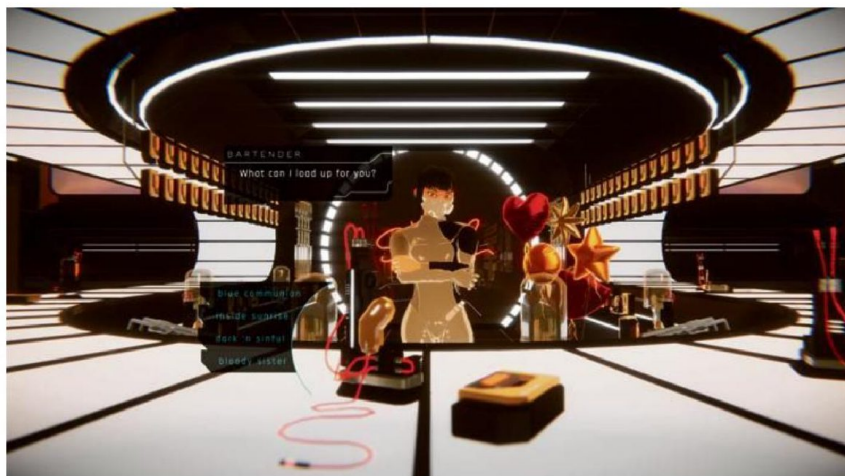
En partenariat avec Fondation Henri Cartier-Bresson

HENRI
CARTIER-
BRESSON

TROISCOULEURS madame Libération inter



En matière d'influences, le jeu tient du puits sans fond.
PHOTOS SUNSET VISITOR



Jeu vidéo / 1000 x Resist, un certain gynécée quoi

Le coup d'essai d'un studio d'exilés hongkongais offre, avec une variété de moyens spectaculaire, une expérience philosophique saisissante.

Contrainte et forcée par une partie du public qui lui demande des comptes, l'industrie du jeu vidéo, essentiellement blanche et masculine, a juré ses grands dieux qu'elle avait changé, qu'elle allait changer, et que la diversité était maintenant au cœur de ses processus de recrutement. Davantage de femmes, d'employés racisés, promis. Et puis de temps en temps surgissent des jeux qui exposent ce que la diversité en action provoque effectivement. Du neuf, du différent, du beau.

1000x Resist (à lire «A Thousand Times Resist») est la première création d'un studio canadien, Sunset Visitor, fondé par des exilés hongkongais auxquels se sont ajoutés des membres des diasporas japonaise et malaisienne de Vancouver. Des émigrés, donc, qui pour moitié ne viennent pas du jeu vidéo ou de l'animation mais des arts plastiques. À commencer par le directeur du studio, Remy Siu, créateur d'installations et de performances mettant en jeu les corps dans des systèmes automatisés.

CATHÉDRALE DE BÉTON ET DE VERRE

Cette multiplicité des profils et cultures façonne en profondeur ce que dit et comment se présente *1000x Resist*. Jeu tourmenté par le déracinement, par la question de l'identité comme objet de négociations permanentes,

volontaires ou non. Jeu futuriste qui tente d'imaginer un avenir en dehors des images empruntées à Hongkong, capitale cyberpunk, sans lui tourner le dos. Jeu aux mille formes et mille moyens d'expression qui adopte la vue à la première personne, avant de basculer à la troisième, opte pour des cadres serrés avant de mieux s'offrir en vue aérienne. Une véritable création multimédia qui parle en poèmes, met en place des dispositifs scéniques qui font ressembler ses espaces à la scène d'un théâtre où l'écoulement d'un millénaire se jouerait autour de quelques décors clés (une chambre, une rue, un bunker). Un jeu qui n'hésite pas aussi à insérer du film vidéo, des diapositives, des dessins... Comme s'il fallait passer par tous ces prismes différents pour parvenir à rendre justice à un récit ésotérique et bouleversant d'intimité.

1000x Resist installe le joueur dans la peau d'un meurtrier. Il s'ouvre par une daguë plantée dans le dos d'une jeune femme qui ressemble à notre avatar, parle de nous comme d'une sœur tandis qu'on lui répond avec la révérence due à une mère. La première heure est sibylline. On est dans un gynécée des temps futurs, cathédrale de béton et de verre peuplée seulement de quelques «sœurs» dont l'identité se confond avec leur fonction. Il y a Soigneur, Réparateur, le joueur est Observateur. On est quelque part entre l'ordre religieux et une structuration sociale quasi platonicienne où le citoyen incarne d'abord une tâche dans l'ordre social. Avant qu'il ait eu le temps de prendre ses marques dans cet étrange espace, le joueur-observateur est expédié ailleurs. En arrière dans le temps. Dans un lycée figé à un moment clé de l'histoire de ce monde: celui du premier contact avec une entité extraterrestre et de la première manifestation d'une pandémie appelée à balayer l'humanité.

D'EVANGELION À WONG KAR-WAI

Premier contact aussi avec Iris, mère supérieure et divinité de l'ordre auquel on appartient, ici simple ado. D'une pression de bouton, l'Observateur se déplace dans le temps, alterne entre la catastrophe imminente et la normalité de la vie lycéenne. Tout le jeu se déroulera dans cette dichotomie: un œil braqué sur le futur, l'autre sur le passé. Plaçant une confiance totale dans le joueur pour recomposer son puzzle, *1000x Resist* déploie en simultané le récit macroscopique d'un effondrement collectif et celui microscopique d'une ado en passe de devenir adulte. Une gamine pas particulièrement charmante, décidée à s'affirmer en se soulageant du poids de l'héritage familial, de parents incapables de faire le deuil de l'île qu'ils ont fui (partout, des références à la révolution des parapluies qui a secoué Hongkong en 2014). Au risque de s'isoler, de devenir une île.

Au petit jeu des influences, la première création de Sunset Visitor ressemble à un puits sans fonds. On perçoit des échos d'*Evangelion*, de *Serial Experiments Lain*, de *Ghost in the Shell* pour le Japon; l'ésotérisme terre à terre de *Kentucky Route Zero*, les cycles et les forêts de symboles de *Nier Automata* ou *2001*. On retrouve les couleurs du cinéma de Wong Kar-wai et cette manière qu'avait la série *The Leftovers* d'envisager un cataclysme collectif par le seul prisme des transformations qu'il provoque à l'échelle individuelle.

Tout le brio de *1000x Resist* consiste à faire en sorte que ces ruptures de tons et d'échelles, comme l'absence de linéarité narrative, participent à impliquer davantage le joueur, en le poussant à comprendre par lui-même, à interroger ce qu'il voit et entend. Jusqu'à son renversant finale, qui ose ramasser toutes ses questions en une seule: qu'est-on prêt à abandonner pour la promesse d'un changement, d'un renouveau? On ne pensait pas qu'un jeu pouvait interroger avec pareille gravité sur les concepts de démocratie et de désobéissance civile. Un grand jeu.

MARIUS CHAPIUIS

1000 X RESIST de SUNSET VISITOR sur PC et Switch (en anglais uniquement).



L'héroïne de *Sahane Hayatim*, dans *draps*.

PHOTO AY YAPIM

Séries/ La télé turque, un business qui bosse fort

Les «dizi» turcs ont depuis quinze ans un grand succès à l'export. Une production effrénée, et souvent exténuante pour les employés du secteur.

Pelouse impeccable, piscine limpide. Sous le soleil éclatant de cet après-midi de mai, une domestique centrasiatique sert à manger à une famille attablée dans le jardin d'une somptueuse villa qui surplombe la mer de Marmara. Tout autour s'affaire une équipe d'une trentaine de personnes munies de micros, de caméras et de réflecteurs de lumière. «On la refait!» lance l'assistant réalisateur, cheuveux en catogan et casque audio sur une oreille, depuis l'étage de la villa. Nous sommes dans un faubourg cossu d'Istanbul, sur le plateau de tournage de la série *Sahane Hayatim*. «Ma vie merveilleuse» en turc.

Le synopsis? Une jeune femme issue d'un milieu défavorisé aide à dissimuler un meurtre en échange d'une importante somme d'argent. Avec ce pécule, l'héroïne au physique ingrat s'offre une chirurgie esthétique et, désormais dotée d'un charisme sulfureux, enchaîne les vols en première classe entre Istanbul et Izmir afin de faire la

rencontre d'un homme fortuné et de l'épouser. Elle y parvient et mène grand train, jusqu'à ce qu'un individu de son ancienne vie ne la reconnaisse et ne menace de révéler son funeste passé...

Depuis une quinzaine d'années, les séries télévisées turques, ou *dizi*, rencontrent un succès fulgurant, jusqu'à se hisser à la troisième place mondiale en volume d'exportations après les États-Unis et la Grande-Bretagne, selon Parrot Analytics, une société d'analyse de données basée à Los Angeles. Soit un marché qui se chiffrait à près de 569 millions d'euros en 2022. «On a commencé par vendre nos séries dans le monde arabe, mais aujourd'hui, notre premier marché à l'export est de loin l'Amérique latine», explique Erdi Isik, responsable développement des drames chez Ay Yapim, une boîte de production fondée en 2005, l'une des plus importantes du pays, qui produit, entre autres, *Sahane Hayatim*.

Harassant. Mélodrames à l'eau de rose ou épopées ottomanistes, il est souvent question dans les séries turques de famille, de vengeance et de patriotisme. Aussi un thème récurrent est celui du triomphe du bien contre le mal. Si ces registres se prêtent bien aux sociétés traditionnelles du Moyen-Orient, des Balkans, d'Asie centrale ou d'Amérique latine, on les imagine cependant moins

adaptés à un public occidental. Pourtant, depuis quelques années, les *dizi* s'exportent aussi de plus en plus en Europe.

Déjà bien implantées en Italie et en Espagne, elles pénètrent timidement le marché hexagonal. La chaîne M6, qui avait déjà commencé à diffuser la très populaire série *Fatmagül* à partir de 2021, a en octobre dernier acquis les droits de *Cesur ve Güzel* (*la Belle et le Brave*), un autre mélodrame turc à succès. «On a même réussi à vendre une ou deux séries aux pays scandinaves qui sont culturellement très différents de nous!» se félicite Erdi Isik, depuis une tour du quartier de Levent, sur la rive européenne d'Istanbul. «L'Europe est notre prochaine cible pour les années à venir», confie-t-il.

En tout, ce sont près d'une soixantaine de séries télévisées que le pays d'Atatürk produit chaque année. Chacune d'entre elles compte en moyenne 40 épisodes, lesquels durent chacun deux heures trente et sont tournés en l'espace de six jours. Autant dire qu'il s'agit d'une production quasi-stakhanoviste. «La fabrication des *dizi* est une marathonnade courue par des sprinters», raille Arzu Öztürkmen, professeure de Performance Studies à l'université du Bosphore à Istanbul, autrice de *The Delight of Turkish Dizi* (London Seagull Books, 2022, non traduit).

Le synopsis est, quant à lui, écrit continuellement au fil des épisodes, en prenant en compte les réactions de l'audience d'une semaine à l'autre. «Cela fait qu'en général, les acteurs reçoivent le scénario la veille du tournage, voire le jour même, pointe Sercan Gidissoglu, secrétaire général du syndicat des acteurs de Turquie. Et, en fonction des retours de l'audience, les personnages et leurs acteurs peuvent complètement changer de rôle d'un épisode à l'autre, ou encore disparaître intégralement.»

Un rythme harassant, qui conduit de nombreux acteurs et membres des équipes de tournage à l'épuisement. Parmi les victimes du secteur, on compte notamment l'éphémère Burak Özçivit, acteur vedette adulé par des millions de téléspectatrices du Chili au

Pakistan, terrassé par un burn-out en 2018. «Mon record a été de travailler 52 heures d'affilée, sans dormir», relate Ilkay Tulun, un chef opérateur son qui officie dans l'industrie depuis une quinzaine d'années. Sous la pression des syndicats, le gouvernement turc a néanmoins introduit une loi en 2016 limitant à douze heures la durée quotidienne de travail pour les employés du secteur. «Nos

conditions de travail se sont améliorées depuis lors, mais elles demeurent tellement éprouvantes et stressantes qu'il est impossible d'avoir une vie normale», poursuit le chef opérateur au teint blême et au visage creusé par la fatigue.

«Retraite». Ainsi le secteur turc des *dizi* est-il marqué par une forme de darwinisme professionnel: «Beaucoup ne peuvent pas tenir la cadence

et délaissent l'industrie qui, in fine, ne garde que les survivants», relève Arzu Öztürkmen. Ilkay Tulun ne cache pas avoir songé à quitter le navire à plusieurs reprises. «J'ai 42 ans et je veux déjà prendre ma retraite, soupire-t-il. Mais avec la crise économique actuelle en Turquie, c'est un luxe qu'on ne peut pas se permettre.»

KILLIAN COGAN
Correspondant à Istanbul

IMAGES/

Châteauvallon Liberté

scène nationale

SAISON 24-25

Découvrez notre nouvelle saison de spectacles & réservez vos places dès maintenant !

chateauvallon-liberte.fr

09 800 840 40

Le Liberté

Grand Hôtel — Place de la Liberté — Toulon

Châteauvallon

795 Chemin de Châteauvallon — Ollioules

MUSIQUE/

La grande fluctuation des prix

Entre reconnaissance de popularité et invitations à découvrir de nouveaux talents, les prix musicaux en France, sans réel prestige, peinent à s'installer durablement.

Par
VINCENT BRUNNER

Il y a trente ans, le présentateur Paul Amar commente dans son journal télévisé quelques images tournées au club parisien le Bus Palladium. Représenté par son chanteur Marco Prince, le groupe FFF reçoit en ce mois de novembre 1993 le bus d'acier, une récompense que Paul Amar compare au «prix Goncourt du rock» en riant. «Mine de rien, à l'époque c'était une consécration pour les artistes, le bus d'acier a récompensé toute la génération montante, les Bashung, Daho, Indochine», se souvient le journaliste et réalisateur de documentaires Christophe Conte, collaborateur de Libération. Si FFF existe toujours et prépare un nouvel album, le bus d'acier, lui, a disparu en 1996. Alors que le monde littéraire français peut se vanter d'avoir plusieurs prix reconnus et identifiés par le public, l'industrie musicale, elle, ne peut pas en

dire autant. «Aujourd'hui, les victoires de la musique occupent beaucoup d'espace, les flammes ont beaucoup de résonance depuis leur création parce qu'elles en prennent le contrepied», poursuit Christophe Conte. Mais, pour les autres prix, une fois sortis du milieu de la musique... Même les victoires ! Oui, quand Zaho de Sagazan gagne quatre trophées, elle bénéficie d'un effet de loupe énorme dans la mesure où 80 % des gens n'ont jamais entendu son nom. Mais, à part elle, je ne sais absolument pas qui a gagné lors de la dernière cérémonie... et pourtant j'étais à la soirée»

À l'étranger, il existe un exemple d'un prix musical prescripteur et respecté, celui du Mercury Prize. Depuis sa création en 1992, cette récompense constitue une alternative crédible aux Brit Awards, qui honorent de manière quasi-mécanique les artistes britanniques les plus populaires. Le Mercury Prize se veut lui qualitatif et met en lumière l'album britannique

jugé le plus original tous genres confondus, quelle que soit la notoriété de son auteur. A son palmarès figurent des artistes qui ont depuis largement tenu toutes leurs promesses, comme PJ Harvey (la seule à l'avoir eu deux fois), Fortishead, Arctic Monkeys ou Little Simz. Après avoir remporté Le Mercury Prize, dont la cérémonie est retransmise sur la BBC, des groupes comme Elbow et Alt-J ont vu les ventes de leur album augmenter de, respectivement, 700 et 450 % la semaine suivante. Forcément, cet exemple vertueux a donné des idées au milieu français de la musique.

Feu le prix Constantin

En 2002, les deux syndicats de producteurs de disque, Snep et UPFI, mettent en place le prix Constantin, du nom de Philippe Constantin, directeur artistique à l'Indéniable flair qui a contribué aux carrières de Daho, Téléphone ou des Rita Mitsouko. Son but : mettre en avant des

talents émergents, pas forcément repérés par le grand public. En 2009, lors d'une soirée à l'Olympia diffusée sur France Télévision, la chanteuse et autrice-compositrice Emily Loizeau reçoit le prix Constantin pour son deuxième album, *Pays sauvage*, un grand souvenir pour elle. «On a beau se dire que les prix ça ne compte pas, évidemment que c'est hyper précieux et important. En plus, le jury était présidé par une artiste, Olivia Ruiz.» Mais le

prix Constantin n'a pas non plus tout changé pour elle. «J'avais connu une ascension progressive à partir des concerts donnés pour mon album précédent. Je n'ai pas ressenti de basculement au point de vue de la notoriété ou des ventes. Mais ce genre de prix fait partie des choses qui vous donnent une place. Ça renforce les fondations de la maison que vous essayez de bâtir.» Hélas, le prix Constantin a connu sa dernière édition en 2011 avant de dis-

paraître. «Ça m'a attristée, observe Emily Loizeau. On est toujours très heureux d'être aux victoires, d'y jouer en public. Mais le prix Constantin portait en lui l'espoir de quelque chose avant tout d'artistique.»

Les prix doivent-ils d'abord récompenser les succès et la popularité, comme les victoires de la musique, les flammes (sur les musiques dites urbaines) ou les NRJ Awards (décernés eux d'après le vote des internautes), ou jouer





En haut, November Ultra, prix Joséphine 2022.

PHOTO LOUIS COMAR

En bas, Booba, grand prix des musiques urbaines de la Sacem, en 2023.

PHOTO SADAKA EDMOND, SIPA



le prix Joséphine, créé en 2022, y parviendra. Nommée d'après Joséphine Baker mais aussi *Osez Joséphine* de Bashung, cette récompense s'appuie sur un comité de sélection de professionnels et un jury d'artistes renouvelé chaque année. «A l'origine, il y a un double constat, celui d'un foisonnement créatif et du peu d'espace pour exposer ces différents talents», explique Christophe Palatre, un des deux initiateurs avec Frédéric Junqua. A l'image du Mercury Prize, il fallait proposer une façon différente de recommander des albums au public.»

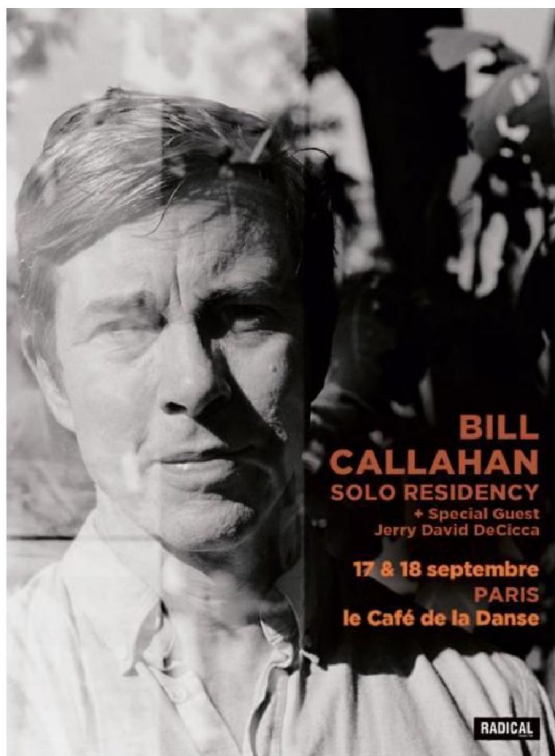
Admirer l'attention du public

Comme il y a près de dix ans Christophe Palatre présidait les victoires de la musique, il serait logique de voir dans ce prix Joséphine un acte en réaction. «Non, les victoires font leur taf, nie l'intéressé. Cela reste principalement une émission de télé à l'audience importante qui permet à des artistes d'accéder à leur premier prime, comme Christine & The Queens quand j'étais président. Notre prix s'adresse lui au fan de musique qui a besoin d'aller à l'encontre des recommandations algorithmiques et d'être attiré dans sa curiosité.» Le calendrier du prix Joséphine, remis à la fin du mois de septembre, entretient cette complémentarité. «Les sept mois d'écart avec les victoires permettent d'avoir moins de recoupements possibles, c'est bien d'avoir un tempo différent.» Frédéric Junqua complète: «Le critère central est l'excellence artistique, la capacité de prendre des risques. Pour nous, la diversité est presque un acte politique.» Ce que soulignent les deux premiers lauréats, la chanteuse November Ultra et le rappeur Tuerie. Le prix Joséphine parviendra-t-il à s'installer durablement? Il peut s'appuyer sur un média audiovisuel, en l'occurrence la radio FIP, une condition indispensable pour qu'un prix musical soit entendu.

A contrario, les plus anciennes récompenses musicales en France, les grands prix de l'Académie Charles-Cros,

souffrent d'un manque de relais. Depuis 1947, cette association remet pourtant chaque année des prix dans une dizaine de catégories (chanson, jazz, musique contemporaine...). Son action, qui a récompensé Bashung, Juliette ou Christophe dans le passé, était davantage visible avant l'avènement du streaming. Jacques Fournier, président actuel de l'Académie Charles-Cros, convient: «Dans nos statuts figure la volonté de récompenser des productions dont on ne parle pas. L'Académie n'a jamais eu une volonté de visibilité médiatique, mais il faut la redynamiser, elle a été progressivement occultée par les autres prix.» Ainsi, avant d'être honorée aux victoires de la musique, Zaho de Sagazan avait déjà été repérée par l'Académie Charles-Cros qui lui a décerné en 2023 un «coup de cœur».

D'autres prix n'ont pas vocation à toucher le grand public comme les grands prix Sacem. Il en est de même pour les prix de la création musicale organisés par la Chambre syndicale de l'édition musicale pour récompenser auteurs-compositeurs et créateurs. «Pour l'instant, on pense que c'est un prix compliqué à appréhender par le public», confirme Gilles Collot manager synchro chez Sony Music Publishing et président de l'organisation de l'événement. Ce n'est pas possible de diffuser la cérémonie sur le Net ou à la télé: c'est un dîner entre professionnels, un moment de partage dans les salons de l'hôtel de ville de Paris. Mais quand on voit le palmarès cette année, avec le rappeur SDM, Clara Ysé, Alain Chamfort, Rone ou Waxx et Pomme venus interpréter Laissez-moi danser, on se dit que le format de la cérémonie peut changer dans le futur.» Gilles Collot cite d'ailleurs l'exemple des Ivor Novello Awards, qui récompensent les auteurs-compositeurs britanniques. Créée en 1956, cette manifestation est désormais diffusée sur Twitch via un partenariat avec Amazon. Mais, c'est bien connu, l'Angleterre a toujours eu un rapport à la musique différent du nôtre. ♦



16 SEPTEMBRE - LE BATACLAN - PARIS

24 SEPTEMBRE - L'AÉRONEF - LILLE

25 SEPTEMBRE - BIG BAND CAFÉ - CAEN

27 SEPTEMBRE - ROCK SCHOOL BARBEY - BORDEAUX

RADICAL

plutôt le rôle de projecteurs? «Soit on récompense les artistes qui vendent le plus et ça se joue aux chiffres de vente, estime Christophe Conte, soit il s'agit de juger une œuvre ou une tournée. Et, là, tu peux trouver des artistes un peu en marge qui, grâce à ça, ont une petite fenêtre de tir. Aujourd'hui, toute une partie de la création musicale française, les artistes chanson, est en danger, il faut leur donner de la visibilité.» Peut-être que

MUSIQUE/



MARMADUKE

Groove Melancholia

Une nouvelle preuve de l'existence d'une école française pop libre aux accents électro-niques. D'apparente légèreté, elle cache ses fêlures dans un humour doux-amer. A ranger dans sa discothèque à côté de Flavien Berger.

ELBI

Fille de soleil

On avait un peu perdu de vue cette talentueuse artiste installée à Bruxelles qui chante, produit, compose, écrit. Elle nous ravit avec cette chanson houe à la touchante délicatesse, idéale pour danser, aimer, etc.

LA RÉÉDITION

Wings Dans le sillon du doc



PAUL MCCARTNEY & WINGS
ONE HAND CLAPPING
(Panthéon / Universal)

En août 1974, moins d'un an après la sortie en décembre 1973 de l'album *Band on the Run*, gros succès critique et commercial, son premier carton post-Beatles, Paul McCartney et son groupe les Wings se rendent dans les mythiques studios d'Abbey Road pour tourner un documentaire dirigé par David Litchfield. Au programme, un live comprenant les chansons de *Band on the Run*, mais aussi d'autres des Wings ou du répertoire solo de Macca, comme la

célèbre *Live and Let Die* que l'on retrouve au générique du James Bond *Vivre et laisser mourir*.

Pourtant, ce documentaire, destiné à l'origine à la télévision, ne connaîtra pas de publication officielle, ouvrant le champ libre pendant des années à de multiples enregistrements pirates audio et vidéo. Même si en 2010 la réédition de *Band on the Run* voyait ressurgir le fameux documentaire en format DVD ainsi qu'une poignée de titres en version audio. Cinquante ans plus tard, les fans de Paulo se réjouissent donc de pouvoir enfin bénéficier légalement de l'intégralité (enfin on suppose) des morceaux capturés lors de cette session mythique disponible en double CD ou vinyle. On a failli attendre.

PATRICE BARDOT

ON Y CROIT



OLIVIER HARSOP

Mike Lindsay Langueurs domestiques

Douce échappée en solitaire d'un des leaders de Tunng, sur laquelle plane l'ombre de Mark Hollis.

Devrait-on avouer lors d'un dîner en ville qu'on n'a jamais entendu parler de Mike Lindsay n'a rien d'humiliant. Outre qu'il n'y a que peu de chance que la question tombe entre la poire et le fromage (éventuellement à l'heure du digestif), cet Anglais reste une figure underground même s'il est détenteur de l'ultra prestigieux Mercury Prize, en 2009, pour son travail de producteur sur l'album de la chanteuse Speech Debelle. Scoop: cela ne devrait pas changer avec ce beau premier album solo, essentiellement conçu pour le spleen domestique et l'écoute solitaire. Amateurs de musique de stade passez votre chemin. Les autres, servez-vous un verre, sortez le casque et enfoncez-vous dans le canapé. Le premier titre, *Lie Down*, est une invitation à se souvenir des «soirées tranquilles» et l'album

se poursuit en une sorte d'hymne au cocooning. En dehors de ses activités de producteur, Mike Lindsay est connu pour être une des figures du courant «folktronica» avec son groupe Tunng. C'est plutôt dans un chaleureux trip «maison-tronica» et «bedroom-psyched-pop» qu'il nous invite cette fois. Il y a des chansons sur la table du salon («que pense-t-elle de nous», telle est la question) et d'autres sur les concombres. Si de

l'humour en creux affleure régulièrement, cette collection de douces pop songs alternatives n'a en revanche rien d'un gag. Associant percussions, qu'on imagine réalisées avec des couverts et des conserves, à des cuivres et des vents en légère dissonance comme pouvait en utiliser l'éternellement regretté Mark Hollis dans son chef-d'œuvre de 1998, la production et les arrangements sont discrètement foisonnants et totalement bluffants. On ne cesse de s'émerveiller d'un cliquetis, d'un souffle, d'une réverbération ou d'un pincement donnant une dimension épique à ces mélodies aussi belles qu'anémiques. Le genre d'album dont l'écoute vous donne le sentiment d'être un esthète.

ALEXIS BERNIER



MIKE LINDSAY
SUPERSHAPES VOL. 1
(Moshi Moshi)

LA DÉCOUVERTE

Liv Oddman A travers un miroir

A l'affût de la production dès l'adolescence, doté à la fois d'un appétit gourmand pour l'expérimentation et d'une conscience aiguë de la volatilité de la musique, ce garçon de 22 ans a mûri à vitesse éclair après son apparition fortement remarquée, l'an dernier, aux Inouïs du Printemps de Bourges. Encore trop dispersé à l'époque dans sa direction artistique, Liv Oddman a resserré son esthétique sans rien perdre de sa singularité, pour un hop entre hip et trip. Le Lyonnais au regard perçant, qui a grandi à Argenteuil, tire son nom d'artiste de sa vénération pour Ingmar Bergman et du détournement du patronyme de la muse de ce dernier, l'actrice Liv Ullmann. Tout comme chez Tyler, The Creator – il confesse une passion sans borne à l'égard de l'album *Igor* – Travis Scott ou Childish Gambino, influences urbaines américaines reven-



JEAN DELIGNIERES

diquées, Liv Oddman ne cache pas son attrait à destination des structures mouvantes. Son premier EP, *Saha*, terme sanskrit signifiant le monde de l'en-durée, réussit cette jonction idéale entre l'intellect et l'émotion. Fondé sur des ambiances aussi brutes qu'harmonieusement tourmentées, des états d'intériorité, de chœurs forcés et un chant magnétique, il comble les sens et la pensée. Percussions qui s'abat-

tent sur un orgue mystique dans une valse entre doute et orgueil (*Sakti*), fièvre tribale et sample d'ama-zone (*Lux*), minimalisme à l'épaisseur patraque (*Dunes d'or*). Et déjà la certitude que Liv Oddman appartient à la faction des entrepreneurs, des instinctifs, des intriguants.

PATRICE DEMAÏLY

LIV ODDMAN
SAHA
(Kasanostra / A + LSO)

ANJA GARBAREK

SMILING & WILLING (2001)

Puisqu'on a déjà signalé l'influence de Mark Hollis, rappelons cette merveille de la chanteuse norvégienne de trip-hop jazz néo-républicaine que dont le leader de Talk Talk a arrangé et produit plusieurs titres.

THE CHAP

WELL DONE EUROPE (2010)

C'est l'humour anglais que partage Mike Lindsay avec ses compatriotes The Chap, mais pas uniquement. Ils ont aussi en commun le goût des arrangements décalés et de l'expérimentation douce.

TUNNG

GOOD ARROW (2007)

On l'a dit, ce garçon ne sort pas de nulle part. Avec Tunng, il a publié sept albums mariant folk, pop et électronique, dont celui-là qui comprend *Bullets*, leur plus gros «tuba» à ce jour.

WALTER ASTRAL

Lune

Dans un début de carrière en ascension transcendante, ce duo psyché barré option chanson-electro nous envoie sur la Lune avec une mélodie orientalisante parfaite pour une danse du serpent non venimeux. Perché.

ST GERMAIN

So Flute (Blackchild Remix)

Eternel. Presque vingt-cinq ans après sa sortie, son tube n'en finit plus de revivre, ici revu et corrigé par l'Italien Blackchild, qui le booste à la house sous stéroïdes. Tous jours St Germain, mais un poil plus musclé.

MANU LE MALIN & KMYLE

Little Big Man

Le label du festival Astropolis fête ses 10 ans avec le premier extrait de sa compilation. Entre techno, hardcore et ambiances lourdes, la rencontre entre Manu Le Malin et Kmyle tient ses promesses.



Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur liberation.fr en partenariat avec Tsugi radio

FRANCESCA MANTOVANI



CASQUE T'ÉCOUTES ?

Valérie Tong Cuong

Ecrivaine

«Chaque roman possède sa bande originale, intimement liée à mes personnages»

Autrice d'une quinzaine de romans souvent récompensés par des prix et le succès, dont le dernier, *Volitives*, dans lequel un couple vit dans une cage dorée avant l'implosion dévastatrice, Valérie Tong Cuong a aussi écrit pour la télévision et même formé un groupe de rock avec son mari. Bref, elle connaît la musique.

Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescente ?
In the Court of the Crimson King, King Crimson. Une époque où je passais plus de temps perchée dans des dimensions parallèles que dans les fêtes du lycée.

Votre moyen préféré pour écouter de la musique ?

J'adore les sensations organiques que le vinyle procure. Mais je passe le plus clair de mon temps les écouteurs vissés aux oreilles, branchée sur Spotify.

Le dernier disque que vous avez acheté ?

La première édition de 1977 d'*African Roots Act 1*, Bullwackies All Stars, un vinyle donc, pour l'offrir à mon mari, collectionneur invétéré de disques de reggae... entre autres.

Où préférez-vous écouter de la musique ?

En mouvement : à pied, dans le train, en voiture. La musique démultiplie le voyage intérieur. C'est

le moment où s'assemblent les sensations qui feront le terreau de mon écriture.

Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant ?

Chaque roman possède sa bande originale, intimement liée à mes personnages. Dans *Volitives*, on croise The Kinks, Lou Reed ou Sarah Vaughan. Dans *Par amour*, qui se situe pendant la Seconde Guerre mondiale, on écoutait Berthe Sylva. Mais écrire, c'est aussi parfois plonger dans le silence, rompre un rythme pour en imposer un autre, laisser surgir d'autres sons, ceux de la nature et des corps.

La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ?

I Am the Pope of Dope. Pour une honorable mère de quatre enfants, chanter à tue-tête «Ici la drogue vous parle» (et pire encore), c'est très très mal ! Pardon, mais c'est plus fort que moi, le Dirty South of Belgium me fait rire et me donne envie de danser.

Le disque que tout le monde aime et que vous détestez ?

Viva la Vida, Coldplay. Pour moi, c'est de la musique d'ascenseur.

Le disque qu'il vous faudrait pour survivre sur une île déserte ?

Une compilation des meilleurs titres de Nile Rodgers. Le meilleur remède pour combattre le pessimisme.

Y a-t-il un label ou une maison

de disques à laquelle vous êtes particulièrement attachée ?

La Motown, sans hésitation. La soul music leur doit tant, et le monde doit tant à la soul !

Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art ?

Can, *Ege Bamyasi*.

Un disque que vous aimeriez entendre à vos funérailles ?

Donny Hathaway, *A Song for You*.

Savez-vous ce que c'est que le drone metal ?

Hum. Non. Difficile d'associer drone et métal, ces temps-ci, sans penser à la guerre.

Préférez-vous les disques ou la musique live ?

Je suis agoraphobe : les salles de concert, c'est pour moi autant source de plaisir que d'angoisse, je les fréquente donc à petites doses et me console avec les disques.

Votre plus beau souvenir de concert ?

Les Cramps, au Warfield Theater de San Francisco, le soir d'Halloween. Une sorte de transe collective. Une fois surmontée ma phobie, une immense claque, une sensation pure d'être vivante et libre.

Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique sur un bon sound-system ou n'allez-vous jamais en club ?

Jamais. Pas mon truc.

Votre film musical préféré ou votre musique de film préférée ?

Ascenseur pour l'échafaud, Miles Davis. Sublime.

Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?

Quark, forcément. Dernier album, *Echo*.

Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?

Untitled (Black is) de Sault. Une merveille, qu'il s'agisse des mélodies, des voix, des textes. Une sensation étrange de capturer à la fois l'essence et l'urgence de l'époque. Profondément humain.

Le groupe dont vous auriez aimé faire partie ?

The Slits. Des filles qui envoyaient, punks et féministes. Il faut lire Viv Albertine, *De fringues, de musique et de mecs*. Ames yeux, une héroïne.

Le morceau de musique qui vous fait toujours pleurer ?

Piece of Clay de Marvin Gaye. «Father, stop criticizing your son», supplie Marvin dès les premières notes. Il ignore que son propre père finira par l'assassiner.

Recueilli par ALEXIS BERNIER

SES TITRES FÉTICHES

DAVID BOWIE

Life on Mars (1971)

PINK FLOYD

Wish You Were Here (1975)

POP SMOKE

Hotel Lobby (2020)

AGENDA

L'appellation n'est pas usurpée, on peut bien voir (en vrai et pas sous emprise hallucinogène) des cervidés au **Biches Festival** qui porte donc bien son nom. Pour sa deuxième journée, l'événement normand devrait pousser le public à danser comme un animal surtout quand, sur scène, on entend Bagarre, Myd ou les gentilles organisatrices parisiennes de la fameuse soirée queer Dyke Menopause en mode délocalisation. Biches, ô mes biches !

Ce samedi à La Ferme de Rai (Orne).



Myd est au festival Biches, dans l'Orne, ce samedi.

PHOTO ALICE MOTTÉ

Au Petit Bain, une double affiche placée sous le signe de l'audace des machines et qui joue la tête chercheuse du côté du rock avant-gardiste. On pourra donc y entendre le projet High Season, union de la légende électronique Chloé Thévenin et du chanteur de Suuns Ben Shemie, mais aussi la productrice **Trypñème** à l'électro savante et onirique qui fêtera la sortie de son album *Odd Balade*. Champagne.

Mercredi à Paris, le Petit Bain.

La liste de quelques influences d'**Igorrr**, alias Gautier Serre, résume bien le propos musical totalement éclaté du projet. Sont Chopin, Meshuggah, Cannibal Corpse, Aphex Twin et Taraf de Haïdouks. Et on pourrait rajouter aussi le musette (Non ? Si !). Un grand gloubi-boulga à la sauce metal dont on ne sait cependant pas très bien s'il faut rire ou pleurer. A vous de voir.

Jeudi à Biarritz, Atabal.

NE PAS CONFONDRE : «HELLO, IT'S ME»

Ils s'écrivent de la même manière mais n'ont rien en commun



Todd Rundgren

Il l'a enregistrée nombre de fois durant sa carrière, avec son groupe Nazz ou en solo, mais selon la légende, *Hello, It's Me* est la première chanson qu'il a composée, en 1966 ou 1967. Musicien atypique, aussi sophistiqué que déjanté, le prolifique Todd Rundgren est capable du pire comme du meilleur. C'est d'ailleurs ce qui rend le personnage fascinant. Si sa carrière protéiforme et baroque est impossible à synthétiser en quelques lignes, cette chanson fait partie de ses plus belles. Chant d'amour épistolaire qui ressemble plutôt à un «salut, je me barre», ce titre, en apparence d'une simplicité déconcertante, fut redécouvert en 1999 en apparaissant dans la BO de *Virgin Suicide*.



Lou Reed & John Cale

En 1990, trois ans après sa mort, pétris de records, Lou Reed et John Cale enregistrent *Songs for Drella* pour dire adieu à Andy Warhol, qui leur a mis le pied à l'étrier à l'époque du Velvet Underground. *Hello It's Me* est la chanson qui clôt l'album et l'un des plus beaux textes de Lou Reed. Les mots sont simples, les émotions contenues, mais en quelques strophes, c'est toute la complexité des relations humaines qui se dévoile. D'habitude strident, le violon de John Cale a pour l'occasion la tendresse d'une caresse. Si «cela arrive un peu tard», comme Lou Reed le chante, c'est néanmoins l'un des plus beaux adieux du rock'n'roll.

LIVRES/

Norman Maclean L'horizon est en feu

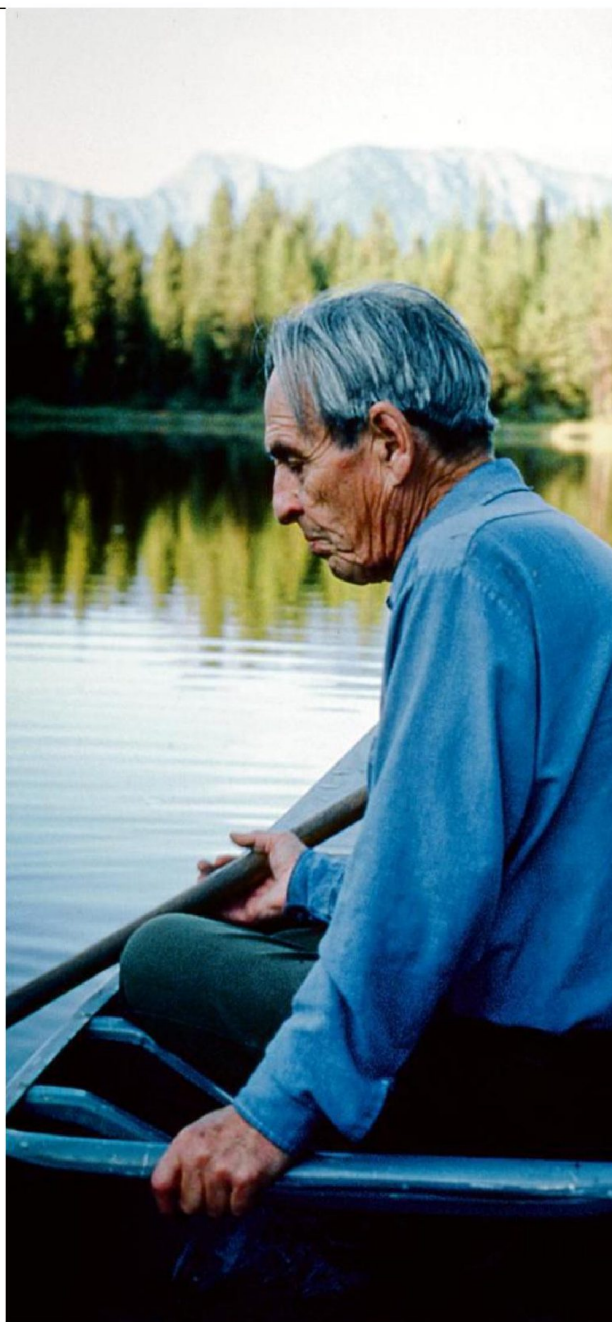
Nouvelle publication d'une des bibles littéraires de l'école américaine dite du Montana, un roman obsessionnel et inachevé autour du grand incendie meurtrier de Mann Gulch en 1949.

Par PHILIPPE LANÇON

En août 1949, il y a eu des orages aux portes des Rocheuses, dans le Montana. C'est un endroit où la prairie rencontre la montagne dans des dimensions bibliques. L'orage dont la foudre « a déclenché l'incendie de Mann Gulch est passé par-dessus le ravin et, le lendemain, à la fin de la journée la plus chaude jamais enregistrée dans la région d'Helen, treize pompiers parachutistes étaient morts ». Ils étaient quinze à sauter sur une colline, le 5 août, en amont du puissant fleuve Missouri et du feu. Treize d'entre eux avaient entre 17 et 23 ans. De braves gamins solides, entraînés, pleins de « fierté » et de « romantisme », qui allaient au feu sans hésiter : « Certains semblent nés pour secourir les autres, comme les poètes ». Ils furent surpris par ce qu'ils ne pouvaient affronter : un accident thermique. En résumé, un changement de sens et une explosion du feu, dus à un orage sans pluie, à la topographie pleine d'obstacles de la zone et à la manière dont le vent, en heurtant ceux-ci, s'est divisé et s'est mis à tournoyer. Quand le feu avance à la vitesse du vent et qu'il a 80 mètres de profondeur, le traverser est impossible et lui échapper relève de la chance plus que de l'endurance. La seule chose à faire est de « décamper le plus vite possible ». Mais il arrive que ça ne suffise pas. On ne savait pas trop, à l'époque, anticiper ces accidents. Rien n'est plus perturbant que de vivre un incendie de forêt : c'est le grand dérèglement de tous les sens. Norman Maclean, qui avait été confronté aux lieux locaux dès son enfance, savait de quoi il parlait. Nul ne l'a écrit comme lui dans la *Part du feu*, une des bibles littéraires de l'école dite du Montana : le livre lui-même est conçu comme un accident thermique. Ses multiples descriptions sont aussi précises que fantastiques, souvent redondantes, parfois opposées : des vents tourmentés

ascendants. Les phrases s'efforcent de circonscrire physiquement, mentalement, éperdument, le phénomène qu'elles décrivent et qui les fait flamber. L'ensemble, obsessionnel et inachevé, a été publié en 1992, deux ans après la mort de l'auteur à 87 ans, puis, en France, deux ans plus tard (*Libération* du 8 décembre 1994). Sa nouvelle publication, révisée et encadrée par une préface et une postface éclairantes, est d'autant plus méritée que le texte semble préparer à ce qui nous attend : « A l'éventualité que la terreur de l'univers ne soit pas encore fossilisée et que ce dernier n'ait pas épuisé toutes ses reprises de feu. » Il est possible, en effet, que le feu finisse par emporter l'humanité. L'écriture de Maclean est un acte de survie qui prend, rétrospectivement, tout son sens : « Demandons-nous également s'il n'y a pas quelque forme, quelque configuration, quelque modèle qui s'apparenterait à l'art dans cet univers que nous pénétrons, composé de catastrophes et d'éléments manquant. » Les portes des Rocheuses en flammes sont aussi celles de la seule chose qui, avec la science et les pompiers, puisse nous sauver : la poésie.

On dirait une prière née de l'observation : « Lorsqu'il brûle, le feu de cime émet le bruit d'un train qui prendrait un virage trop vite, atteignant un tel volume sonore que l'équipe peut ne pas comprendre ce que son chef est en train de faire pour la sauver. Parfois, quand la forêt s'éclaircit, l'incendie imite le son métallique d'un train qui franchit un pont ; parfois, il atteint une clairière et se tait comme s'il passait dans un tunnel, mais quand les pommes de pin en flammes tourbillonnent dans les airs et retombent de l'autre côté de la clairière en y allumant des foyers secondaires, c'est comme si le train émergeait du tunnel en éjectant une fumée noire. Elle tourbillonne jusqu'à trouver de l'oxygène, et alors des flammes gigantesques jaillissent au sommet du nuage qu'elle forme dans le ciel. Le combattant du feu



Norman Maclean dans le Montana, en 1983. PHOTO VC. WALD

novice, qui voit de la fumée noire jaillir du sol et se transformer en flamme en haut dans le ciel, pense que les lois naturelles ont été renversées. Ce sont les flammes qui devraient surgir en premier et la fumée devrait en émaner. Le combattant du feu novice ne comprend pas

comment le feu est monté si haut. Il a peur – à juste titre. »

« Deux mathématiciens »

Dans la troisième et dernière partie du livre, l'écrivain, ancien forestier et ancien profes-



6 août 1949. Rapatriement des corps des 13 jeunes pompiers parachutistes tués dans l'incendie. PHOTO DICK WILSON, DEPARTMENT OF AGRICULTURE, US FOREST SERVICE

trée, je me suis demandé ce que j'avais bien pu faire dans une autre vie pour me retrouver, une fois à la retraite, face à deux mathématiciens et deux souffleries. Une partie de la réponse devait avoir trait à ma vie personnelle. Enfant, j'ai dû affronter les dangers de la forêt et je n'ai cessé, depuis, de rêver que je me trouve sur une tranchée coupe-feu : l'incendie est sur le point de la franchir et c'est ce qui adviendra si je me réveille, alors j'essaie de rester dans le rêve. » C'est probablement pour ne pas sortir du rêve que cet homme, hanté par cette histoire depuis trente ans, reprit l'enquête à 75 ans et travailla à ce second livre jusqu'à sa mort. L'éditeur a coupé des redites. Celles qui restent, nombreuses, tournoient et voltigent sur les pages comme les branches et les feuilles calcinées dans l'air qu'elles rendent irrespirable.

Un bref récit de Maclean retrouvé dans ses papiers, «*Le Fantôme noir*», a été ajouté en prologue. L'auteur y conte un calvaire épuisant et magique : son ascension vers le lieu des morts, en 1949, cinq jours après le désastre. À la fin, il voit, au bord de la rivière, «*débout dans l'eau [...] un cerf terriblement brûlé. Il buvait sans doute depuis un long moment. Il était probablement dans le même état que les deux pompiers parachutistes, Hellman et Sylvia, qui ne sont pas morts sur le coup et n'ont jamais pu échanger leur soif. La description de leur agonie, plus loin, devant les secours, ne risque pas d'être oubliée par ceux qui l'auront lue. «*Le cerf était imberbe et violacé. Là où la peau était déchirée, la chair apparaissait par plaques. Pendant un moment, il n'a pas levé les yeux. Il devait être comme Joe Sylvia, brûlé si profondément qu'il en était devenu euphorique. Quand un arbre a explosé non loin et a été projeté telle une victime au pied d'un à-pic, le cerf a enfin relevé la tête et nous a longuement étudiés. Ses yeux ressemblaient à des ampoules rouges qui éclairaient les longs poils bordant ses paupières.* » Ces ampoules rouges attirent dans une chambre noire où la main d'un démiurge développe les images de vie et de mort, avant d'éteindre la lumière.*

Un «feu de secours»

Quand un tel événement croise l'histoire intime d'une personnalité hors-norme, cela donne parfois un grand livre imparfait. C'est le cas de la *Part du feu* (en anglais, plus concrètement et dynamiquement : *Young Men and Fire*). La force du récit est nourrie par ses défauts, ses rafales métaphoriques, par l'affichage incantatoire de son cahier des charges (Maclean n'était pas pour rien fils de pasteur presbytérien). D'un côté, «*l'écrivain doit aborder les questions historiques mais en choisissant la perspective, et la question la plus évidente qui s'impose à lui lorsqu'il aborde un nouveau matériau est toujours la suivante :*

l'étrange ou le merveilleux adviendront-ils ici ? La question morale vient plus tard, tout comme l'expertise scientifique ». Le texte suit, dans ses trois parties, ce cheminement. De l'autre, l'écrivain (qui n'est autre que Maclean) est guidé par une mission : «*Contrairement à l'historien, il «se doit de suivre la compassion là où elle le mène. Il doit être capable d'accompagner ses personnages, à travers le feu et la fumée, et de témoigner de ce qu'ils ont pensé et ressenti même lorsqu'ils ne le savent plus eux-mêmes. Ce récit de l'incendie de Mann Gulch ne sera pas achevé tant qu'il ne sera pas en mesure de parcourir la distance qui le sépare des croix en compagnie de ceux que la fumée, pour le moment, dissimule. Ils étaient jeunes et ils n'ont pas laissé grand-chose derrière eux. Il faut que quelqu'un se souvienne d'eux.* » Norman Maclean est ce quelqu'un. L'inachèvement de son récit est compréhensible : il prolonge la vie en embarquant le lecteur sous la cendre, de même que Dodge, le chef de groupe, a survécu à l'incendie en créant instinctivement un «*feu de secours*» : il mouilla son mouchoir et le plaqua sur son visage, avant «*d'entrer dans son propre feu et de s'allonger dans les cendres chaudes pour laisser passer l'incendie principal au-dessus de lui.* »

Les hommes avaient sauté à 17 heures. À 18 heures, c'était fini : «*Le lendemain, on a retrouvé la montre de l'un des garçons près de son corps. Les aiguilles fondues indiquaient 17h56 pour l'éternité.* » Ils ont donc eu «*cinquante-six minutes devant eux environ, le temps de réfléchir un peu, ce qu'ils n'ont probablement pas beaucoup fait. Ce n'est pas bien difficile d'imaginer ce qu'ils avaient en tête. Ils savaient qu'ils étaient les meilleurs et c'était sans doute ce qu'ils se disaient, au moins indirectement, considérant l'incendie comme un jeu d'enfant. Ils se voyaient en héros et cet incendie leur apparaissait comme une épreuve surmontable. Ils maîtrisaient déjà l'une des meilleures façons d'affronter le danger en forêt : imaginer qu'un public vous regarde. Les flancs des montagnes deviennent les gradins d'un amphithéâtre remplis d'admirateurs, parmi lesquels on voit toujours son propre père, qui autrefois a combattu les incendies lui aussi, et puis sa petite amie, mais, plus clairement encore, on se voit soi-même passer entre les cordes du ring d'un champion.* »

À l'été 1978, arpentant avec l'un des deux survivants les lieux du désastre, ces collines abruptes bordées de falaises et dominant le puissant fleuve Missouri, Maclean les compare cette fois à Little Big Horn, l'endroit pas si lointain où le général Custer et ses hommes furent massacrés par les Indiens. Une autre fois, il apprend que la technique du «*feu de secours*», qui valut à Dodge d'être accusé (puis disculpé) d'avoir fait griller ses hommes, avait été décrite par Fenimore Cooper dans la *Prairie*. Une des

NORMAN MACLEAN
LA PART DU FEU
Préface de Pete Fromm,
postface de Timothy
Egan. Trad. de l'anglais
par Jean Guilloineau et
Laure Jouanneau-Lopez.
Rivages, 396 pp, 23 €
(ebook : 16,99 €).



aventures du trappeur Bas-de-Cuir. Quand la tragédie de Mann Gulch a eu lieu, Maclean avait 46 ans. Son enfance et sa jeunesse par là-bas, l'assassinat de son frère admiré, il les a contés en 1976 dans son premier livre, *Et au milieu coule une rivière*, adapté au cinéma par Robert Redford. Pour comprendre le lien l'unissant au paysage incendié, aux morts, aux survivants, il n'est pas inutile de lire ce précédent livre, dont voici le début : «*Dans notre famille, nous ne faisons pas clairement la distinction entre la religion et la pêche à la mouche. Nous habitons dans l'ouest du Montana, au confluent des grandes rivières à truites, et notre père, qui était pasteur presbytérien, était aussi un pêcheur à la mouche qui montait lui-même ses mouches et apprenait aux autres à monter les leurs. [...] Et vous qui n'avez encore jamais tenu en main une canne à mouche, il va falloir vous initier à cet art avec la rigueur des marines et des presbytériens, et vous découvrirez bientôt que, sur le plan des faits aussi bien que sur le plan théologique, il est avéré que l'homme est par nature une créature assez mal venue.* »

«Une tape» sur le mollet

Les textes que Maclean a lus circulent aussi dans la *Part du feu*. Il avait enseigné la littérature anglaise à Chicago, particulièrement Shakespeare. Le génie baroque de l'auteur de la *Tempête* inspire le récit qui semble renverser, avec une compassion phénoménale et virile, la réplique de Caliban : «*Que tous les miasmes aspirés par le soleil / Dans les fonds, dans les bœufs, dans les mares s'abattent / sur Prospero, pour faire de lui, ponce à ponce / une plate !* » Le saut dans le vide des parachutistes, à proximité de la fumée qui leur masque la nature du feu, devient une étape de la création : «*L'observateur dit "aller" ou quelque chose comme ça, mais le parachutiste ne saute pas avant de sentir une tape sur son mollet gauche, ce qui pour- suivra jusque dans ses rêves.* » Et dans ceux de l'écrivain. «*Quand il sent la tape, il s'élance dans le ciel, pied gauche en premier pour que le vent ne le projette pas dans la queue de l'avion, qui est à sa gauche. Il s'en va en direction de la terre en "position repliée", c'est-à-dire un peu comme à sa naissance. Toute l'aventure consistant à arriver sur terre en tombant du ciel partage plusieurs points communs avec une venue au monde.* » Ensuite, «*la descente jusqu'au sol ne prend qu'une minute en moyenne. C'est à peu près le seul moment où le parachutiste est seul, et il s'agit de l'un des instants les plus solitaires de sa vie.* » L'auteur ne l'est pas moins quand il le suit jusqu'au feu qui l'avala.

Dans sa préface à *Et au milieu coule une rivière*, Robert Redford écrivait : «*C'est une œuvre follement insaisissable : elle s'éloigne du lecteur en dansant, tel le boxeur qu'était autrefois Maclean, avant de revenir à toute vitesse lui coller un coup bien senti entre les yeux par la beauté de sa langue ou en plein plexus par sa profonde émotionnelle.* » Tel est la *Part du feu*, où les pompiers mortels bénéficient de la même comparaison. Ils «*vallaient connaître le destin des boxeurs professionnels*... Ils seraient finis à l'instant où leurs réflexes ralentiraient d'une fraction de seconde, à l'instant où ils n'arriveraient plus à encaisser les coups et cogner de plus belle pour gagner le match. »

seur de littérature à l'université de Chicago, se confronte aux mathématiciens qui, depuis lors, ont modélisé ces incendies, aujourd'hui plus monstrueux que jamais : «*Lorsque nous nous sommes assis pour la première fois autour de la grande table de conférence dans l'en-*

LIVRES/

POCHES

La douce Vida («Dompter les vagues», plongée dans l'adolescence

Par THOMAS STÉLANDRE

Souvenons-nous du Dr Armonson, venant de surturer les poignets de la jeune fille et s'adressant à la patiente autant qu'à lui-même : «*Qu'est-ce que tu fais là, ma petite ? Tu n'as même pas l'âge de savoir à quel point la vie peut devenir moche.*» Et souvenons-nous de la réponse de Cecilia, la plus jeune des cinq sœurs Lisbon : «*On voit bien, docteur, dit-elle, que vous n'avez jamais été une fille de treize ans.*» Avec cet échange introductif, *Virgin Suicides* – le roman de Jeffrey Eugenides publié outre-Atlantique en 1993 (réédité en poche à l'Oliver en mars) et adapté sur grand écran par Sofia Coppola – traçait sa ligne de conduite : il y avait les vieux médecins et il y avait les adolescentes ; il y avait les filles qui se dérobent et les garçons cherchant à les comprendre ; il y avait les conjectures et surtout les pièces du puzzle à jamais manquantes. «*Elles savaient tout de nous alors que nous étions incapables de percevoir leur mystère.*»

Dompter les vagues, cinquième roman de l'Américain Vendela Vida, évoque parfois *Virgin Suicides*, mais ce sont ses différences avec le livre d'Eugenides qui lui donnent toute sa valeur. Ici, c'est une fille qui parle et raconte, narratrice ancrée dans son décor plutôt qu'évaporée, une fille qui dit «*nous*» plutôt que «*je*». Eulabee, «*treize ans, bientôt quatorze*», et ses trois amies règnent sur les rues de Sea Cliff, quartier huppé de San Francisco. «*Nous brûlons d'envie que les garçons nous regardent. Nous brûlons d'envie de brûler d'envie. Nous brûlons d'aimer. Nous brûlons de vouloir aimer.*» Maria Fabiola est la plus belle et la plus riche du groupe. C'est aussi celle qui, un jour, disparaît : voici le nœud de l'affaire. La mer, comme prévu dans ces parages littéraires, brasse une odeur de pourriture (un père se suicide lors d'une soirée pyjama, un conducteur demande l'heure aux filles sur le chemin de l'école et – était-il en train de se toucher ?) mais, ce qu'on attendait moins, c'était de lire autant : *Dompter les vagues* est un roman très drôle, plein d'esprit et de bonnes réparties, sur les histoires qu'on se raconte et qu'on raconte ado.

Dans la tête d'Eulabee, tous les adultes, parents ou enseignants, sont plus ou moins ridicules et c'est particulièrement savoureux. Alors que le lycée est en émoi après la disparition de Maria Fabiola, Eulabee entre dans le bureau de leur professeur d'anglais. «*Vous êtes en pleine correction ?*» demande-t-elle. «*Non, répond-il, en reposant la copie d'un geste théâtral. C'est la dissertation de Maria Fabiola sur 1984. Je la relisais pour voir si je pouvais y trouver des... indices.*» Eulabee n'a pas aimé Franny et Zoey de Salinger, alors elle emprunte autre chose sur l'étagère, *l'Insoutenable Légèreté de l'être* de Kundera («*Ça paraît un peu old-olé*). Pendant qu'elle rêve d'avoir le même chapeau melon que Sabina et songe à se mettre au tchéco, on pense à *Lady Bird* de Greta Gerwig pour l'esprit *quirky* (bizarre-mignon). À Halloween, un foulard suffit pour se déguiser en Isadora Duncan. *The Breakfast Club* passe au cinéma et on découvre les *Psychédélic Furs* dans un baladeur. On est en 1985-1986 tout du long, puis en 2019 pour une petite trentaine de pages, comme si, au ratio, la vie se jouait sur quelques mois de jeunesse et que l'âge adulte consistait, clopin-clopant, à essayer de comprendre ce qui avait bien pu se passer cet été-là. ▶

VENDELA VIDA DOMPTER LES VAGUES
Traduit de l'américain par Marguerite Capelle.
Albin Michel «*Terres d'Amérique*»,
304 pp., 21,90 € (ebook : 14,99 €).

MARIA STEPANOVA
EN MÉMOIRE
DE LA MÉMOIRE
Traduit du russe par Anne
Coldefy-Faucard,
le Livre de poche,
640 pp., 9,90 €.



«*À croire que le grand but de chaque note, de chaque volume consciencieusement noirci chaque année, était de laisser un témoignage sûr de sa vie extérieure – en gardant pour elle sa vraie vie, intérieure. Tout montrer. Tout dissimuler.*»

«Le style était tout pour lui» Réédition de John McGahern

Recueilli par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Petit à petit, une bibliothèque John McGahern se bâtit aux éditions Wespieser. Voici venu le *Pornographe*, quatrième roman réédité sur les six de l'œuvre. L'éditeur a prévu un volume de toutes ses nouvelles. Le narrateur du *Pornographe*, un jeune trentenaire sans le sou, partage son temps entre l'écriture de textes pornos (passages intégraux dans le livre) pour gagner sa vie, ses déambulations dublinoises et ses visites à sa tante à l'hôpital, un flacon de cognac à la main en guise d'antidouleur. La rencontre avec une femme dans un dancing va remettre sa liberté en question. Disparu en 2006, John McGahern est un des grands écrivains irlandais du XX^e siècle, et sa lecture intense. Frank Shovlin, professeur à l'Institut des études irlandaises de l'université de Liverpool, éditeur de sa correspondance (Faber & Faber, 2021), évoque l'homme et ses textes. **Pourquoi vous êtes-vous intéressé à John McGahern ?**

Je l'ai connu à 19 ans, à l'université de Galway. La même année, en 1990, il publiait *Entre toutes les femmes*, qui a failli remporter le Booker Prize. Il a alors gagné une solide réputation. Au printemps 1993, il a enseigné à un petit groupe d'entre nous. C'était un homme très charismatique et discret. Devenu moi-même universitaire, j'ai commencé à écrire sur lui en 2009. Sa veuve Madeline m'a contacté en 2014 pour mener l'édition de sa correspondance.

Vous a-t-elle demandé du temps ?
Sept ans. Les lettres étaient éparpillées : certaines se trouvaient à l'université de Galway, d'autres chez des particuliers. J'ai posé des centaines de questions à Madeline au fil des ans. J'ai une bonne compréhension de John McGahern l'écrivain : il n'a pas varié au cours du temps. Il n'a fait que se renforcer dans son talent et sa puissance d'auteur.

Avait-il une importante correspondance ?

Pas si vous le comparez à William Butler Yeats. Pour Yeats, trois volumes ont déjà été publiés, quatre autres sont à venir. Son éditeur a commencé en 1980

et m'a dit un jour qu'il s'attendait à mourir avant d'avoir terminé. McGahern a donc écrit beaucoup de lettres, mais pas autant que d'autres. J'en ai collecté environ 1500, et une centaine d'autres ont été portées à ma connaissance après la parution du recueil.

Qu'avez-vous appris de ces lettres ?
Plein de petits détails. J'ai une très bonne idée des lieux où McGahern a vécu tout au long de sa vie. Il a beaucoup bougé, surtout lorsqu'il était un jeune écrivain pauvre. Quand *l'Obscur*, son deuxième roman, a été censuré en Irlande en 1965 et qu'il a perdu son emploi d'enseignant, il est allé vivre à Londres, à différentes adresses. Il s'est marié pour la première fois en novembre 1964, à Helsinki, au bord de la mer. Sa correspondance confirme qu'il a consacré sa vie à l'écriture et qu'il n'aimait pas le milieu littéraire. Il voyait l'écrivain comme un artiste qui a besoin d'être seul pour travailler, de calme, de temps. Il n'aimait pas le jeu et les prix, et il était très méfiant envers les écrivains qui jouaient ce jeu. Il a eu de la chance avec Madeline, sa seconde épouse, avec qui il a vécu à la campagne, dans le comté de Leitrim. J'ai appris à bien la connaître et j'ai tendance à croire que leur mariage a joué un rôle très important dans son succès.

Ecrivait-il lentement ?
Il a dit avoir écrit *l'Obscur* trop rapidement. Le *Pornographe*, son quatrième, a été publié

en 1979 et *Entre toutes les femmes* en 1990. Il lui a donc fallu près de dix ans, et le même intervalle ensuite avec *Pour qu'il soit face au soleil levant*. Il écrivait très soigneusement, avec de nombreux brouillons. Les brouillons déposés à l'université de Galway sont très révélateurs : sa façon de commencer pouvait être très différente de ce qu'il finissait par faire. Sa nouvelle «*Noël*» par exemple compte huit à neuf pages, mais vingt-cinq brouillons différents. Il a même pu dire que son meilleur éditeur était la poubelle.

A-t-il laissé des textes inédits ?

Son premier roman, *The End or the Beginning of Love*, n'a jamais été publié. Il s'y refusait avec raison, c'est un texte de jeunesse. James Joyce aussi avait décidé de ne pas publier son pre-

mier roman et l'avait réutilisé dans *Portrait de l'artiste en jeune homme*. Je dirais que c'est pareil pour McGahern. Son premier roman est un peu maladroit, un peu trop émotif, mais il en a repris les matériaux pour *la Garserne* et *l'Obscur*.

Pourquoi est-il présenté comme écrivain de la campagne ?

C'est une erreur de le considérer ainsi ! Le *Pornographe* est situé à Dublin et à Londres. Beaucoup des nouvelles sont basées à Dublin. *Journée d'adieu* se passe à Londres. Et il a été très influencé par la vie en ville. Il n'avait pas honte d'être originaire de la campagne irlandaise et d'y vivre, il avait choisi de le faire. Mais le danger serait de le cataloguer comme un poète pastoral. **Le *Pornographe* n'est-il pas aussi une provocation ?**

C'est une provocation et une sorte de réponse à son éviction. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il était encore en colère. *l'Obscur* est son seul livre à avoir été banni. La censure avait presque disparu à la fin des années 1970 lorsque le *Pornographe* a été publié. Ce roman est intéressant pour son côté expérimental. Il y a un narrateur anonyme, deux niveaux de lecture entre des scènes pornographiques et de véritables scènes sexuelles avec sa maîtresse. La fin est aussi très inhabituelle. Si ce fut un succès critique, il ne s'est pas bien vendu. Onze ans plus tard, le succès de *Entre toutes les femmes* a pris McGahern par surprise. **Que diriez-vous de son style ?**
Extrêmement prudent. McGahern savait que l'exagération ou le mélodrame menaient au désastre. Flaubert



INTERVIEW

ALBERT MEMMI
AUTOBIOGRAPHIE
IMPOSSIBLE
Grasset «les Cahiers
rouges», 224 pp., 13 €.



«Allons, il faut nous résigner : nous ne sommes pas transparents à nous-mêmes. La conscience n'est qu'une flamme tremblotante, dans une lanterne tournante, qui n'éclaire nos ténèbres que par à-coups : trois quarts d'obscurité, un quart de lumière.»

RENÉ DEPESTRE
JOURNAL D'UN ANIMAL
MARIN CHOIX
DE POÈMES 1956-1990
Préface de Jean d'Amérique,
Poésie/Gallimard,
144 pp., 7,20 €.



«Entre un coup d'Etat militaire et un coup d'Etat poétique, il y a la distance qui sépare la charogne d'un léopard du dernier mouvement chanté de la Neuvième Symphonie. Un coup d'Etat poétique peut fournir l'électricité, sans une panne pendant cent ans, à une ville de dix millions d'habitants.»



John McGahern
en 1997,
chez lui
à Foxfield,
en Irlande.

PHOTO
MADELINE
MCGAHERN

a dit dans une lettre que son ambition était d'écrire un roman sur rien. Ce que veut dire Flaubert, c'est qu'il veut un roman qui survive grâce à son seul style, pas par son intrigue et ses personnages. Je pense que McGahern fait ça : il se méfie des intrigues, des rebondissements, des suspenses. C'est la phrase qui l'intéresse. Il a dit aussi que tout son travail commençait par une seule image. Dans *Lignes de fond*, son premier recueil de nouvelles publié en France en 1971 traduit par Pierre Leyris, il a inclus «l'Image», un court essai qui paraît comme un manifeste sur ce que c'est qu'écrire pour lui. Le style était tout pour lui. Il disait qu'écrire ne tient pas à ce que vous voulez dire, mais à la manière dont vous l'écrivez. Cela atteint son apogée dans son ultime livre. *Pour qu'ils soient face au soleil levant*.

Compte-t-il toujours en Irlande ?

Quand je rentre au pays et qu'on me demande ce que je fais, je réponds que je travaille à la biographie de John McGahern et les gens en ont presque les larmes aux yeux. McGahern occupe une place particulière en Irlande. Je dirais qu'avec Seamus Heaney, il est probablement l'écrivain irlandais le plus aimé depuis la Seconde Guerre mondiale. Ah, je dois aussi ajouter Beckett, un des héros de McGahern, et vous pouvez en voir de nombreux signes dans ses textes. ◆

JOHN MCGAHERN
LE PORNOGRAPHE
Traduit de l'anglais (Irlande)
par Alain Delahaye,
Sabine Wespieser, 380 pp., 24 €.

Hwang Jungeun, de boue et d'os

Troisième traduction de l'autrice coréenne, un roman hanté par la guerre centré sur une mère et ses deux filles

Par FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

«**T**u n'es pas obligée de te forcer à être une bonne fille», dit le frère à sa sœur Han Sejin. La conversation a lieu au téléphone : Han Mansu vit au loin et la cadette de la famille raconte comment elle a accompagné leur mère Yi Sunil à la frontière inter-coréenne pour s'occuper des ossements du grand-père. «Une bonne fille ? / Han Sejin a répondu que ce n'était pas ça. / Han Sejin pensait que ce n'était pas ça. En voyant le sourire de sa mère quand elle l'avait invitée à aller saluer le grand-père, à le faire pour la dernière fois, n'importe qui aurait eu de la peine et c'était tout. Mais de cela elle n'a pas dit un mot.»

Après *Je vais ainsi*, ce nouveau roman de la Coréenne Hwang Jungeun nous entraîne au sein d'une famille où les non-dits, l'oubli nécessaire de «tant d'histoires si affreuses» créent un décor cotonneux de solitude. La structure du livre accroît les écarts de points de vue. *Une bonne fille* est formé de quatre textes constituant chacun une œuvre en soi qui «créent, une fois réunis, une nouvelle possibilité de lecture», notent les traducteurs. Les trois principaux personnages – la mère, sa fille cadette et son aînée Han Yongjin – apparaissent ainsi sous différents éclairages, tandis que la romancière ne cesse d'aller et venir entre le présent du livre et les flux mentaux de l'une ou de l'autre.

«Maman ! A quoi penses-tu ? / A quoi penses-tu comme ça ? Lui a demandé Han Sejin. Délaissant les chaussures de randonnée, Yi Sunil s'est tournée vers elle. Han Sejin la regardait entre ses paupières légèrement gonflées.» Les livres de Hwang Jungeun, née en 1976 à Séoul, sont souvent somnambuliques. Ici il sem-

ble que l'esprit file tout le temps vers la rêverie avant d'être rappelé à l'ordre par une réalité saisie dans toute son acuité. Ainsi ces chaussures de randonnée. Lors de l'expédition vers la tombe du grand-père, les deux femmes avaient perdu leurs semelles dans la boue. Mais avant il y avait eu cette impression délicate : «C'était une montagne d'automne. Les pieds s'enfonçaient doucement dans le sol couvert d'une épaisse cou-

che de feuilles mortes en train de se décomposer, à l'écart de tout passage.»

Cette sensualité comme lorsque l'autre sœur, Han Yongjin, décrit l'odeur «pure» de la literie neuve console de la violence tapie dans le livre, celle de l'histoire inscrite dans la mémoire de Yi Sunil. La septuagénnaire fut très tôt orpheline de guerre puis bonne à tout faire avant de se marier avec un bon garçon. Ils vivaient dans un marché

près d'une vendeuse de *sundae*. Des années plus tard, Yi Sunil revient sur les traces de son passé. Il y a toujours des *sundae*. Ce ne sont pas des desserts McDonald's mais des intestins de porc farcis de vermicelles. ◆

HWANG JUNGEUN
UNE BONNE FILLE Traduit du coréen par Jeong Eun Jin et Jacques Batilliot.
Zoé, 160 pp., 18,50 €
(ebook : 11,99 €).

PRIX LIVRE INTER 2024



Éditions du sous-sol

Phœbe Hadjimarkos Clarke

Aliène



«Un grand livre, un grand style, une langue très puissante.»

Isabelle Huppert
Présidente du jury du 50^e Prix Inter

LIVRES/

POCHES

**HENRIETTE WALTER
PIERRE AVENAS
LA MYSTÉRIEUSE
HISTOIRE DU NOM
DES OISEAUX**
Robert Laffont «Arion»,
382 pp., 10 €.



«Chacun sait que les oiseaux ont un bec et des plumes et qu'ils ont des ailes grâce auxquelles ils peuvent voler, sauf les oiseaux marcheurs comme l'autruche, ou nageurs comme le pingouin, et que tous pondent des œufs. En revanche, leurs noms précis sont peu ou mal connus.»

Une déportée en toutes lettres

Isabelle Cohen raconte sa mère

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

Cette biographie, cette lettre à une mère, ce poème, car ce livre relève de ces genres divers, «va de A à Z comme le mot Auschwitz pris à la lettre». Il est «l'ordre et le désordre». Par sa structure, son ton, littéraire mais sans manières, sa façon de laisser des blancs au milieu des phrases (ils marquent l'humour ou l'émotion), par sa tendresse contenue, il ne ressemble pas aux autres écrits sur les camps, contrairement à ce que son titre indique, *Revenir, raconter*. Il faut le lire pour ces singularités. Il reflète le chaos créé par la déportation chez celle qui l'a vécue, la mère de l'autrice. C'est un texte bouillonnant, animé, comme s'il nous était dit par une personne que nous venions de rencontrer et qui dresserait en urgence le portrait d'une femme complexe, pressée, surmenée, obstinée, une mère. Isabelle Cohen, l'autrice, est la fille de Marie-Elisa Nordmann, née en 1910, déportée pour faits de résistance à Auschwitz le 24 janvier 1943, dans le même convoi que Charlotte Delbo. Elle fut transférée à Ravensbrück puis à Raisko, à deux kilomètres de Birkenau, pour travailler au laboratoire d'agronomie de ce camp : «Il y a eu Raisko sinon je ne respirais pas», écrit Isabelle Cohen. Rentrée à Paris le 1^{er} mai 1945, sa mère y meurt en 1993. Trente ans après, Cohen raconte la trajectoire de sa mère, une survivante qui a beaucoup témoigné de l'extermination mise en œuvre par les nazis. La mère de sa mère a aussi été déportée puis est morte gazée à Auschwitz. Le petit frère de Marie-Elisa Nordmann, Philippe, est mort à Bergen-Belsen. Elle était la cousine du résistant Léon-Maurice Nordmann, cofondateur du réseau du musée de l'Homme, fusillé au mont Valérien en 1942. Elle était chimiste. Très peu de temps après sa libération, elle fut engagée au Commissariat à l'énergie atomique dirigé par Frédéric Joliot. En 1950 elle signa un appel exigeant l'interdiction de l'utilisation de l'arme atomique. Joliot fut débauché, elle aussi deux ans après : «J'ai été foutu à la porte en même temps que Joliot / Refrain de notre jeunesse qui se révèle faux». Elle était communiste, courageuse, mère de quatre enfants dont un, Yves, était né avant la guerre. Les trois autres sont «nés la tête la première pour se remettre à la vie». Elle a présidé l'amicale des déportées d'Auschwitz de 1950 à 1991 : «Les mots ami amie amis amies étaient premiers». Cohen cite l'ethnologue Germaine Tillion qui, faite prisonnière à Ravensbrück, disait devoir sa survie à une «coalition de l'humanité». Dans les cérémonies, Nordmann ne passait pas inaperçue : «Annette Wiewiorka explique dans son livre Auschwitz, soixante ans après, que tu es «Tortureur vedette de la cérémonie pour le dixième anniversaire de la libération du camp»». Un jour de 2016 où elle ne parvient pas à respirer, Isabelle Cohen est hospitalisée et décide de ne pas rédiger ce livre sur sa mère de manière linéaire, mais sous la forme d'un abécédaire : «Le "je" du récit m'échappe». À la fin de son travail d'écriture, elle s'aperçoit que manque une entrée à la lettre «A». Comme Isabelle. A la lettre Z, elle rappelle qu'Auschwitz était «la destruction de A à Z».

ISABELLE COHEN

REVENIR, RACONTER Verdier, 336 pp., 21,50 €.

Philippe Le Guillou, plein Brest

Passé familial et amours dans la ville à «la beauté mystérieuse»

Par CLAIRE DEVARREUX

Philippe Le Guillou, dans *Brest, de brume et de feu*, commence par nous faire découvrir la cité reconstruite en mettant ses pas dans ceux de ses grands-parents. Côté maternel, Gabriel, né en 1902, est un enfant de la campagne, brillant, aimé de ses maîtres, qui s'engage dans la marine. Il a 15 ans. A Brest, personne ne vient le tourmenter avec son absence de père : c'est un fils naturel élevé par sa grand-mère, un garçon rêveur, silencieux. On tait dans la famille cette tache des origines, et quand le petit-fils devenu romancier en parle dans le *Passage de l'Aulne*, en 1993, l'épouse de Gabriel en est mécontente. Côté paternel, on s'installe à Brest en 1936, en provenance de la Loire-inférieure. Jean est gendarme maritime. Marie, sa femme, n'est certes pas dépendante, mais elle aime la faïence (le quimper) et les gravures signées Pierre Péron. Elle aime la rue de Siam. La ville lui plaît. «C'est une triade où se concentre toute la beauté mystérieuse de Brest et elle se redit ces mots : le vent, la lumière, les marins en uniforme...» Le mot «mystère» ou «mystérieux» revient souvent sous la plume de Le Guillou. C'est, avec «secret», son préféré.

Orphelin de sa ville. La guerre va évidemment bouleverser la vie des deux couples. Les familles se replient au Faou, elles font connaissance en 1957, l'écrivain naissant en 1959. Brest est «la ville la plus bombardée de France» et les Allemands complètent par des incendies le pillage allié. Jean le conteur transmet un certain nombre de visions horribles à son petit-fils, lequel re trouve (ou prétend avoir retrouvé) le journal tenu par le gendarme dans ces années 1940-1944. Quant à Gabriel, il a renoncé en 1939 à embarquer sur le *Phénix*. Il a bien fait, le *Phénix* a coulé. Gabriel prend sa retraite. Il est orphelin de sa ville, comme Marie, la future belle-mère de sa fille. Contrairement à Saint-Malo, où les remparts ont été restaurés, Brest a été livrée à «l'ardeur dévastatrice des urbanistes». Place à «Brest la blanche» la mal-aimée. C'est alors qu'un autre livre s'élance. *Brest, de brume et de feu* ne serait que l'aimable portrait d'une ville disparue et retrouvée s'il n'aurait en personne ne s'installait avec hardiesse pile à la moitié de son récit. S'inscrivant dans le «sillage» de ses grands-pères, il choisit



Marins à terre à Brest, vers 1935. PHOTO GASTON PARIS ROGER-VIOLETTE

Brest en 1981 «pour son passé et pour le nom» lors de sa première affectation de jeune enseignant – il préfère se dire «drapé du manteau invisible du passé». Il a détesté Rennes, la ville de ses études où il reviendra pourtant comme professeur, et abhorre tout autant «le primat de la forme aux dépens du sens et de la sensibilité» qui est de rigueur ces années-là. La gauche n'est pas son genre, mais il apprécie François Mitterrand, «le nouveau monarque». Dans la ville blanche, l'amour le rattrape. «J'avais trop donné aux mots, aux idées, aux songes ; né entre la forêt et la mer, entre le granite et le ciel, j'avais longtemps cru que l'on pouvait faire fi des réalités du corps.» Il n'ira pas rejoindre au square la ronde des «hommes blessés». Il s'prend d'un «ange» dont il ôte avec délices «les brodequins bleus», un ange qu'il recevra chez lui et ne montrera à personne. Il s'appelle Fabrice et deviendra à son tour enseignant. Leur histoire se termine en 1991. Auparavant, ils ont vécu à Rennes des moments heureux, liés par un même élan pour le sacré et pour la littérature, qui les conduit à la cathédrale comme à la librairie Les Nourritures terrestres. Auparavant, Le Guillou a publié son premier roman, *L'inventaire du vitrail*, en 1983, parrainé par Patrick Grainville.

Le provincial découvre les djeuneurs de Simone Gallimard, qui dirige le Mercure de France. C'est une parenthèse dans *Brest, de brume et de feu*, premier volet d'un triptyque qui nous conduira à Paris et à Rome.

«Façades vénitiennes». Philippe Le Guillou doit à Fabrice la rencontre avec une jeune femme, Hélène. Un «éblouissement». Bientôt les unit une «passion chaste». Elle vit à Rennes où elle prépare une maîtrise sur Proust, mais elle est bretonne. Quand les deux hommes partent pour Venise, elle leur cite une phrase de Genet dans *Querelle de Brest* : «Si Brest est légère c'est à cause du soleil qui dore faiblement des façades aussi nobles que des façades vénitiennes, c'est encore à cause de la présence dans ses rues étroites des marins nonchalants, à cause enfin du brouillard et de la pluie.» Pour Julien Gracq, c'est une «ville de Max Ernst, tragique et sacrificielle». Il n'y a plus de marins, mais le vent et la lumière qui parcourent le livre de Philippe Le Guillou nettoient Brest de cette aura sinistre.

PHILIPPE LE GUILLOU
BREST, DE BRUME ET DE FEU
Gallimard, 400 pp.,
22 € (ebook : 9,99 €).

LAURE MURAT
RELIRE - ENQUÊTE
SUR UNE PASSION
LITTÉRAIRE
Préface de Laure Adler,
Champs «essais»,
302 pp., 9 €.



«Une bibliothèque, ce serait donc d'abord cela : un réservoir à relectures potentielles. Selon ce principe : je veux pouvoir être sûr, même si l'occasion ne se présentera jamais, de pouvoir un jour accéder à telle œuvre, dans cette édition annotée, et retrouver l'émotion de ma première lecture.»

ROMANS

ARAVIND JAYAN
JEUNE COUPLE S'ÉCLATE
EN PLEIN AIR
Traduit de l'anglais (Inde)
Par Benoîte Dauvergne,
Actes Sud, 272 pp., 22,50 €.



Sreenath et son jeune frère (le narrateur), tous deux étudiants, vivent encore avec Appa et Amma dans une petite ville de l'Inde du sud. Appa et Amma ont travaillé dur pour offrir une vie un peu confortable à leurs enfants, mais alors que leur but semble atteint, le scandale éclate : les ébats en plein air de Sreenath avec son amoureuse Anita ont été filmés anonymement, mis en ligne et bientôt la vidéo atteint les 400 000 vues. Appa et Amma, qui voulaient être regardés avec respect, vont être montrés du doigt avec mépris. Seul un mariage pourrait tout arranger, ce que refusent les jeunes gens. Narré sur le ton léger et dramatique de l'adolescence, le premier roman d'Aravind Jayan parle des femmes dans l'Inde d'aujourd'hui («Être une femme dans ce pays est une foutue plaie», dira Anita), de la fin brutale de l'adolescence et de la réputation comme instrument dévastateur. **N.A.**

ANDREW J. GRAFT
PLEIN NORD Traduit
de l'anglais (États-Unis)
par François Happe,
Gallmeister, 430 pp., 23,90 €.

Un prof d'arts plastiques de Chicago qui perd le moral en même temps que son poste décide de prendre sa vie en mains. A bord d'un camping-car il embarque sa femme et leurs trois enfants – un bébé, une merveille de 3 ans et un garçon vigilant comme on peut l'être à 9 ans. Cap sur le nord du Wisconsin. L'idée : se régénérer en pleine nature, au bord d'une rivière riche en rapides. On est en 1993. L'occasion : le vieil oncle Chip, un colosse porteur sur le joint et la

bouteille, vend son entreprise de rafting, la Woodchuck company. Le décor : outre la rivière, la propriété de Chip qui abrite des cerfs et des terres indiennes. L'oncle et le neveu sont des guides expérimentés mais ils ne peuvent rien contre la vétusté du matériel et la concurrence d'une nouvelle boîte de rafting qui ruisselle de fric. Parmi toutes les épreuves réservées au personnage principal, la pire est la colère grandissante, le mépris, que sa femme nourrit à son égard. Elle aussi a été naguère une guide championne. Elle a renoncé à monter sur les radeaux pneumatiques mais prend l'affaire en mains, traite les clients en invités, inflige à l'équipe des séances de yoga matinales. Pas sûr que ce soit la solution. C'est lorsque le roman s'éloigne des rives de l'intime qu'il devient palpitant, avec les manœuvres d'une compagnie minière, désastreuses pour l'environnement. Du même auteur paraît en poche *le Radeau des étoiles*. **CL.D.**

RÉCIT

GÉRARD GAVARY
LE CINÉMA DE LÉAUD
P.O.L., 112 pages, 15 €.

Aucun autre acteur semble n'exister comme lui que par ses films. C'est non pas en racontant la biographie de Jean-Pierre Léaud, mais en revoyant ses longs métrages que Gérard Gavary dresse le portrait de l'égérie de Truffaut. Où l'on mesure comme son parcours, de l'enfant des 400 Coups au vieillard de la Mort de Louis XIV, se déploie sur l'écran comme si là résidait son unique vie. A son talent de regarder, Gavary ajoute deux champs qui s'égèrent au fil de cet ouvrage subtil : des analyses et des souvenirs. Car Gavary a été en colonie de vacances avec Léaud, juste avant les 400 Coups. C'est donc aussi un livre autobiographique, et une réflexion sur le

temps qui passe. Car «retrouver dans un film un de nos acteurs favoris, c'est la plupart du temps retrouver aussi le pays et les paysages qui l'accompagnent dans notre mémoire, et c'est le réentendre parler sa langue». **G.L.**

REVUE

LA NRF
L'ÉPOQUE EST-ELLE
ENCORE SURRÉALISTE ?
Numéro 658, 204 pp., 20 €.



«L'époque est-elle encore surréaliste ?» Plusieurs auteurs répondent dans la NRF à cette question posée cent ans après la publication du premier Manifeste d'André Breton. Nicolas Mathieu, pour répondre, pose la question autrement : à quoi peut ressembler l'amour fou en 2024, un siècle après que Breton l'a chanté ? Il faudrait parvenir à une intensité «qui dans sa folie ne serait plus cette lancinante marche au cimetière, au tribunal, aux pages nécro». Le crime passionnel n'est plus une excuse, une femme doit pouvoir quitter un homme sans être assassinée. Nicolas Mathieu, encore : «le polyanamour» et le «troupeau» sont des «revivals frêlés, les cadres élargis de notre consumérisme galopant». Il faut viser la perpétuité tout en la sachant intenable. La revue s'ouvre sur un entretien avec Yasmina Reza. A la question de savoir comment écrire au mieux, la dramaturge cite un personnage de Thomas Bernhard, Konrad, qui dans la Plâtrière parle «du courage de basculer subitement la tête, sans le moindre ménagement, pour en verser le contenu sur le papier». **V.B.-L.**



LIRE À LIMOGES

21.22.23
Juin 2024

J'ai
vécu
mille
vies
Parce
que
je
lis.
lire.limoges.fr

@LireALimoges /LireALimoges

SUR LIBÉRATION.FR

La semaine littéraire Lundi côté poésie, Christophe Manon rassemble ce qui fait une existence dans *Signes des temps* (Héros-Limite). Mardi SF : Amaury Bündgen et Lloyd Chéry adaptent *Vertigéo* une nouvelle d'Emmanuel Delporte en bande dessinée (Casterman). Mercredi, dans les pages jeunes, Gilles Rapaport illustre au fusain et au crayon *les Enfants d'Izieu* (D'eux), poème de Rolande Causse-Gibel. Jeudi, c'est polar avec le roman choral d'Eugenia Almeida, *la Casse* (traduit de l'espagnol par Lise Belperron, Métailié «Noir»).

LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

Marion Fayolle,
transmission fermière

Par MADELEINE BOURGOIS

Responsable de production pour une compagnie de théâtre

C'est une ferme où l'on naît du côté gauche de la maison, et où l'on meurt du côté droit. Une longère qui s'étire comme une vie, avec l'étable toute proche. Un pépé, une mémé, une gamine incontrôlable, beaucoup de vaches. Annie Ernaux vient à l'esprit quand on lit *Du même bois* – sans la portée sociologique, mais pour le portrait d'existences modestes, dures. Marion Fayolle raconte une de ces familles où l'intimité entre les êtres, la proximité permanente entre les générations, n'empêchent pas les non-dits. Les vieilles photos ressorties d'un tiroir permettent juste de les raviver – et ce qui était tu le restes.

Dans cette galerie de personnages, il y a «ce gosse» jamais adopté, mais nourri, aimé, qui à la mort de pépé, aura pour tout héritage une veste, un pantalon et des chaussures. Il y a «la gamine» dont on suit la naissance, quelques jours après un veau, l'enfance, l'adolescence, l'entrée dans l'âge adulte. On ne sait pas trop ce qui cloche chez elle, avec ses «bêtes dans la tête». «Ses cotères fissurent le Placoplatre, ses mains s'arrachent des cheveux par poignées. [...] Ses parents ne savent plus comment s'y prendre, ça remonte en eux par capillarité. Elle leur rend une tristesse qu'ils lui ont transmise.» Il est beaucoup question de cela, dans *Du même bois* : ce qu'on se transmet malgré soi, les fragilités qui nous hantent, les bizarreries de caractère qui sautent une génération pour réapparaître intactes chez un nouveau-né. Et surtout, il y a le si étrange beau-frère, «pas fin», celui qui discute avec sa poule. La mémé s'en passerait bien de celui-là. «Il a une pièce à lui, derrière la cuisine, mais ça ne le fait pas disparaître.»

Pour la gamine, grandir à la ferme, c'est voir dans le pelage des vaches des continents et des océans, c'est s'embarquer dans les fourrés avec des inconnus. *Du même bois* raconte aussi le départ, le choix de ne pas reproduire le schéma de vie de ses aïeux, tout en portant, lucide, leur héritage dans son être.

Marion Fayolle vient de la bande dessinée et de l'illustration jeunesse. A la lecture on se représente parfois des tableaux, comme des peintures paysannes aux couleurs terreuses. ♦

MARION FAYOLLE DU MÊME BOIS
Gallimard, 128 pp., 14 € (ebook : 11,99 €).



Dans une ferme de la Creuse, en 2012. PHOTO SOPHIE CHIVET. AGENCE VU

LIVRES/

Ulysse
à Paris

Ce dimanche, c'est les 120 ans du Bloomsday (journée du 16 juin 1904 dans *Ulysse* de James Joyce). A cette occasion, et celle des 50 ans de «Fiction & Cie» au Seuil, paraît un roman collectif, *Ulysse à Paris*, en collaboration avec la revue Cockpit, avec des textes de quinze auteurs projetant «l'ambiance joycienne dans un Grand Paris très contemporain». Et le Théâtre des Abbesses à Paris propose, à 14h30 (gratuit, réserver), d'assister à la lecture de ces textes inédits.

Prix de
saison

L'artiste Mirwaïs a le prix de la Brasserie Barbès pour *Taxi-Girl, 1978-1981* (Séguier), premier volet d'une trilogie. Le prix Marcel-Pagnol récompense Marion Fayolle pour *Du même bois* (Gallimard) et le prix Vaudeville revient à Farida Khelfa pour *Une enfance française* (Albin Michel). Louis-Henri de la Rochefoucauld est lauréat du prix Roger-Nimier (*les Petits farceurs*, Robert Laffont) et Mo Malo du prix Pierre-Loti (*la Mélancolie de l'ours polaire*, Paulsen).

VENTES

Classement datalib des meilleures ventes de livres (semaine du 7 au 13 juin)

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1 (3)	Les Cahiers d'Esther t.9	Riad Sattouf	Allary	06/06/2024	100
2 (2)	Le Barman du Ritz	Philippe Collin	Albin Michel	24/04/2024	40
3 (1)	Mortelle Adèle t.21	Mr Tan & Diane Le Feyer	Mr Tan and Co	23/05/2024	29
4 (20)	Le Nid du coucou	Camilla Läckberg	Actes Sud	05/06/2024	21
5 (4)	La Route	Manu Larcenet	Dargaud	29/03/2024	20
6 (7)	Les Yeux de Mona	Thomas Schliesser	Albin Michel	31/01/2024	18
7 (22)	Aliène	P. Hadjmarkos Clarke	Éditions du Sous-Sol	05/01/2024	16
8 (6)	Les Rêgles du Mikado	Erri De Luca	Gallimard	02/05/2024	14
9 (5)	Alma, la liberté	Timothée de Fombelle	Gallimard-Jeunesse	30/05/2025	12
10 (10)	Le Nom sur le mur	Hervé Le Tellier	Gallimard	18/04/2024	12

Deux arrivées cette semaine dans le classement. Le cousin de la reine suédoise du polar Camilla Läckberg se pose de la 4^e place et la bête de la Franco-Américaine Phoebe Hadjmarkos Clarke se montre à la 7^e. *Aliène* emprunte certains codes à la science-fiction et à l'horreur, mais c'est avant tout un manifeste politique. Fauvel a perdu un œil après un tir de LBD lors d'une manifestation des gilets jaunes. Elle se sent étrangère à cette société avant de se lier d'amitié avec Hannah, la chienne clonée du père d'une amie, ac-

cusée de mutiler les troupes voisines. Il y a dans le deuxième roman de Phoebe Hadjmarkos Clarke l'expression de la peur de l'autre, de la rage et de la violence. Elle écrit : «Il a pas à chercher dans l'espace, c'est sûr qu'on est exploités». Son texte a plu au jury du livre Inter au prix prescripteur. *Aliène* a vu ses ventes augmenter depuis début juin, avec près de 9 000 copies vendues à ce jour. Les éditions du Sous-Sol ont lancé la réimpression de 30 000 exemplaires. *Aliène* est sur la route. **C.G.-D.**

Source : Datalib et Adèle, d'après un panel de 339 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 93 048 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras, les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple : les ventes du *Barman du Ritz* représentent 40 % de celles des *Cahiers d'Esther*.

Rendez-
vous

Ce samedi à 16 heures, Shmuel T. Meyer présente *Tribus* (Gallimard) à la Terrasse de Gutenberg (9 rue Emilio-Castelar, 75012). Mardi à 19 heures, Emmanuelle Salas signe *Ni de lait ni de laine* (P.O.L.) à la librairie l'Œil cacodylate à Lyon (31 rue Auguste-Comte, 69002). Vendredi à 18 heures, lecture de *Prêre aux vivants pour leur pardonner d'être vivants* de Charlotte Delbo (Minit) aux Cahiers de Colette (23 rue Rambuteau, 75004).

COMMENT ÇA S'ÉCRIT

Charles Reznikoff, portrait d'artiste avec faire-valoir

Par MATHIEU LINDON

En quatrième page de couverture de la première édition du *Musicien* (P.O.L., 1986), aujourd'hui réédité dans la même traduction avec une préface de Robert Creeley, le poète américain, et une postface de David Lespiau, le poète français, l'éditeur citait un entretien de Charles Reznikoff, fils d'émigrants juifs de Russie né en 1894 à New York où il mourut en 1976 : « Je vois une chose. Elle m'émeut. Je la transcris comme je la vois. Je m'abstiens de tout commentaire. Si j'ai bien décrit l'objet, il y aura bien quelqu'un pour en être ému, mais aussi quelqu'un pour dire "Mais, Bon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ?" Peut-être les deux ont-ils raison. »

Les premières lignes du roman sont la manifestation de cette dichotomie : « Jude Dalsimer était peut-être un grand musicien. Je ne saurais dire parce qu'en musique, je ne connais pas grand-chose. Je connais les grands noms, bien sûr, ceux dont tout le monde écoute la musique avec respect et parfois avec plaisir. Mais la musique de Jude Dalsimer me déroulait, tout simplement. » Elle ne suscite ni le plaisir ni le respect du narrateur, ami de jeunesse retrouvé, et le texte est « le portrait implacable d'un artiste, et de l'indifférence qu'il l'entoure », écrit David Lespiau qui ajoute : « Le roman est d'une tristesse exemplaire. Il n'est pas sombre, parce que cette précision des descriptions – lieux, circonstances, affects – [...] empêchent le jeu des ombres, écartent radicalement tout épanchement psychologique. » C'est comme si c'était l'émotion qui était radicale, le sort du Jude Dalsimer de la fiction ressemblant en outre à celui de son auteur, poète peu reconnu de son vivant et qui a été à sa manière ce musicien croyant qu'on pouvait aimer sa musique.

Le narrateur est un voyageur de commerce et ça tombe bien. « Il se leva du piano et me demanda avidement : "Ça t'a plu ?" Un vendeur c'est aussi un peu un acteur, je suppose. Je me débrouillai donc pour dire, sur un ton assez convaincant, que ça m'avait plu. » Jude Dalsimer est moins débrouillard. Il a un boutlot auprès d'un producteur d'Hollywood qui le protège, mais ça ne pourra pas durer indé-

« Oui, dit Jude, quand tu es jeune tu te fais de nouveaux amis mais, plus tard, tu évites tes vieux amis – avec la même ardeur. »

finiment, d'autant qu'on aura compris que ce n'est pas là que son intérêt autre que financier le porte. Tout l'inspire pour sa musique, ou plutôt des petites choses, une fillette croisée avec son frère et sa mère et qui ne suscite manifestement pas l'affection de ces deux-là, un cauchemar de sa femme où elle aurait appelé son père plutôt que sa mère et s'en étonne à son réveil, la manière dont est abordé le sort des Juifs d'Europe dans des soirées américaines (Hitler est au pouvoir pendant la part principale du roman). Une chose ordinaire devient extraordinaire rien qu'à être rencontrée par l'artiste. C'est Jude Dalsimer qui parle : « Eh bien l'autre jour, moi aussi, je me promenais, plein de soucis, quand je vis cette inscription à la vitrine d'un magasin : "Cafétéria de M^{me} Smith". Pas de nom chichiteux, rien de grandiloquent ; simplement, voici la cafétéria de M^{me} Smith ; entrez, si ça vous convient. » Si ça ne convient pas, on n'entre pas de soi-même. « Oui, dit Jude, quand tu es jeune tu te fais de nouveaux amis mais, plus tard, tu évites tes vieux amis – avec la même ardeur. »

Jusqu'au bout, le narrateur ne comprend rien à cette musique, « plus que toute autre, absurde et inutile ». Il trouve la vie hollywoodienne « assez agréable » telle qu'elle lui est décrite. « Oui », répondit-il, « si tu n'as rien d'autre à faire pour toi. Je ne suis guère qu'une sorte de domestique ici. Un "faire-valoir" ils appellent ça. Et pourtant, nous, les "faire-valoir", nous ne pouvons nous contenter de dire toujours oui. Malgré tout, au bout du compte, ça revient à un oui. » Malgré tout, au bout du compte, le narrateur saisit quand même quelque chose, comme si un faire-valoir ne faisait rien valoir d'autre que son propre renoncement. « La plupart des hommes désertent, bien sûr. Je suppose que c'est ce que j'ai fait. » Mais pas Jude Dalsimer. Dans les « repères biographiques » tracés par Eva Antonnikov à la fin de sa traduction de *Sur les rives de Manhattan* (Héros-Limite, 2014), on lit qu'en 1976, la veille de sa mort, Charles Reznikoff a dit à Marie Syrkin, épouse quarante-six ans plus tôt : « Je n'ai jamais gagné de l'argent, mais j'ai fait ce que j'avais le plus désiré. » Et si « le lecteur n'aura aucune possibilité de connaître la musique jouée » par Jude Dalsimer, comme l'écrit David Lespiau, à la celle de lire le roman et, à cette aune, cette musique apparaît comme un chef-d'œuvre. »

CHARLES REZNIKOFF
LE MUSICIEN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuel Hocquard et Claude Richard.
Héros-Limite, 198pp., 18 €.

POURQUOI ÇA MARCHÉ



LA VILLE BRÛLE

Rage libre Une BD féministe de guérison par Mirion Malle

Par CHARLINE GUERTON-DELIEUVIN

Elle veut faire péter « le système ». C'est annoncé dès la couverture, Clémence coince une allumette entre ses doigts, et au verso, déclare, « j'étais un incendie et doucement je deviens un lance-flammes ». Dans ce personnage, il y a un peu de son autrice et dessinatrice Mirion Malle. Ses bandes dessinées féministes et percutantes s'installent dans le classement Datalib après chacune de ses dédicaces en librairie et, Clémence en colère, dernier volume de sa trilogie, n'a pas dérogé. Résultat : 9 000 exemplaires vendus depuis la mi-mai et une deuxième impression de 5 000 exemplaires prévue. Avec cette BD sur la guérison, elle boucle un cycle après *C'est comme ça que je disparaîs* (2020) sur la dépression et *Adieu triste amour* (2022), sur le besoin de se reposer. Les deux premiers albums frôlent les 30 000 ventes.

1 Qui est en colère ?

Elle ne lâche rien, jamais, pastant que « les violents violent et vivent leur best life », pas tant « que la justice s'en fout [et] soutient activement ça, en disant que c'est pas si grave ». Clémence ne se gêne pas pour crier sur les mecs : « Je te jure, dégage », dit-elle à un homme harcelant deux ados assises en terrasse. Il

reste, elle s'emporte, « casse-toi ». A voir ses joues empourprées, on comprend que sa colère n'est pas passagère. Elle est ancrée, héritière des luttes passées et fruit des désillusions d'aujourd'hui. « C'est juste ma colère, elle me dévore, explique t-elle. [...] La seule vraie émotion que je feels si fort qu'elle imprègne mes os, mon corps, ma tête. Qui fait pas comme si je récitais quelque chose. C'est la rage. » Celle qu'elle ressent après l'agression sexuelle subie. Clémence, en pleurs, raconte son histoire aux cinq femmes de son groupe de parole auquel elle assiste pendant quinze semaines. Il n'y a pas de bulles mais le lecteur, lié par la douleur, comprend.

2 Comment s'exprime-t-elle ?

C'est à la cool chez Clémence et sa coloc. On discute jusqu'à pas d'heure, on se dit des mots d'amour allongés sur les sofa, on rigole aussi, tout en sachant que les blagues de l'une cachent le mal-être de l'autre. Car Clémence explore, une tasse de thé à la main, les expressions de sa colère. Elle se divise, selon son amie, en deux catégories : il y a celle « qui mange son humain » et celle « qui te protège », celle d'« avoir part les yeux de jolies ». Ceux-ci se reflètent dans les tons rougeâtres du dessin de Mirion Malle tranchés par les traits fins faits à la plume

et à l'encre noire. L'atmosphère est chaleureuse, « c'est piété ça, le secret », existe au sein d'une communauté pour « être en colère ensemble et mettre la peur dans les yeux des vieux mecs ».

3 Faut-il bouger ?

Parler ne suffit pas, il faut relâcher les tensions en dansant. C'est sur *Toxic* de Britney Spears que Clémence revient « habiter son corps » lors d'un cours d'art-thérapie encadré par « sa blonde » Imane. Elle bouge une épaule, lève un pied, balance ses mains, le tout pour ne plus faire de sa chair « un endroit de danger, de souffrance ». Début de mouvement, Clémence transforme sa haine « en miettes de bonne colère ». Elle souhaite « perdre le contrôle [...] dans un endroit [qu'elle] maîtrise » pour devenir « une flamme qui brûle aussi fort » car après tout, « j'existe, non ? »



MIRION MALLE
CLÉMENCE EN COLÈRE
La Ville brûle, 224pp., 23 €.



Le thon-catalane, compagnon des moments de triomphe, de ronron et de détresse.

plus petit du trio tend le bras et se saisit d'une boîte de thon à la catalane. Une goutte de sueur perle sur son torse et s'écrase sur son premier bourrelet. C'est le passé qui remonte à grandes enjambées : dans les années 90, les sandwichs thon-catalane l'ont accompagné dans les moments de triomphe, de ronron et de détresse. Lycéen, il se revoit marcher vers chez lui le cœur émiétié : sa copine l'a jeté après une après-midi de relation. Ses potes l'ont attrapé par le cou pour le traîner au centre commercial. Là-bas, ils ont acheté le nécessaire pour préparer le remède magique : le thon-catalane. Ils ont posé leurs fessiers mous sur le trottoir, bazaré leurs sacs à dos sur le bitume et lancé la fabrication du bijou gras :

■ Une baguette et une conserve chacun ;
■ Soixante secondes de concentration pour la dissection du pain et le déversement progressif du poisson noyé dans la sauce rouge (le couvercle tranchant de la boîte peut servir de cuillère pour l'étaler) ;

■ Une bouteille de soda fort pour accompagner le poisson vers l'estomac (un ruisseau de sucre).

Ils ont bouffé et ri, les cuisiers serrées dans leurs survêtements Sergio Tacchini. Les condiments de la sauce ont des vertus apaisantes ; la mie de pain, couplée à cette gamme de thon-là, est un puissant antidépresseur. Le petit gars, fraîchement largué, en est sorti revigoré. « A partir de maintenant, c'est *Demi Moore ou rien* », dit-il, l'haleine puante l'aquarium. C'était à l'automne 1999. Il y a vingt-cinq ans.

Dans une tripotée de quartiers populaires, « *tu te souviens des thon-catalane ?* » est la variante culinaire du « *c'était mieux avant* ». Une clé qui ouvre la porte de la nostalgie des années 80-90, quand le Pento neutralisait les toisons dissidentes et que l'électeur du FN rasait les murs. Le thon-catalane était alors l'un des sandwichs stars de la classe ouvrière. D'honnêtes travailleurs l'embarquaient pour le déjeuner à l'usine ou au chantier emballé dans sa robe d'argent : le

papier alu. Il coupe la faim et ne coûte pas grand-chose. Et pour des familles au budget limité, un poisson, même enfermé dans une conserve, restait un poisson. A l'époque, le bio et la nourriture saine n'étaient pas encore une quête vitale : une glace à la fraise était comptabilisée comme un fruit frais.

Les trois gars, voisins de HLM, ont ainsi dévoré des centaines et des centaines de thon-catalane, dans toutes les postures imaginables :

■ Allongés devant un film de Jean-Claude Van Damme ;

■ Debout dans un hall, un arrêt de bus ou à la sortie d'une piscine ;

■ Accroupis à côté d'un chien errant pour manger son sandwich en cachette ;

■ Assis au fond d'un McDo pour jouir du chauffage les jours d'hiver.

Après leurs courses, le trio aux tempes grisonnantes s'est retrouvé dans un parc. Les mains tremblaient au moment d'ouvrir la boîte et d'inciser la baguette. Ça faisait longtemps. Le plus long de l'escouade à inspirer et expirer très fort. Le plus petit s'est mis à jacter comme un évêque : « *On revient toujours aux sources des choses, mes chers frères.* » Ces fils d'ouvriers-là se sont embourgeoisés depuis des lunes. Ils avaient peu à peu délaissé les casse-dalle à l'arrache pour des compositions raffinées. Des transfuges de bouffe : à l'occasion, ils consomment des desserts à base de verveine. Vient alors ce délice inattendu, un vendredi midi, qui les a poussés à se réfugier dans les jupons du passé : un sandwich à 15 euros à Paris.

La veille du casse-dalle au parc...

Le trio en vadrouille s'est laissé guider par la nouvelle boussole : Instagram et les vidéos de chefs aux doigts vifs, qui rendraient désirables un risotto nutella-nectarine-chou-fleur. Ce midi-là, les trois trentenaires étaient rayonnants : ils se sont fixés un rencard dans un resto parisien de casse-croûtes de luxe. Le boui-boui est lumineux, le menu flamboyant. Les voilà en gabardine classe, col roulé et frocs cintrés, dans la queue de ce fast-food

Le sandwich thon-catalane Classe-crouûte

En dégustant une revisite bourgeoise de ce casse-dalle, historique compagnon de route des classes ouvrières, trois vieux amis actent un voyage dans le temps pour déguster le mets réconfortant de leur jeunesse.

Par
RAMSÈS KEFI
Photo **CHARLES ROUX**

Dans un supermarché, trois gars restent figés devant le rayon des boîtes de conserve. Ils se tiennent droit, mentons hauts, comme s'ils célébraient un armistice. Un vigile malaxe un sachet d'olives dénoyautées : il guette ces types aux tempes grisonnantes, en fin de trentaine. Le

FOOD

coté. Ils entrent. Commandent et s'assoient dans la salle. Ils osent des clins d'œil à un petit chien au museau aquilin. Observent avec curiosité les cuisiniers s'affairer avec des gants noirs.

Dans le menu, l'un des casse-croûtes proposés n'est rien d'autre que le cousin fortuné du thon-catalane: la daurade remplace la poiscaille en conserve, tout ça dans une sauce légère, riche en oligo-éléments. Des clients prennent des photos: le trio sourit en continu, au cas où. Qu'il paraît loin, ce temps où ils grimpaient à Paris en survêtements rentrés dans les chaussettes, les aisselles gâzées au Brut musc. Ce temps où ils s'oupaient dans des kebabs dont la broche rouillée donnait un goût de Dragibus à la viande.

La bectance arrive. Ils toisent les plateaux, mais l'ambiance se crispe. Premiers doutes: 15 euros pour un casse-dalle sans frites et sans boisson? 15 balles pour un pain spécial et quelques bouts de poisson malicieusement dispersés? Le plus petit du trio chasse les incertitudes en mode chibani du PMU: «Aïe, aïe, le lieu» mes frères, bientôt le caviar... Deuxième et troisième crocs. Pourquoi doutent-ils de tout, là, maintenant, alors qu'ils ont déjà claqué plus, dans des restos dégueulasses? Tout est à cause du dépeçage: aussi bon et frais soit-il, jamais ils n'avaient casqué plein pot pour un casse-croûte, dont ils estimaient être les gardiens. Par le passé, rien, ni personne, ne les arrêtait: ils calaient, sans regret aucun, des bananes, du chocolat en poudre et dans l'euphorie, des pâtes bolognaises dans une baguette. Dans leur gamberge profonde, un

sandwich est un mets simple: c'est la bectance du peuple et l'allié des modestes bourses. Des visions violentes sont soudainement venues troubler leurs bougonnements - Georges Marchais, le livret A de la Poste, Dorothée, Harriet Oleson. Aucun doute sur le diagnostic: ils sont victimes d'une crise de nostalgie.

Au pays de la mélancolie

Les nerfs en pelote, les trois gars se sont mis à convertir tous les prix. «100 francs le sandwich? 50 dinars? Frangin, on est où? Avec 100 balles, avant, tu corrompais un commissaire.» Leurs mâchoires serrées ont marmonné des théories hugobes sur le traité de Maastricht, l'Opep et le commandant Cousteau. Elles ont glorifié les frites-merguez d'autrefois à 15 francs, concoctés par des cuisinots aux sourcils généreux. Les vieux réflexes ont fait leur come-back: le plus petit du trio, ne trouvant aucune serviette à proximité, s'essuie discrètement les doigts sur la veste noire du plus long.

Dans le métro du retour, ils n'avaient guère plus qu'une formule à la bouche: «Tu te souviens des thon-catalane?» Sur le trajet, leurs pensées se sont joyeusement paumées au pays de la mélancolie, où les HLM sont des châteaux et la gardienne, une princesse. Arrivés à destination, ils ont acté un voyage dans le temps: et s'ils s'explosaient un thon-catalane? Comme avant, juste pour voir? Le lendemain, ils se sont réunis dans leur terroir d'origine, au-delà des terminus de RER, là où le Grand-Paris n'a pas pied.

En vingt-cinq ans, la cité a

changé. Le PMU a été rasé et les champs ont été colonisés par des promoteurs impatients. Les nids-de-poule sur les routes ont disparu, comme les paraboles. De nouvelles poires squattent les halls et la loge de la gardienne a fermé, comme l'usine à la sortie de la ville. Les tacos sont arrivés et certains kebabs du coin ont doublé leurs prix. La légende de la conserve, elle, se transmettant tant bien que mal aux jeunes générations. Des photos circulent dans le quartier. Sur l'une d'elles, on voit des minots, au milieu des années 90, soulever leur thon-catalane (ou leur thon-mayonnaise pour une poignée d'extrémistes) comme un glaive après un tournoi de foot victorieux.

«Croque mon frère, vas-y, croque»

Au supermarché, le trio a tenu son rang de banlieusards embourgeoisés: les gars ont acheté les conserves les plus chères (2 balles et des poussières), du pain aux céréales au rayon bio et une bouteille de jus d'orange pressé. Et, comme à chaque fois qu'ils sortent ensemble, ils se sont chamaillés pour payer - un jeu de paluches, qui consiste à attraper celle de l'autre au moment où il cherche son blé et à répéter trois fois: «Eh, la vie de ma mère, c'est pour moi.» En finisse, ils ont dévoré leur thon-catalane, dont les conserves ont résisté à l'inflation folle. La première bouchée les a secoués: leurs palais n'ont plus l'habitude de se faire cogner. A la deuxième, ils étaient déjà sur la route de l'automne 1999.

Un vieux pote de l'époque est passé par là par hasard, la tignasse entièrement argentée et le survêtement Lacoste magistralement coupé. Il est beau. Les trois gars l'ont salué la bouche pleine et la barbe décorée de miettes. Certains gestes resteront ancrés pour toujours: ils lui ont tendu leur thon-catalane devant la bouche comme un micro - «croque mon frère, vas-y, croque». Le plus petit du trio s'est alors aperçu que de la sauce rouge avait éclaboussé son froc en velours vert pomme. Comme un bon transfuge de bouffe.

CLUB ABONNÉS



Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux privilèges et invitations.



SALON LITTÉRAIRE - Lire à Limoges du 21 au 23 juin

Lire à Limoges ouvre une nouvelle page avec le président Sorj Chalandon... Plus de 200 auteurs vous attendent à la patinoire pour les dédicaces et ateliers jeunesse et à Jean-Gagnant pour les conférences du 21 au 23 juin.

1 exemplaire de l'Enragé de Sorj Chalandon à gagner



SPECTACLE - «Limbo» dans le cadre du Festival d'Avignon

Le théâtre du Train bleu présente, au Festival off d'Avignon, une programmation paritaire, pluridisciplinaire et internationale. *Limbo* d'Amélie Dal Laurent, vision humoristique de la condition humaine par trois personnages coincés dans une société rassurante.

3x2 places à gagner le 5 juillet à 11h15 au théâtre du Train bleu, 40 rue Paul Sain, à Avignon



SPECTACLE - «Outsider» de Rachid Ouramdane, Ballet du Grand Théâtre de Genève

Continuant de creuser les liens entre le sport et la danse, Rachid Ouramdane s'appuie sur la musique hypnotique de Julius Eastman pour un spectacle du mouvement collectif avec quatre musiciens, vingt-et-un danseurs et quatre sportifs de l'extrême.

7x2 places à gagner, le 24 juillet à 19 heures, la Villette, Paris



CONCERT - Makaya McCraven à Jazz à la Villette

Jazz à la Villette, dix jours de fête avec le meilleur du jazz. Le 30 août, improvisations collectives menées à la baguette par The Beat Scientist, spécialiste es tempo, protagoniste de la scène de Chicago: l'iconoclaste batteur Makaya McCraven (première partie: Endea Owens & the Cookout).

3-2 places à gagner le 30 août à partir de 20 heures, la Villette, Paris



CETTE SEMAINE DANS LA NEWSLETTER «TU MITONNES»

MAIS C'EST QUOI CE METS?

La bijane d'Anjou, bijou bien arrosé: à l'origine un mélange de vin rouge, de pain émieté et de sucre, que les paysans consommaient au retour des champs.

Notre newsletter est envoyée chaque vendredi aux abonnés de Libération

Pour en profiter, rendez-vous sur: www.liberation.fr/club/

Pharrell Williams Chez Louis Vuitton, l'atout puissant

Un an après son défilé inaugural, le chanteur-créateur, enrôlé à la surprise générale comme directeur artistique des collections hommes de la maison, présente ses nouvelles créations mardi. Bien installé à la tête de la marque avec un salaire monstre, il est devenu une pièce maîtresse du groupe LVMH, au point de faire de l'ombre à son homologue côté femmes, Nicolas Ghesquière.

Par
MARIE OTTAVI

Pour ses débuts dans la cour des grands de la mode, le 20 juin 2023, le producteur Pharrell Williams a joué à l'américaine, recouvrant d'or les pavés du plus vieux pont de Paris, et coupant la ville en deux. Comme un symbole de la puissance du groupe de luxe, numéro 1 mondial, LVMH, son employeur désormais. On n'avait jamais vu pareil premier rang : de Zendaya à Beyoncé, de Rihanna et ASAP Rocky à Leonardo DiCaprio, avec le pianiste Lang Lang en live et Jay-Z, venu rapper après le show. Bernard Arnault «a adoré», glisse-t-on avenue Montaigne, voir les modèles marcher sur l'or, la mode portable, la profusion d'accessoires et de fêtes (dont un sac à 1 million de dollars), les stars partout et les fans en délire. Le budget aurait avoisiné les 70 millions d'euros, déjà rentable du point de vue de l'image avec un cumul des vues sur les différentes plateformes qui a dépassé le milliard. Comment obtenir plus, un an après, alors que son nouveau défilé aura lieu mardi, à la Fashion Week haute couture printemps-été 2025 ? Le directeur de studio d'une maison concurrente constate qu'*«on pouvait difficilement faire plus big, c'était son Super Bowl»*. «Ou alors il aurait fallu que la patrouille de France écrive "Pharrell" dans le ciel de Paris. Pharrell est un enter-tainer, avec lui, c'est sky is the limit.» Une journaliste présente confie que *«c'était à la fois inédit au sens des moyens déployés, et irrésistible, car qu'on aime ou pas, on finissait par taper du pied et se laisser emporter»*.

Pharrell Williams, né en 1973 en Virginie, aime se présenter en «*étudiant*», toujours prêt à se lancer dans une nouvelle aventure, mêlant art et business, design et mode, food et divertissement, dans un esprit de conquête jamais essoufflé. En parallèle de ses succès dans la musique – son duo The Neptunes avec Chad Hugo, ses collaborations multiples dans les années 2000-2010 avec Britney Spears, Justin Timberlake, Madonna, Shakira ou Daft Punk pour *Get Lucky* –, le producteur

a toujours été très proche du monde de la mode. Sa nomination, le 14 février 2023, au poste très observé de directeur artistique des collections masculines de Louis Vuitton, l'un des fleurons du groupe LVMH, moteur avec Dior de sa croissance (sur laquelle l'entreprise ne communique pas précisément), avait déjà créé la surprise. L'annonce a été suivie de commentaires divers sur le choix de placer un artiste venu de la musique pour prendre la suite de Virgil Abloh, qui y avait officié avec succès de mars 2018 à sa mort le 28 novembre 2021. Sur les réseaux sociaux, des observateurs ont tancé : *«C'est la mode qu'on assassine»* pour un coup de pub sans précédent. D'autres se sont réjouis de voir un homme noir s'emparer de ce bastion du luxe, dans un milieu encore peu disposé à la diversité.

«Il a un côté Kofi Annan de la pop culture»

La nouvelle recrue a créé le buzz à grande échelle dès son arrivée et enregistré des précommandes optimistes même si les attentes étaient, semble-t-il, encore plus mirifiques. Son succès a d'ailleurs de quoi irriter en coulisses. Les ondes positives qui ont auréolé ses débuts, l'esprit d'équipe qui règne autour de lui au siège de la marque, son salaire qui se situerait entre 30 et 40 millions d'euros annuels font grincer des dents. Chez Louis Vuitton, Nicolas Ghesquière, le directeur artistique des collections féminines, a observé de loin – il vit à Los Angeles – le triomphe de son camarade. Lui qui a fêté ses dix ans au sein de la maison lors d'un défilé XXL dans la cour Carrée du Louvre au mois de mars auquel 4 000 personnes ont été conviées – Pharrell Williams n'était pas présent – a certes vu son contrat renouvelé pour cinq ans en novembre, contrat sur lequel le groupe a communiqué pour la première fois, mais il a aussi un territoire à protéger : des égréries à conserver, des mannequins à garder en exclusivité, des citations à voir créer et des stars à faire rêver.

Que Beyoncé s'affiche en Vuitton hommes sur sa tournée «Renaissance World Tour» ou que Rihanna devienne le visage de la pre- ●●●



Dans les locaux de LVMH, le 13 juin 2023, quelques jours avant son premier show. PHOTO

Lors du premier défilé de Pharrell Williams, le 20 juin 2023 sur le Pont-Neuf à Paris. PHOTO MOHAMMED BADRA. EPA. MAXPPP

RADAR/



♦♦♦ mière campagne publicitaire de la marque version Pharrell Williams racontent une montée en puissance qui rompt un certain équilibre. «Pharrell a pris toute la lumière», commente, laconique, un observateur. L'Américain est par ailleurs arrivé par la grande porte, sans lettre de motivation ni besoin de passer de grand oral. Alexandre Arnault, l'un des fils du grand patron de LVMH, à la tête de Tiffany où il a séduit Pharrell Williams qui porte des lunettes bijoux du joaillier en toutes circonstances, a œuvré pour qu'il accepte le rôle. Pietro Beccari, nommé PDG de Louis Vuitton en 2023, est arrivé avec le chanteur-producteur dans son chapeau. Les deux hommes se sont connus il y a vingt ans, au temps où Marc Jacobs dessinait les collections de prêt-à-porter de «LV» et quand Pietro Beccari en était le directeur du marketing et de la communication.

Chez LVMH, on explique que tout va bien entre les deux hommes, que «Pharrell et Nicolas sont les deux pommiers forts de Vuitton». Et de poursuivre au sujet de la nouvelle recrue: «Bernard Arnault l'adore, car c'est un vrai artiste qui a un univers. Il le respecte l'aura. Il a été bluffé par le show du Pont-Neuf, l'impact mon-

dial et l'effet «waouh». C'était du jamais-vu. Pharrell arrive à twistier l'héritage de la marque d'une façon ultramoderne, avec de la maroquinerie très puissante, l'effet pixel [un motif de damier pixelisé notamment, ndr], le concert de Jay-Z, des trucs que tout le monde garde en tête. C'est un extraterrestre. On sent, quand on le rencontre, qu'il est différent des autres.»

Archetypes diablement efficaces

L'arrivée de Williams chez Vuitton témoigne encore de l'ascension des héros de la scène hip-hop et n'a au sein de l'industrie culturelle, bien au-delà du seul territoire musical. Figure positive et good guy spirituel et paisible, Pharrell Williams est une sorte d'anti-Kanye West, qu'il cite pourtant comme l'un de ceux qui ont inspiré son parcours dans la mode. Contrairement à West, connu pour ses débordements racistes et antisémites, «Pharrell a réussi à bâtir une carrière de vingt-cinq ans sans être divant, constate Pedro Winter, producteur à la tête du label Ed Banger, et ami de longue date de l'Américain. Je ne lui connais aucun ennemi. Dans ce milieu où il y a beaucoup de jalousie, c'est rare voire jamais vu. Il a un côté Kofi Annan de la pop culture. Demain il appelle qui il veut, il parle à Anna Wintour comme à un rappeur d'Atlanta.» Michael Burke, le PDG de LVMH Fashion, tient à rappeler que Pharrell Williams est un vrai premier choix et veut clore le sujet Kanye West en rappelant qu'engager le rappeur n'a jamais été envisagé: «Non, non et archi non. Il n'en a jamais été question. Kanye se trompe quand il le dit. Il ne peut pas être un employé et aller au bureau tous les jours. C'est un producteur, et un vendeur qui ne sait pas s'arrêter, une machine de communication et une bête de scène.

Pharrell, lui, a une écoute extraordinaire. Une mémoire aussi impressionnante.»

En devenant l'une des pièces maîtresses de la galaxie Vuitton, Pharrell Williams a aussi bouclé la boucle: il était l'un des VIC (very important customer) les plus célèbres de la marque depuis des lustres. Il a désormais la charge de séduire à son tour sa clientèle. «Pharrell sait faire. Il était déjà fan des accessoires Vuitton avant de les imaginer lui-même, souligne le directeur de studio d'une maison concurrente déjà citée. Même si ce n'est pas un pur couturier et que ça paraît injuste, il est là où il doit être car Louis Vuitton est une maison de mode mais surtout de produits. Il n'est pas venu pour défendre un point de vue mode, même s'il aime ça et qu'il respecte par-dessus tout les Japonais les plus pointus, comme Rei Kawakubo ou Junya Watanabe.» Le créateur américain dit vouloir établir des «éléments clés, les codes, les détails spécifiques» pour in fine imposer son style. Cela donne des archétypes faciles à détecter qui se révèlent diablement efficaces: du dandy au bourgeois preppy à travers une capsule imaginée avec le rappeur Tyler the Creator, du militaire à l'artiste version Henry Taylor, peintre avec qui il a collaboré l'an dernier... Pour son deuxième défilé parisien, organisé au pied de la Fondation Vuitton le 16 janvier, Pharrell Williams a mis en scène des cow-boys à la peau noire mêlant les savoir-faire du malletier et l'esprit du western. Se réappropriant cette figure du cow-boy noir, longtemps inexistante car gommée des récits sur la conquête de l'Ouest américain, n'a rien d'anodin. Beyoncé a la même ambition et vient de produire un album de country sur lequel Pharrell Williams a d'ailleurs posé sa voix. On l'a vu encore en Stetson au dîner donné samedi en l'honneur de Joe Biden à l'Élysée. Le créateur a

Suite page 44

«Même si ce n'est pas un pur couturier et que ça paraît injuste, il est là où il doit être car c'est une maison de mode mais surtout de produits.»

Un directeur de studio concurrent

Suite de la page 43 aussi été critiqué pour avoir présenté une série d'accessoires inspirée de la culture autochtone américaine. Il a assuré vouloir rendre hommage et a travaillé plusieurs mois avec des artistes des tribus du Dakota et du Lakota qu'il a largement crédités, apaisant ainsi la polémique.

Là où Pharrell Williams a surpris, c'est dans son choix de s'installer durablement à Paris et de ne pas jouer les filles de l'air. Quand il est en ville, il arrive à pied au bureau un peu après 9 heures, un garde du corps dans le dos, quelques personnes de son équipe à ses côtés, dont l'une se charge de porter son sac logotypé LV. Lui avance, des lunettes de soleil parfois incrustées de diamants sur le nez, qu'il pleuve ou qu'il vente, parce que Pharrell Williams quoi ! Il se présente chaque matin avec le sourire et un petit mot pour celui ou celle qu'il croisera entre la porte et l'ascenseur, avant d'arriver à son bureau, au deuxième étage. A la tête d'une armée de LVers (pour «lovers», le nom qu'il donne à sa communauté et à son concept fashion), il n'a même pas 100 mètres à faire pour passer de son salon à son studio de création où une vingtaine de personnes travaillent pour lui. Pharrell vit à demeure au Cheval Blanc, palace parisien attenant à la Samaritaine, tous deux propriétés de LVMH. Ses appartements ont une vue à couper le souffle sur la Seine et, au loin, Notre-Dame et ses grues. La suite la plus chère de l'établissement affiche 45 000 euros la nuit, ce qui laisse imaginer la note prise en charge par le groupe de luxe.

A 51 ans, Williams en paraît dix voire quinze de moins. Il ne boit pas, ne fume pas et se lève à l'aube pour commencer la journée avec sa femme Helen et leurs quatre enfants : Rocket, âgé de 15 ans, et ses triplés, une fille et deux garçons nés en février 2017 dont il n'a jamais dévoilé les prénoms. Sa mine lumineuse n'est pas qu'une question de génétique. Le producteur s'impose une discipline à laquelle il assure ne jamais déroger : il ouvre un œil à 5 heures du matin, fait 500 abdos, une planche, plonge dans un bain chaud suivi d'un passage sous l'eau glacée, et écrit même sous la douche, avec un dictaphone à portée de pommeau, quand l'inspiration pleut sur lui. Il ne mange plus de burgers mais aime les bonnes tables parisiennes, celle de Jean Imbert dont il est proche, celle plus confidentielle de Simone Tondo, chef de Racines (dans le II^e arrondissement), et parfois même celle du petit restaurant Mar'co, imaginé par l'ancien responsable du bar à eau du concept store Colette.

«C'est quelqu'un de très sérieux, tout sauf barjot»

Pharrell Williams a «mille idées à la minute qu'il faut parfois canaliser», indique une vieille connaissance. Il se décrit lui-même comme un «monsieur Observateur» de tout, tout le temps. Si beaucoup de monde gravite autour de lui, ce qui fait regretter à certains le trop grand nombre d'intermédiaires et de validations à obtenir, il se décrit selon ses équipes plutôt accessible. Virgil Abloh, son prédécesseur, communiquait via les messageries instantanées. «Virgil parlait peu au départ, se souvient Michael Burke qui avait réussi à



Lors du deuxième défilé Vuitton imaginé par Pharrell Williams le 16 janvier. IK ALDAMA. PICTURE ALLIANCE

imposer Abloh à la tête du prêt-à-porter masculin. Il est passé de l'écoute attentive à une participation extrêmement dynamique dans la discussion. Pharrell n'a rien à voir. Il est dans le dialogue direct. » Michael Burke rappelle encore qu'Abloh et sa famille étaient restés entre Chicago et Houston, où le créateur suivait un traitement de pointe contre son cancer. Avant-il désigné Pharrell Williams comme successeur potentiel ? «Non, il s'est refusé à le faire, répond Burke. Dans sa situation, on ne s'avoue pas vaincu. Tout le monde y perd. Il a défriché le terrain comme on traverse la jungle. Il a crevé le plafond, mais il n'a jamais voulu donner de nom. »

Pharrell Williams n'a longtemps été que de passage en Europe, se choisissant deux bases arrière-américaines en guise de résidence : Virginia Beach d'où il est originaire, sur la Côte Est, et Miami, à 1500 kilomètres au sud, où est née Helen, son épouse depuis onze ans. Il a séjourné quelques années à Los Angeles

à l'époque où il était membre du jury de *The Voice* mais n'a jamais aimé la cité des anges, trop grande et superficielle, trop cloisonnée aussi. New York ne l'a pas plus convaincu. «Il déteste le froid, il aime l'océan et l'eau claire. Il adore Tokyo et Paris, deux villes où il s'est senti accepté très tôt et où il a de vrais amis», souligne Loïc Villepontoux, bras droit franco-américain qui gère sa carrière non musicale depuis plus de vingt ans.

A Paris, il cherche un logement depuis des mois. Il a déjà trouvé un établissement scolaire dans les Hauts-de-Seine pour ses enfants, il a les mêmes proches qu'il y a une vingtaine d'années, à commencer par Pedro Winter et Sarah Andelman, rencontrée lorsqu'elle dirigeait Colette avec sa mère. Il a aussi retrouvé Nigo, frère spirituel qui parle aussi peu l'anglais que lui le japonais, aujourd'hui directeur artistique de Kenzo, autre marque du groupe LVMH. «Ils sont à peu près la même personne», assure Loïc Villepontoux,

ce que beaucoup confirment dans leur entourage. Ils ne communiquent pas comme la plupart des gens communiquent, ils échantonnent sans se parler. Ils sont dans les mêmes ondes. » En se posant ici, «il a la volonté de s'imprégner de la culture parisienne», explique Camille Miceli, la directrice artistique de la maison Pucci (LVMH). Il n'est pas dans l'a peu près. C'est quelqu'un de très sérieux, tout sauf barjot. Tous les deux se sont rencontrés en 2006 lorsqu'elle créait les bijoux pour Louis Vuitton. Marc Jacobs, alors aux manettes des collections Louis Vuitton, fut le premier à ouvrir les portes du monde du luxe au musicien, grand amateur de colliers ultrablanc et de grillz en diamants, en l'invitant à imaginer une minicollection de lunettes intitulée «Millionnaires».

Côté musique, Pharrell Williams avait déjà tout et notamment une myriade de récompenses dont treize Grammy Awards. Il continue de produire de la musique, pour lui et



Avec Alexandre Arnault,

RADAR



patron de Tiffany, en 2022. R. VARELA. GETTY. AFP



Avec Karl Lagerfeld, en 2016. PHOTO ELIOT. STARFACE

d'autres, entre le très élégant studio Rue Boyer, dans le XX^e arrondissement, et celui qu'il s'est fait installer au siège de Louis Vuitton «à l'endroit même où Virgil Abloh avait posé ses platines de DJ», indique Sarah Andelman. Tout a commencé sur ce versant musical à Virginia Beach, longtemps ville balnéaire pour Canadiens en mal de soleil, dans un Etat qui a la particularité d'avoir vu émerger des légendes du hip-hop: Timbaland, Pu-

«L'allure des backpack rappers à la A Tribe Called Quest, loin de l'esthétique gangsta, l'a beaucoup inspiré.»

Loïc Villepontoux
bras droit du créateur

sha T et Missy Elliot. Pharrell Williams y a rencontré son compère des premiers succès, Chad Hugo, avec qui il fonde le groupe N.E.R.D. et produit sous le nom de The Neptunes, qui faisait partie comme lui de la *drumline* du lycée Princess-Anne. Teddy Riley, producteur né à Harlem, inventeur du «new jack swing», son mentor, l'a repéré pendant un *talent show* au lycée. Déjà homme de studio à la voix ravageuse, Pharrell Williams, même pas 20 ans, écrit l'un des tubes de l'été 1992, *Rump Shaker*, morceau légendaire de Wreckx-n-Effect, groupe dans lequel officie le frère de Teddy Riley. Son style vestimentaire s'est forgé sur ce front de mer, où il s'inspirait déjà du style des skateurs pour se différencier. «L'allure des backpack rappers à la A Tribe Called Quest, loin de l'esthétique gangsta, l'a aussi beaucoup inspiré», précise Loïc Villepontoux. Williams a toujours aimé dépenser son argent dans les sapes et les bijoux.

Les succès accumulés par The Neptunes ont permis de voir venir: les trois premiers albums de Kells (de *Kaleidoscope* en 1999 à *Tasty* en 2003), Snoop Dogg en 2002 et la même année, *Justified* de Justin Timberlake dont il a bouleversé la carrière, le faisant passer de leader d'un boys band à superstar planétaire avec un album, qui aurait été écrit pour Michael Jackson dit la rumeur. Pierre Siankowski, ancien directeur de la rédaction des *l'Urocks*, aujourd'hui à la direction éditoriale chez *Brut*, a interviewé six fois Pharrell Williams en vingt ans. «Ce qu'il a apporté à la musique est indéniable. Le son du XXI^e siècle, c'est lui. Il a toujours eu une vision très éclairée de la pop et de son rôle à lui dans tout ça. Il se voyait comme membre d'un groupe, mais dès ses débuts, il était un potentiel artiste solo. On sent quand ça va arriver dans les groupes, on voit la beauté solitaire. Il a toujours eu l'habitude de connecter des gens et il continue de le faire chez Vuitton.» 2013 fut l'année du grand *strike*:

Pharrell Williams est passé dans une autre catégorie avec *Get Lucky* des Daft Punk, puis *Blurred Lines* et enfin *Happy* en 2014, hymne à la joie de la génération selfie qui a battu tous les records des sa sortie. Il n'a jamais arrêté de fabriquer des hits pour les autres, jusqu'à récemment pour Miley Cyrus. C'est sa rencontre avec Nigo qui a déterminé ses débuts dans le prêt-à-porter. «Leur rencontre a été cruciale», souligne Pedro Winter. Avec lui, il a compris qu'il pouvait ne pas se limiter qu'à la musique. Ça a décuplé son appétit pour l'art, la mode et la culture. Nigo est certainement l'une des personnes les plus pointues de notre galaxie. Pour nous, un salon, c'est un canapé, une télé, un cendrar et des bouquins. Chez lui à Tokyo, ce sont des vitrines avec des jeans portés par James Dean ou la figurine Star Wars vendue par Mattel en 1972. Et dans le garage, c'est pareil avec les Rolls. Ils se sont inspirés. Pharrell a aussi incarné un *turning point* dans la vie de Nigo.»

Super métrosexuel et parfaite incarnation du cool

Autre figure d'importance dans son parcours, Karl Lagerfeld lui a de son côté ouvert les portes de Chanel, une autre planète du luxe. «La rencontre s'est faite en deux temps, à New York, vers 2006, se souvient Sébastien Jondeau, alors garde du corps et assistant personnel du couturier, aujourd'hui ambassadeur des marques Karl Lagerfeld et Fendi. A chaque fois, Pharrell est allé voir Karl. Il avait envie de l'approcher. Il espérait faire des choses avec lui. Je me souviens qu'il portait un short et des Doc Martens sur lesquelles il avait dessiné un double C au feutre blanc. Karl l'a adoré et l'a beaucoup photographié pour Chanel.» Super métrosexuel et parfaite incarnation du cool, il se fonde alors à merveille dans les codes Chanel qui fait de lui l'une de ses égéries, jusqu'à ce qu'il quitte le navire au début de l'année dernière. Devant ses velléités de création, Chanel lui avait permis d'imaginer une collection capsule. Du jamais-vu. Mais Pharrell Williams voulait plus, ce que la maison n'était pas prête à lui donner. Le producteur a botté en touche lorsque la proposition de renouveler son contrat lui a été faite. Le 14 février 2023, son arrivée chez Vuitton a pris tout le monde de court, y compris les équipes de la rue Cambon.

Ultra-sollicité, il est un businessman affûté derrière la façade lisse qu'il donne à voir. Il multiplie les collabs, se concentre sur Humanaïce, sa marque de cosmétiques, et Joopier, une maison de vente au enchères. Et parce que comme le veut l'adage désormais, on n'est jamais mieux raconté que par soi-même, Pharrell Williams prépare un autobiopic où il prendra la forme d'un Lego. Un film ne pourra pas tout dire, alors Michel Gondry réalise *Atlantis*, un autre long métrage, musical celui-là, sur l'enfance de Pharrell. Un album surprise est sorti le jour de ses 51 ans, le 5 avril, et d'autres devraient apparaître sans crier gare dans les mois à venir, mais son entourage assure qu'il n'a pas l'intention de remonter seul sur scène et n'est pas prêt de repartir en tournée. La mode sera son centre ces prochaines années. Combien précisément, seul le Parisien qui sommeille en lui le sait. ◆

Asie soit-elle

Yannick Lintz La présidente du musée Guimet lance une saison chinoise et accepte de concilier culture et géostratégie.



En cas de pillage avéré, il ne fait aucun doute que les œuvres doivent être rendues aux États qui le demandent. Avec Dunhuang en Chine, un site de la Route de la soie dont Guimet possède des reliques culturelles, il s'agit aussi de coopération : « Ils considèrent que la présence de collections de Dunhuang à Guimet constitue pour eux "une ambassade" en Occident. Ils sont fiers de cela et nous aussi. » Dans les cartons de Yannick Lintz, il y a des idées du côté du Kazakhstan et pourquoi pas un projet Guimet-Shanghai sur le modèle du Louvre Abou Dhabi... Mais n'est-ce pas un problème de collaborer avec ces régimes autoritaires ? La conservatrice défend plutôt « une mission d'échanges » à l'échelon des confrères locaux, et revendique l'initiative de projets culturels « qui ne sont en aucun cas politiques ». Elle a embauché Jamel Oubechou, ex-conseiller d'Hubert Védrine, fin connaisseur de la diplomatie culturelle, en tant que directeur de cabinet, sur le modèle du Louvre. « Quand il y a des tensions politiques ou économiques, la culture, c'est souvent ce qui réconcilie ou ce qui évite qu'on se fâche. » Propulser Guimet à l'horizon 2030 avec une rénovation et un modèle à l'anglo-saxonne – plus de mécénat – est sa feuille de route. « C'est ce sentiment – assez prétentieux – qu'on sert à quelque chose. C'est peut-être mon côté alsacien. Je n'ai pas le droit de me faire plaisir pour moi-même. »

L'Alsace natale lui permet de « garder les pieds sur terre ». Née à Haguenau, Yannick Lintz perd son père, un fourreur juif, à l'âge de 4 ans. Elle aurait pu s'appeler Esther, comme Esther Williams, la nageuse américaine, idole de sa mère, prénommée « trop juif » par la famille. Ce sera Yannick : « On m'appelle souvent monsieur. » Sa mère, femme de ménage, ne sait ni lire ni écrire et l'élève seule. « Les gens se demandent d'où vient ma force de travail. J'ai vu ma mère faire le ménage de 15 classes tous les jours, sans demander l'aide de personne, ça a été inconsciemment mon modèle. » Venir d'un milieu défavorisé, finalement, c'est sa « chance » : « Je ne dois rien à personne. » Agrégée de lettres et conservateur du patrimoine, c'est à 35 ans qu'elle entame une thèse sur l'Empire perse achéménide pour rejoindre « la grande famille des orientalistes ». C'est aussi sur le tard qu'elle rencontre son mari, un physicien. Ils n'ont pas d'enfant et s'entourent de chats.

Etudiante, elle fait ses premiers voyages comme guide dans une agence de tourisme culturel. « Sans argent pour voyager, c'était une manière de découvrir le monde. » D'abord prof à Dieppe, elle débute au musée des Beaux-Arts d'Agén. C'est peut-être pour sauver ce professeur qui lui a fait découvrir les musées de Bâle qu'elle rejoint en 2000 le cabinet de Jack Lang à l'Éducation nationale, comme conseillère musée et patrimoine : « Ce n'est jamais bien vu quand tu es conservateur de rejoindre la politique. » Jack Lang se souvient : « Yannick est une personne ouverte et pleine d'idées. Elle a proposé que chaque école adopte un monument pour s'initier au patrimoine. Au moment de ses 18 expositions dans 18 villes françaises pour changer le regard sur l'art islamique, quand elle était au Louvre, nous avons aussi collaboré. Ce projet est sa grande réussite. » C'est en tant que directrice du département des Arts de l'Islam au Louvre qu'elle fait ses griffes internationales, alors que Paris subit des attentats islamistes. Ouverte au dialogue, pragmatique, elle ne se démonte pas, arrive à ses fins, monte une exposition au Maroc puis une autre en Iran épaulée par l'archéologue Rocco Rante pour l'événement *Le Louvre à Téhéran* dans la foulée de l'accord de Vienne sur le nucléaire iranien, réchauffement ensuite pulvérisé par le retrait de Trump. « Jamais je n'oublierai le bonheur des foules se pressant devant le musée national à Téhéran. » Le tandem volcanique et complémentaire monte aussi *Splendeurs des oasis d'Ouzbékistan*, un événement diplomatique sur ce carrefour des civilisations.

À Tachkent, Yannick Lintz est la première sur la piste de danse. Une attachée de presse glisse : « Elle est arrivée à Guimet, cela a fait boum... » La conservatrice rit à cette phrase. « C'est vrai que je suis peut-être un peu moins académique que les autres... » Après une visioconférence avec Washington, un dîner de gala l'attend pour célébrer Jiang Qiong Er – qui a levé 2,5 millions d'euros pour ses installations. Des bouquets de roses rouges embaument Guimet pour la fête chinoise. ►

Par **CLÉMENTINE MERCIER**
Photo **DORIAN PROST**

Escalier extérieur recouvert d'un vinyle corail et façade ornée d'alcôves rouges dans lesquelles se nichent de drôles de créatures, façon Pokémon : le musée Guimet a revêtu ses plus beaux atours pour fêter la Chine. L'installation monumentale *Gardiens du Temps*, signée par l'artiste-designeuse et femme d'affaires Jiang Qiong Er, lance la programmation de Yannick Lintz, nommée présidente en 2022. Alors que s'est ouverte aussi mardi *Au cœur de la couleur*, une exposition de porcelaines monochromes chinoises – la plupart venues de Hongkong –, Yannick Lintz entend attirer les regards. Objectif : donner un coup de jeune au musée, faire revenir les visiteurs dans cette institution de connaissances – qui retrouve une fréquentation d'avant Covid mais qui s'érode depuis 2013 –, et surtout, inaugurer des saisons asiatiques. L'année 2024 est donc chinoise, dans le cadre du 60^e anniversaire des relations diplomatiques entre la France et la république populaire de Chine, puis il y aura une année Corée et enfin une année indienne, en 2028. Un calendrier qui ancre l'institution dans une tectonique géostratégique.

« Mettre ce musée au cœur de l'accélération de l'histoire et du rôle de l'Asie dans le monde fait partie de mon projet », précise

Yannick Lintz dans son grand bureau au sommet de Guimet. Lunettes turquoises, pull violet et pantalon rose, la présidente est énergique, chaleureuse. « Le poste est à pourvoir en février 2022 et la Russie envahit l'Ukraine. Je me dis : "Le monde bascule". Il va se réorganiser autour de ces grands pôles orientaux, Russie, Chine. J'ai toujours eu besoin d'être convaincue qu'un poste correspondait à un moment de l'histoire, ce que j'appelle le sentiment de l'utilité sociale et politique. » Conforme à la volonté du fondateur Emile Guimet, le musée, né en 1889, coopère avec les pays asiatiques. Et Yannick Lintz, tout en développant des « projets Guimet » à Clermont-

LE PORTRAIT

Ferrand ou à Digne-Bains, met son établissement en orbite du soft power français, cap sur l'Orient. Embarquée dans les voyages présidentiels, elle a accompagné Emmanuel Macron en Thaïlande, en Chine, en Inde, en Ouzbékistan et au Kazakhstan. Avec le Président, elle parle de « vision partagée », mais garde secret son bulletin de vote.

Guimet a signé un accord pour travailler sur les collections nationales avec le Cambodge, qui s'est lancé dans une campagne de demandes de restitutions auprès des États-Unis. « La confiance règne, car nos collections ne proviennent pas de pillages.



Saison 24 → 25
Dimitri Chamblas & Kim Gordon
Nina Laisné
& Nestor 'Pola' Pastorive
Alban Richard / CCN de Caen
en Normandie
Bulareyaung Dance Company
Olivia Grandville /
CCN La Rochelle
Nacera Belaza
François Chaignaud
& Geoffroy Jourdain
Robyn Orlin & Garage Dance
Ensemble & uKhoiKhoi
Marcelo Evelin & Demolition
Incorporada
Mazelfreten
Gisèle Vienne
Marlène Saldana
& Jonathan Drillet

Angelin Preljocaj /
CCN d'Aix-En-Provence
Arthur Perole
Thomas Lebrun / CCN de Tours
Emanuel Gat
Lucinda Childs
Holly Blakey
Soa Ratsifandrihana
Maud Le Pladec /
CCN - Ballet de Lorraine
Marco da Silva Ferreira
Mehdi Kerkouche / CCN de Créteil
et du Val-De-Marne
Aina Alegre / CCN de Grenoble
Stav Struz Boutrous
Johanna Faye & Yom
Rocio Molina
Sydney Dance Company
Batsheva Dance Company /
Ohad Naharin

...

theatre-chaillot.fr

